Gérard De Villiers

PRESENTE

L'EXECUTEUR

Cauchemar A New York

PAR DON PENDLETON

PLON

CHAPITRE PREMIER

Lorsqu'il débarqua dans le hall du terminus de Kennedy International, à New York, il vit quatre paires d'yeux braquées sur lui. Bolan continua son chemin mais il avait instantanément reconnu Sam « The Bomber » (Le Bombardier) Chianti, un tueur contractuel qui appartenait à la Famille Gambella de Manhattan. Il ne pouvait identifier les trois autres personnages, mais leurs traits cruels étaient typiquement ceux des soldats de la Mafia.

D'un geste tranquille, Bolan se couvrit la main droite avec son pardessus. Le regard masqué par des lunettes noires, il scruta la foule devant lui en passant près des quatre tueurs. Une partie des voyageurs se dirigeait, comme Bolan, vers la piste d'envol des hélicoptères de la Manhattan Airways. Les quatre hommes l'avaient reconnu, c'était évident. Ils se mirent à le suivre et l'encadrèrent comme le feraient les bergers d'un troupeau nerveux.

Sam the Bomber se tenait à la droite de Bolan et les autres, ceux qu'il avait aperçus pour la première fois mais dont les traits étaient maintenant imprimés dans sa mémoire, se tenaient à une distance respectueuse, lui barrant toute retraite.

Un voyageur devant Bolan se plaignait amèrement du prix élevé des plaisirs charnels de Francfort et Bolan lui-même eut une pensée trouble en se souvenant de son séjour à Londres. De plus, il songea qu'il devait faire face à l'ennemi sans arme. En effet, il avait trouvé plus prudent d'abandonner à l'aéroport de Londres son armement plutôt que de risquer le courroux des inspecteurs de la sécurité aérienne. Il avait espéré rentrer aux États-Unis discrètement; il avait joué, il avait perdu. Et maintenant il était trop tard.

Excité par la mort qui le traquait, l'instinct du combattant professionnel reprit le dessus. Sam the Bomber se rapprochait rapidement de lui. Sans le regarder ni ralentir, Bolan s'adressa froidement à lui.

— As-tu envie de mourir, Sam ?

— Hein ? fit ce dernier en sursautant et portant la main vers l'échancrure de sa veste.

Sans ralentir, Bolan lui adressa un coup d'œil rapide, puis il gronda :

— C'est une embuscade. Y a des fédéraux dans tous les coins. Et maintenant ils t'ont vu aussi.

— Tu bluffes, fit Chianti dont la voix trahissait l'incertitude.

Inquiet, il scruta rapidement la foule environnante.

— Tu vas en crever de mon bluff. C'est ton dernier contrat, Sam.

Bolan tourna au bout du couloir, se dirigeant vers la piste des hélicoptères. Confus, Chianti s'approcha trop en tournant lui aussi. D'un geste vif, Bolan lui fouetta le visage avec son pardessus et lui enfonça un coude dans l'estomac.

Chianti se courba en deux en poussant un cri étouffé et rauque. Le revolver à canon court qui était apparu brusquement dans sa main disparut aussitôt dans la poche du veston de Bolan comme si ce transfert avait été maintes fois répété. Bolan lui expédia ensuite dans la gorge un formidable revers de son avant-bras. Le tueur fut projeté dans la foule, et, s'écroulant, entraîna plusieurs personnes dans sa chute.

Abandonnant cette pagaille, Bolan continua son chemin en se mêlant aux passagers qui franchissaient les grilles de la pistes d'envol. Au moment de monter dans l'appareil chargé il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et vit deux visages anxieux derrière les grilles. La porte se referma derrière lui et il s'installa dans une place vide. Quelques instants plus tard l'appareil prit péniblement son envol. Par le hublot Bolan observa le visage rageur et frustré de Sam the Bomber qui entrait dans une cabine téléphonique.

Bolan poussa un soupir et caressa le .38 de Chianti à travers le tissu de son veston. Ce serait donc une course contre la montre. L'hélicoptère se poserait au centre de Manhattan dans quelques minutes. Il y aurait un autre groupe qui l'attendrait.

Bolan essaya de se détendre sans y parvenir. Il observa lugubrement son reflet dans le hublot. Après tout, personne ne se rendait au rendez-vous de la mort avec un esprit gai et insouciant. Surtout pas Bolan. Lorsqu'il pousserait son dernier soupir, ce serait en crachant sa hargne.

*

* *

La *Midtown Station* se trouvait sur le toit d'un gratte-ciel non loin de *Grand Central Station.* Le pesant appareil atterrit doucement sur la piste de la terrasse et Bolan fut le premier à se présenter près de la porte. Il montra son arme à l'homme d'équipage et lui dit :

— Ouvrez la porte, mais ne laissez sortir personne pendant une bonne minute. Il pourrait y avoir une fusillade lorsque je me montrerai. Vous comprenez ?

Le visage pâle, l'homme hocha la tête.

— Est-ce que la trappe de secours à l'avant est semblable à celles des versions militaires de cet appareil ?

Une nouvelle fois l'homme hocha la tête.

— OK. Souvenez-vous : une minute entière avant de laisser sortir les autres.

Bolan se dirigea vers la sortie de secours à l'avant, ouvrit la trappe et se laissa tomber sur la terrasse de l'immeuble. Les rotors tournaient encore lorsqu'il se glissa sous l'appareil et commença à courir vers les marches qui menaient aux ascenseurs.

Du coin de l'œil, Bolan remarqua un homme sortir de derrière un muret en briques face à la piste d'atterrissage. Au même instant, il perçut les détonations d'un gros calibre. De gros frelons le frôlèrent pour s'écraser plus loin contre un abri de ventilateurs. Se tenant comme s'il visait une cible sur un champ de tir, l'homme tenait son revolver à bout de bras en maintenant son poignet de l'autre main et faisait feu avec une régularité inquiétante.

Bolan expédia deux coups rapides au pas de course - les deux balles manquèrent leur cible, mais agacèrent suffisamment le tueur pour qu'il se réfugie de nouveau derrière le petit muret. Des cris et le bruit d'hommes au pas de course accompagnèrent Bolan jusqu'à l'escalier qui menait à une plateforme supérieure où se trouvaient les ascenseurs. Un petit gars, muni d'un gros revolver, apparut en haut alors que Bolan commençait son ascension. Le type tenta d'esquiver, en vain, Bolan lui avait déjà envoyé une balle qui lui fit un vilain trou entre les eux. Le gros revolver tomba de sa main inerte, et son corps bascula dans l'escalier. Bolan s'écarta pour éviter le cadavre, puis se lança rapidement jusqu'au sommet. Une voix derrière lui retentit :

— Tu n'as aucune chance, Bolan ! Toutes les issues sont gardées !

Bolan n'en doutait pas. Cependant il lui restait trois balles et il avait l'intention de s'en servir pleinement. Il sprinta à travers l'espace vide, puis se jeta par terre en roulant lorsqu'une série de détonations se firent entendre, venant de l'abri des ascenseurs. Un projectile brûlant vint se planter dans la partie charnue de son épaule gauche, puis une seconde balle vint frôler sa hanche. Allongé, Bolan tira trois fois sur les silhouettes accroupies près des ascenseurs et les vit tomber. Grimaçant de douleur, il se releva péniblement et se lança à la rencontre du seul obstacle qui lui barrait la route. Le type était presque plié en deux et il s'efforçait de réparer un PM enrayé ou vide, tout en reculant dans l'ascenseur.

Bolan mit son .38 déchargé dans sa main gauche inerte en priant qu'elle tienne bon encore quelques instants, puis il marcha sur son adversaire. Le type vit que la mort se rapprochait et il blêmit en écarquillant les yeux. Le PM glissa rapidement de ses mains qu'il leva et plaça derrière sa nuque.

— Bolan, gémit-il. Je t'en prie… je…

La main droite de Bolan cingla vers la gorge du type et se saisit de sa cravate, le catapultant hors de la cabine à l'instant même où un groupe de tueurs arrivait au sommet des marches. Le type piétinait frénétiquement pour garder son équilibre. Une fusillade retentit de l'escalier et la danse du Mafioso devint de plus en plus saccadée lorsqu'il encaissa les balles expédiées sur Bolan. Les portes coulissantes encaissèrent également plusieurs projectiles. Puis la cabine descendit et Bolan se retrouva seul avec une arme inutile et une douleur presque insoutenable. Le revolver glissa de ses doigts paralysés et des gouttes de sang firent des ronds rouges sur la moquette. Il roula en boule un mouchoir et le pressa fortement contre la plaie en serrant les dents.

Il lui semblait que la fusillade sur le toit avait duré une éternité. En fait il ne s'était passé qu'une minute depuis le moment où il s'était laissé tomber de l'appareil sur la terrasse. Lorsque des hommes mouraient si rapidement on avait l'impression que les minutes ne passaient plus. L'impression ne durait toutefois qu'un instant. Son épaule saignait énormément et Bolan sentait ses forces le quitter. Il

se rendait compte qu'il ne s'était pas échappé, mais il avait retardé un peu l'échéance.

C'était un ascenseur express entre le toit et le trente-huitième étage. Il abandonna la cabine à cet étage et descendit encore jusqu'au seizième. Puis, il remonta jusqu'au vingtième. Il effaça rapidement les taches rouges et partit à la recherche de l'escalier en prenant soin de ne pas laisser une piste sanglante.

Son bras devenait raide, la manche de son veston était trempée, et la plaie saignait abondamment. La hanche touchée brûlait atrocement mais ne saignait presque pas et ne le gênait que peu. Cela dit, les types sur le toit n'abandonneraient pas si vite leurs recherches. A cet instant même, se disait Bolan, ils envahissent l'immeuble pour m'empêcher de sortir. De plus, dans quelques instants, il faudrait aussi compter avec la police. Il y aura toujours des flics.

Son épaule ne lui faisait plus tellement mal. C'était mauvais signe. Et puis, ses jambes chancelaient et ne le soutenaient qu'avec difficulté. La réalité finit par percer le brouillard qui entourait son esprit. Il ne trouverait pas l'escalier, et même s'il y arrivait cela ne lui servirait à rien. Il allait s'évanouir. Il trébucha et étendit la main droite pour s'agripper au mur. Mais sa main vint buter contre une porte vitrée sur laquelle on pouvait lire en belles lettres : *Paula's Fashions.*

La porte céda en même temps que les jambes de Bolan et il vit le sol du bureau qui montait à sa rencontre. Une voix féminine poussa un cri d'alarme, et de très longues jambes fuselées s'approchèrent rapidement de lui. Puis un joli visage apparut au-dessus de lui et une voix lointaine s'écria doucement :

— Mais ! Mais je vous reconnais…

Bolan avait perdu ses lunettes noires en chemin. Évidemment, tout le monde le reconnaîtrait. Son visage avait été exposé au public tant de fois par le truchement des journaux, magazines, et la télé, qu'il était aussi connu que John Wayne ou Paul Newman.

Lorsqu'il parla, il eut l'impression que sa voix venait d'ailleurs.

— Téléphonez aux flics et partez vite !

Une équipe de tueurs ne laisserait pas s'échapper un témoin et ce qui lui semblait le plus important était de prévenir cette jeune fille.

— Dépêchez-vous, sortez avant…

Les mots s'embrouillèrent dans sa bouche et il perdit le sens de ce qu'il avait voulu dire.

Une seconde paire de jambes apparut soudainement. Et la voix qu'il avait déjà entendue déclarait :

— C'est ce type l'Exécuteur…

— Drôle d'exécuteur, répondit plus calmement une seconde voix féminine. On dirait qu'il a un coup de trop.

Rassemblant toutes les forces qui lui restaient, Bolan chuchota :

— Ne vous faites pas prendre avec moi, partez ! Foutez le camp !

Le plus beau visage qu'il ait jamais vu le surplombait et l'observait avec un sourire grave, et ce fut avec cette image en tête qu'il perdit connaissance.

CHAPITRE II

Bolan rêva d'un paradis verdoyant, de nymphes nues, et de baignades avec les mêmes nymphes dans les lagons où les nénuphars avaient des visages de Mafiosi. Le rêve était ininterrompu et sans fin, et lorsqu'il ouvrit les yeux il ne savait pas s'il avait rêvé ou s'il rêvait encore.

Il était allongé sous un drap dans un grand lit qui se trouvait dans une chambre fort belle, et il était nu. Son épaule était pansée et son bras maintenu contre son corps. Allongée près de lui, sur le drap, appuyée à un monceau d'oreillers, il y avait une jeune et jolie fille vêtue d'une chemise de nuit trop transparente pour être efficace; son visage était à moitié enfoui dans les pages d'un livre, mais Bolan reconnut les longues jambes qui s'étaient tenues au-dessus de lui lorsque son corps se vidait de son sang.

Il y avait quelque chose d'également intéressant perché sur une table devant une fenêtre ouverte du côté opposé de la chambre. Il crut d'abord que c'était une sculpture ou un mannequin - peut-être une version femelle de Boudha. Peu lui importait, l'objet était nu, et se tenait assis en tailleur, face à la fenêtre ouverte, les jambes croisées. Sa peau avait la couleur de l'ivoire sous les rayons de soleil, la tête était légèrement inclinée de côté, et l'ensemble était d'une beauté à couper le souffle.

Bolan fixait encore cet objet immobile lorsqu'une autre fille entra dans la chambre et vint au pied du lit pour l'examiner. Elle portait une chemise de nuit longue et une robe de chambre, elle avait vingt-cinq ou vingt-six ans, des cheveux bruns et doux qui encadraient son visage harmonieux, une bouche sensuelle, et un regard merveilleux. Bolan la fixa et elle lui dit :

— Vous êtes de retour dans un monde de beauté et de lumière.

— De quel monde s'agit-il ? demanda Bolan.

Elle s'apprêtait à répondre mais n'en eut pas le temps car la fille qui se trouvait près de Bolan leva le nez de son livre et se tourna vers lui.

— Vous êtes réveillé, gloussa-t-elle d'une voix excitée.

Bolan reconnut sa voix. C'était celle qu'il avait entendue avant de s'endormir, s'évanouir, ou mourir; il n'en savait rien. Avec difficulté il la fixa et lui demanda faiblement :

— Je dormais ?

— A poings fermés, lui dit-elle. Depuis plus de vingt-quatre heures.

La grande fille au pied du lit lui dit :

— Je vais vous préparer un repas léger.

Elle repartit aussi silencieusement qu'elle était venue.

— C'est Paula Lindley, lui dit la petite étendue à son côté. Elle avait presque terminé ses études d'infirmière. C'est à elle que vous devez la vie. Vous pouvez la remercier.

— Je n'y manquerai pas, murmura Bolan.

Ses yeux ne voyaient plus flou et il examina sa compagne. C'était une minette qui n'avait pas plus de dix-neuf ou vingt ans, avec de grands yeux lumineux, des cheveux dorés qui tombaient en deux épaisses nattes sur ses épaules arrondies, et un petit minois expressif qui mimait le romantisme et la curiosité.

— Nous savions que vous ne voudriez pas voir un médecin, lui dit la minette d'une voix excitée. Nous savions qui vous étiez.

Elle se mit à glousser de joie.

— Mais vous ne nous connaissez pas. Je m'appelle Evie Clifford. Elle désigna du doigt la silhouette près de la fenêtre.

— C'est Rachel Silver. Elle a un corps superbe, non ? Ne lui prêtez pas attention, elle fait du naturalisme domestique.

Bolan secoua un peu la tête.

— Du quoi ?

— Elle fait du nudisme à la maison. Elle fait aussi du yoga, elle médite en ce moment. Parfois elle reste là où elle est en ce moment toute la journée et on pourrait aussi bien parler à une plante.

— Je parie que vous avez des voisins en face extrêmement attentifs, marmonna difficilement Bolan.

La minette se mit à rire en levant les yeux.

— Oh, ça, sûrement ! Mais ne vous en faites pas, personne ne nous a vues vous amener ici. Vous êtes arrivé en chariot de couturier.

— En quoi ?

— Nous vous avons installé sur un chariot pour robes et recouvert de tissus et de robes, puis nous avons poussé le tout à travers la mêlée et les flics.

En s'en souvenant ses yeux étincelaient.

— Lorsqu'on a vu votre sang qui laissait des traces, on avait envie de mourir sur place.

— Oui, moi aussi, fit Bolan d'une voix caustique.

Il se redressa, puis s'accouda rapidement contre les oreillers lorsque la pièce se mit à tourner.

— Je dors depuis quand ? demanda-t-il d'une voix épaisse.

— Depuis quatorze heures hier. Nous sommes dimanche, il est presque midi. Paula commençait à s'inquiéter. Elle pensait aller louer du matériel pour le goutte-à-goutte si vous ne reveniez pas à vous bientôt.

— Comment ?

— Oui, du matériel pour vous nourrir à travers les veines; des bouteilles, des tubes, et des aiguilles, quoi.

— Ah bon.

— Alors vous feriez bien de manger tout ce que Pallia vous apportera sinon vous allez vous retrouver avec une aiguille dans le bras.

Bolan ferma les yeux et tenta de récapituler.

Mais la fille continuait à décrire l'aventure.

— C'était exactement comme dans un film. Attendez un peu que j'écrive une lettre à mes parents; ils n'en croiront pas un mot. J'avais une de ces trouilles lorsque j'ai vu les flics au sous-sol, mais Rachel me chuchotait : « Pousse, Evie, pousse ! » Finalement, j'ai réussi à me dominer; je lui ai répondu : « D'accord ! », et on vous a poussé jusqu'à la sortie où le camion attendait.

Elle baissa d'un ton sa voix et demanda :

— Saviez-vous que j'ai passé la nuit entière avec vous ?

Bolan esquissa un sourire et ouvrit un peu les yeux.

— Évidemment, mentit-il. Bien entendu je le savais.

Diverses expressions apparurent sur le joli minois et, après un bref silence, la fille lui dit :

— Vous vous moquez de moi. Vous étiez inconscient tout le temps.

Se souvenant de son « rêve », Bolan lui confia :

— Pas avec ces longues jambes qui m'entouraient, ma jolie. Pas tout le temps. La fille rougit.

— Eh, bien, je faisais cela dans mon sommeil… enfin, ce dont vous parlez. Je n'étais pas réveillée toute la nuit. Et puis c'est *mon* lit. Et Paula avait dit que vous aviez surtout besoin de chaleur corporelle. Enfin, est-ce que je m'attaquerais à un homme invalide ?

Une voix agréable se fit entendre de l'autre côté de la pièce.

— Si tu avais envie d'un type, Evie, tu t'en prendrais à un rhinocéros blessé.

La fille releva la tête et se mit à rire, puis elle renvoya :

— Je croyais que tu méditais, toi.

— J'étais avec la *Divinité,* répondit la voix agréable.

Elle regarda par-dessus son épaule, examinant froidement Bolan avec ses yeux étincelants. Bolan frissonna. C'était le visage qu'il avait emporté dans ses rêves.

— J'ai demandé à la *Divinité* de préserver votre vie, lui dit-elle d'une voix absolument sans artifices.

Bolan commençait à croire que son rêve ne faisait que commencer. Il s'entendit répondre à la fille calme :

— Et qu'a répondu la *Divinité ?*

La fille se retourna sur la table pour lui faire face et laissa pendre ses jambes. Elle les croisa à la hauteur des chevilles. Elle sourit et leva les mains jusqu'à ses épaules.

— Vous êtes en vie, non ?

— Je le suppose, fit Bolan qui n'en était pas si sûr que cela.

Sous son regard fasciné, elle quitta la table. Elle se mouvait comme un félin, ses gestes étaient fluides et contrôlés avec une grâce animale. Son corps était exquis, long et musclé, mais terriblement féminin en même temps. Ses cheveux étaient d'un noir de jais et tombaient jusqu'au creux de ses reins. La peau tendue de sa poitrine avait des reflets d'or lorsqu'elle se promenait et elle donnait l'impression de marcher sur du sable fin.

Elle s'immobilisa près du lit et lui sourit froidement, détachée comme un chat siamois. Bolan n'avait pas envie de lui rendre son sourire. Il ne comprenait pas pourquoi, mais il avait envie de lui envoyer quelque obscénité à la figure.

Le triangle soyeux et noir du bas-ventre de la fille se trouvait à la hauteur de ses yeux et c'est en fixant cette partie de son anatomie qu'il dit :

— Salut, *Divinité;* je te dois la vie.

Evie Clifford partit d'un rire explosif et tomba carrément du lit. La fille nue cligna rapidement des yeux, puis fit volte-face et repartit. Bolan saisit sa main et s'y accrocha de toutes ses forces; il n'en avait presque plus.

— Je ne sais pas pourquoi je vous ai dit cela, murmura-t-il d'une voix contrite.

— Moi, je sais, fit-elle assez froidement.

— Evie m'a dit comment vous m'avez tiré de cet enfer. Je vous remercie. Je suis désolé d'avoir fait cette remarque stupide.

— C'est tout à fait compréhensible, dit-elle avec froideur. C'est moi qui suis désolée d'avoir choqué votre sens de la modestie.

Elle dégagea sa main et quitta la pièce.

Les yeux d'Evie arrivèrent au niveau du lit.

— Et vlan ! fit-elle. Ne vous en voulez pas, elle l'a cherché. Ses fadaises religieuses sont à vomir. Il était temps qu'on lui dise que le singe velu qu'elle transporte entre ses cuisses n'a rien d'une relique.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, murmura Bolan.

— Vous le lui avez quand même fait comprendre.

Elle grimpa sur le lit, s'agenouilla devant lui en le dévisageant avec une curiosité évidente.

— Est-ce vrai que vous avez tué des centaines d'hommes ?

Bolan la fixa à son tour, puis baissa les yeux pour observer ses beaux petits seins à travers le tissu transparent. Il était persuadé qu'il dormait ou qu'il était mort. Qu'il se trouvait au purgatoire ou dans une espèce d'enfer irréel. Son épaule recommençait à le lancer, il se sentait d'une pharamineuse faiblesse, pourtant il avait envie d'une femme. Il en avait très, très envie. Il supposa que l'enfer devait être comme cela.

— On peut faire pire que de tuer, expliqua-t-il à la jeune fille.

— Je suppose que cela dépend de qui on tue, dit-elle sérieusement. Il secoua la tête avec obstination comme s'il plaidait en sa faveur devant saint Pierre.

— Non, l'identité de la victime n'y est pour rien, mais il y a des actes plus terribles.

— Quoi, par exemple ?

— Ne pas tuer, parfois.

Elle lui sourit amicalement.

— Bon, là vous m'avez perdue. Vous devriez en parler à Rachel. C'est elle l'intellectuelle.

Elle gloussa avant d'ajouter :

— Elle est complètement cérébrale. Parfois je crois qu'elle n'a même pas de sexe derrière ce singe velu. Vous comprenez ce que je veux dire, non ?

Bolan priait tous ces dieux païens de ne pas comprendre; ce serait une torture plus infernale que tout. Et cette réplique sortant de la bouche d'une jeune fille au minois innocent ne devait être qu'une lubie de plus dans son esprit torturé. Et si tout cela n'était pas un rêve, alors il était devenu fou.

A ce moment-là la grande fille au long peignoir revint avec un plateau. Elle le posa sur le lit et montra à Bolan des œufs pochés, des toasts, et lui fit humer une tasse de thé.

— Vous voulez essayer ? demanda-t-elle.

Oui, Bolan essayerait n'importe quoi, pourvu que cela lui paraisse normal. Il lui lança un regard reconnaissant et lui dit :

— Oui, je crois que j'y arriverai.

Elle installa le plateau sur ses genoux après l'avoir aidé à s'adosser aux oreillers. Elle le regarda manger, et lui dit :

— Si vous vous posez des questions au sujet de vos blessures, dîtes-vous bien que vous vous en êtes tiré avec beaucoup de chance. Il y a un petit sillon sur votre hanche gauche, je l'ai traité avec des sulfamides pour que cela ne s'infecte pas. En ce qui concerne votre épaule… En bien, vous êtes un homme chanceux. Vous avez perdu un peu de muscle, mais rien de vital. Si la balle n'avait pas heurté une artère importante, vous seriez sans doute encore en train de courir. Mais vous avez perdu beaucoup de sang et j'étais très inquiète. Évidemment vous semblez très fort puisque vous vous en remettez. Vous êtes un bagarreur, n'est-ce pas ?

Bolan esquissa silencieusement un sourire et continua de manger.

— Cela faisait combien de temps que vous n'aviez pas dormi ? demanda-t-elle. Je veux dire avant hier.

Il y réfléchit un instant.

— Je ne m'en souviens pas vraiment. Sûrement quelques jours.

— C'est bien ce que je m'étais dit. Vous étiez exténué, au bout de vos réserves physiques. C'est presque une chance d'avoir été touché. Je ne veux pas que vous quittiez ce lit avant deux jours.

— Vous ne comprenez pas, protesta faiblement Bolan. Mes ennemis savent ce qu'ils font. Ils me retrouveront ici tôt ou tard, vous pouvez y compter, et…

— Ils sont déjà passés, lui dit Pallia. Hier soir, assez tard. Ils ont fouillé l'appartement de fond en comble, alors je suis persuadée qu'ils sont satisfaits. Ils ne reviendront pas.

Bolan la fixait avec incrédulité.

Elle sourit en lui expliquant :

— On vous a caché dans la baignoire avec Rachel.

Bolan gémit silencieusement. Le rêve. Ce damné rêve. Tout lui revenait à présent. Il n'en avait rêvé qu'une partie.

— Je ne sais comment vous remercier, murmura-t-il.

Evie Clifford se mit à rire et lui lança :

— Je suis certaine que nous trouverons un moyen.

— Oui, nous trouverons quelque chose, murmura sérieusement Paula.

En fait, Bolan avait l'impression que ces dames avaient déjà trouvé le moyen. Il marmonna vaguement, repoussa le plateau et se laissa glisser dans le lit de nouveau, puis il referma les yeux. Rassasié, il se sentait attiré encore une fois par cet abîme du néant.

Alors qu'il se laissait aller, il entendit Evie qui déclarait :

— Hé ! il reperd connaissance.

— C'est très bien ainsi, annonça la voix de Paula qui semblait venir de très loin.

— Mais je ne peux pas rester allongée à côté de ce type une éternité, cela me déchire le ventre.

— Allez, ouste ! espèce de chatte en chaleur, répondit la voix précise. Je le tiendrai au chaud pour l'instant. Dis à Rachel de me relever à seize heures.

Bolan entendit Evie soupirer et quitter le lit. Puis on tira le drap et une douce chaleur envahit le lit, l'enveloppant de senteurs féminines, et le caressant avec des formes souples. Des bras avec une peau de velours le saisirent et des cuisses douces et fermes s'enroulèrent autour des siennes. Il se souvenait vaguement d'une phrase avec… « chaleur corporelle ». Oui, c'est bien ça, dit-il en se demandant si on avait entendu ses mots.

— Prends mes forces, my love, chuchota une voix très douce. Prends les forces de mon corps pour faire renaître le tien…

Oui, oui, Bolan arrivait au fond de l'abîme, mais cela n'avait plus d'importance. Ce n'était qu'un rêve, l'Exécuteur avait perdu les pédales. Visage contre visage, corps contre corps, c'était la moindre des choses à perdre.

CHAPITRE III

Grâce aux soins constants de ses trois nurses, Bolan récupéra très rapidement. On lui donnait à manger chaque fois qu'il entrouvrait les yeux et il bénéficiait de « chaleur corporelle » vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il put se lever dès le lundi matin et il en profita pour visiter à fond l'appartement des filles. Il était évident qu'elles n'avaient aucun problème pécuniaire. L'immeuble était situé dans le meilleur quartier de Manhattan, à l'est. Il y avait un jardin sur la grande terrasse et la décoration était moderne et luxueuse. Il n'y avait pourtant que deux chambres; Evie et Rachel en partageaient une, laissant la seconde à Paula qui, pensa-t-il, faisait un grand sacrifice pour l'unique plaisir de dormir seule - la chambre était minuscule, il n'y avait pas de fenêtre, et on pouvait à peine faire le tour du lit.

Cependant la salle de séjour comportait plusieurs niveaux et tous les conforts imaginables, y compris un coin avec une table de massage et des lampes solaires. Il y avait aussi un bar ultra moderne avec, au centre, un équipement complet audio-visuel. La cuisine était petite mais bien équipée et il était probable que les filles n'y préparaient jamais plus d'une simple salade ou leur café. Le réfrigérateur était pourtant rempli de filets bien saignants, destinés à lui rendre ses forces.

Grace aux bavardages d'Evie, Bolan avait appris que Paula avait vingt-six ans, qu'elle était donc la doyenne, et qu'elle tenait lieu de cheftaine. Rachel en avait vingt-deux, et Evie avait vingt ans tout juste. Toutes trois étaient associées à part égale dans l'entreprise *Paula's Fashions.* Paula créait les modèles, Rachel, célèbre mannequin avait fourni des clients, et Evie avait apporté le capital. Leur maison marchait bien et se consacrait à l'avant-garde de l'élégance hippy et, comme disait Evie, défiait toute concurrence.

On venait d'apprendre à Bolan que les séances de chaleur corporelle étaient terminées. Il avait pu apprendre également qu'il s'agissait d'une théorie personnelle de Paula qui l'avait adoptée en écoutant parler un mystique asiatique. Il semblait que les forces vitales pouvaient passer d'un corps à un autre.

Paula le lui avait expliqué :

— Le principe essentiel de toutes les lois naturelles de l'univers est l'équilibre. L'univers lui-même est équilibré; les planètes et les étoiles reçoivent les unes des autres de l'énergie, et nos corps font de même. Un corps affaibli profitera immédiatement des forces vitales d'un corps sain à proximité. Cette habitude de séparer les malades des personnes saines est une aberration. Chaque malade devrait se coucher avec une personne en parfait état - quelqu'un qui supporterait une légère diminution de ses forces. L'énergie ainsi offerte au malade pourrait éviter la mort dans bien des cas.

Bolan pouvait aisément comprendre pourquoi elle avait abandonné ses études d'infirmière.

— Bon, d'accord, dit-il, mais ça donne aussi un autre genre de coup de fouet. Et on finirait par s'épuiser plutôt que de reprendre des forces.

— C'est pour cela que nous arrêtons vos séances, expliqua-t-elle.

Ses yeux lancèrent un éclair d'amusement.

— De toute façon, l'énergie sexuelle est la plus dominante du corps humain. Vous venez donc de vous disqualifier comme personnage affaibli.

Bolan n'avait jamais entendu un tel charlatanisme en matière médicale, mais il se garda de commenter et laissa tomber ce sujet. On lui avait sauvé la vie; ce n'était pas à lui de critiquer. Une chose était certaine; il y avait du bon quelque part.

Paula et Evie étaient reparties s'occuper de la maison de créations laissant le malade aux soins de Rachel. Sans grand succès, Bolan avait tenté d'amadouer la belle infirmière qu'il avait si stupidement offensée lors de leur première rencontre. Il ne l'avait jamais vue depuis sans vêtements; du moins, ce qu'elle portait passerait en tant que tel dans un camp de nudistes. A présent elle portait un mini short en chamois qui exposait la majeure partie de son ravissant derrière et une espèce de chose à franges recouvrait mal sa splendide poitrine. Un dernier détail, elle portait sur le front, au dessus des yeux, un petit symbole oriental.

Bolan lui demanda :

— Est-ce une des créations de Pallia ?

Elle secoua la tête comme un grand félin.

— Non, je l'ai dessinée moi-même.

— C'est une concession envers la modestie, non ? suggéra doucement Bolan en souriant.

Elle lui jeta un coup d'œil, puis détourna les yeux.

— Le corps humain n'a rien de vulgaire. Je voudrais le dire une fois pour toutes. La vulgarité est une création mentale.

— C'est la *Divinité* qui vous a fait découvrir cela ?

— Ne plaisantez pas avec cela, dit-elle. Dieu a plusieurs noms.

— Merde, se dit Bolan, une bigote nudiste ! A voix haute il répondit :

— Désolé, je ne savais pas que vous preniez cela tant au sérieux.

— Je prends cela très au sérieux, affirma-t-elle.

— Pourquoi ne l'appelez-vous pas Dieu tout simplement ?

— Il s'attache à ce nom trop de superstitions, d'ignorance. Les mots sont très importants, non ? Ce sont les symboles de notre mentalité personnelle.

— Vous avez sûrement raison. Alors quelle sorte de symbole vous vient à l'esprit lorsque je pense à la sexualité ?

— En ce qui vous concerne, je n'en sais rien, dit-elle après un silence. Personnellement, je pense à la pureté.

— La pureté, fit-il. Navré, mais nos mots ne s'accordent pas.

— Naturellement, parce que vos pensées sont vulgaires. Vous tuez, vous terrorisez, et vous vous frappez le torse comme un gorille dans la jungle, et il est évident que vous prenez votre plaisir sexuel dans le même état d'esprit.

Elle lui rendait ses coups, et Bolan ne trouvait pas cela du plus agréable. Il lui répondit :

— Que je tue et que je fasse l'amour n'ont rien à voir. Je n'ai pas envie qu'on se dispute, Rachel. Mais je suis curieux. Dans quel état d'esprit faites-vous l'amour ?

— Je ne fais pas l'amour, dit-elle froidement.

— Ah, je vois, fit Bolan complètement soumis.

— L'amour me prend, expliqua-t-elle.

— Tiens.

— C'est cela la pureté, voyez-vous. Un homme et une femme se rencontrent et il y a une étincelle, et l'amour les prend s'ils sont intelligents.

Il se mit à rire doucement.

— Vous voulez dire qu'ils s'allongent où qu'ils soient et laissent faire l'amour dès que vole cette étincelle, que ce soit à Times Square ou dans le métro à Brooklyn.

Elle sourit.

— Vous vous frappez le torse de nouveau. Ce n'est pas nécessaire de s'allonger n'importe où. Pour ceux qui ont compris, c'est assez de se laisser prendre par l'amour qui vous guidera en son temps à l'endroit voulu.

Il refusa même d'y réfléchir.

— Et pour ceux qui n'ont pas compris ? fit-il.

— Ceux-là tombent dans la vulgarité et l'impureté, ils manœuvrent pour séduire, ne contrôlant qu'à peine leurs répressions; il ne subsiste rien du premier élan pur; à sa place on trouve des pensées libidineuses qui provoquent des actes malhonnêtes. C'est le début de la pornographie. Il y a eu une étincelle entre nous, Mack Bolan, entre vous et moi. Et vous me l'avez renvoyée à la figure.

Ce n'était pas précisément vers cette partie de son anatomie que Bolan la lui avait renvoyée. De plus il avait ignoré la nature de ce qu'il renvoyait. A présent il savait.

Il lui déclara avec le plus grand sérieux :

— Rachel, je n'étais qu'à moitié conscient hier.

— Je le sais. Et même dans cet état second, vous m'avez fait tomber dans l'impureté.

Elle s'éloigna gracieusement, le laissant seul près de la fenêtre à fixer le ciel bleu de décembre. C'était une conversation qu'il n'oublierait pas de si tôt, mais à laquelle il réfléchirait plus tard. Il avait des pensées plus immédiates qui le préoccupaient. D'abord, pendant combien de temps pouvait-il se permettre de jouer les pique-assiette chez les trois jeunes femmes qui l'avaient secouru ? A quels dangers les exposait-il en restant là ? Et que manigançait la Mafia pour le retrouver en ce moment-même ? Et les flics ? Tout ce monde l'attendait-il calmement ? Il en doutait.

Il osait à peine répondre à ces questions. Puis subitement il se rendit compte que sa conversation avec Rachel Silver le concernait plus qu'il ne l'avait cru. Elle lui avait parlé d'amour et de pureté, mais avec Bolan il fallait parler de guerre et de pureté. Car la guerre pouvait être pure. D'une pureté infernale, soit. De même qu'une armée se relâche et devient indisciplinée lorsqu'elle se trouve loin du front. Chaque minute qu'il passait dans le luxe et la sécurité de cet appartement augmentait son impureté personnelle.

Il devait regagner le front. Plus vite serait le mieux. Il se leva, partit dans la salle de bains, et défit avec précautions le pansement qui enveloppait son épaule. Il examina la blessure dans la glace; les points de sutures que lui avait faits Pallia étaient irréguliers mais la chair autour paraissait saine et vivante. Apparemment elle savait s'y prendre. Il observa son visage. Une barbe de deux jours transformait déjà ses traits. Il laisserait pousser sa barbe et tenterait de rester encore deux jours chez les filles pour donner à ses jambes le temps de reprendre leur force habituelle. Ensuite, il repartirait vite pour la guerre.

Mardi matin il se laissa glisser du divan sur lequel on l'avait muté sans cérémonie la veille, et se rendit compte qu'il pouvait traverser la pièce d'un pas rapide sans étourdissement. Son pas était redevenu souple et il pouvait lever son bras jusqu'à la hauteur de son épaule sans trop de douleur. Il dévora un immense filet saignant, grillé par Paula, et lui avoua qu'il était prêt à affronter un ours.

Ce fut probablement à cause de cette remarque que Paula décida que dorénavant Bolan resterait seul dans l'appartement, et les trois filles partirent ensemble travailler au bureau de créations. Evie réapparut un instant pour poser un baiser mouillé sur ses lèvres et chuchoter :

— Ne t'en va pas, hein !

Bolan sourit et referma la porte. Seul pour la première fois depuis plusieurs jours, il s'offrit une longue douche, puis se mit à assouplir son épaule en faisant de la gymnastique.

Au cours de la matinée, Paula délaissa son bureau et se rendit au *East Side Air Terminal* pour reprendre les bagages de Bolan. Elle les rapporta à l'appartement et trouva Bolan occupé à effectuer des tractions, serrant la mâchoire de douleur.

— Bon, j'imagine que vous savez ce que vous faites, dit-elle avant de ressortir en vitesse.

En effet, Bolan le savait. Il fallait remettre son épaule en état de marche et sans perdre de temps. Son instinct le lui avait dit depuis son lever; il savait que le moment était venu de se préparer.

Il emmena sa valise dans la chambre et l'ouvrit, puis il regarda le mécanisme du fond secret. Il était intact, ainsi que le contenu : un petit Beretta 9 mm qu'il avait trouvé en France, son holster et une série de chargeurs. Il fit marcher plusieurs fois la culasse du petit pistolet, engagea un chargeur, et mit une balle dans le canon. Il hésita un instant, puis il vissa le silencieux au bout de l'arme, et la rangea dans le holster. Il s'habilla alors, passa ensuite son harnais, grimaçant un peu, il réajusta une courroie pour qu'elle ne s'appuie plus sur sa plaie.

Il laissa la valise sur le lit, porta sa veste dans la salle de séjour, cherchant un crayon et une feuille de papier pour laisser un mot aux filles.

Il y avait un petit secrétaire près de l'entrée.

Bolan s'y dirigeait lorsque la porte d'entrée s'ouvrit et qu'un type en costume brun entra dans l'appartement. Il tenait un petit lévrier à la main et ricanait tout seul. En fait, il était plus surpris de la rencontre que Bolan. Le rire mourut sur ses lèvres et ses yeux s'ouvrirent tout grand en voyant le harnais de Bolan. Le petit lévrier glissa de ses doigts et il tenta maladroitement de porter la main vers l'échancrure de sa veste.

Le Beretta apparut bien plus rapidement et Bolan lui dit :

— Stop !

Le type s'immobilisa, fit des yeux ronds, et bredouilla :

— M… mais qu… qu'est-ce qui se passe ?

— A vous de me le dire, annonça Bolan.

— Police, fit l'autre. Je suis de la police.

— Prouvez-le.

L'intrus sourit jaune et ne fit aucun geste.

— Bon, je ne suis pas flic, avoua-t-il.

Le regard glacial de Bolan rendit ce sourire plus jaune encore.

— Je ne pensais pas te trouver ici, Bolan. Du moins, pas sur tes pieds.

— Je n'en doute pas, fit froidement Bolan.

Ils restèrent à se dévisager un instant, puis Bolan ajouta :

— Si tu n'as plus envie de causer, tu peux mourir.

Le gars en costume brun ouvrit puis referma la bouche plusieurs fois avant de prononcer quelques mots. Puis il se mit à expliquer :

— Sammie nous avait fait observer le dépôt de bagages au *East Side.* Nous avions un type dans l'arrière-salle. Il voyait les sacs qui arrivaient de Kennedy, ceux qui sont arrivés samedi. On les avait suivis tous, et ce lot était le dernier. Une nana vient et le prend, on l'a suivie jusqu'ici. C'est tout, Bolan; je ne suis pas un tueur.

— Tu fais partie des hommes de Sam the Bomber ?

Le type agita nerveusement la tête.

— Ouais, mais pas comme tu le crois. Je fais de l'intérim, c'est Jake Sacarelli qui m'a prêté à Sam. Je m'occupais de filles à Brooklyn. Je ne me suis jamais occupé d'un contrat auparavant.

— Alors t'as raté ta grande chance.

Il y avait de la panique dans le regard du type.

— Mais, nom de Dieu… je ne faisais que suivre des valises… c'est tout.

— Toi et qui d'autre ?

— Moi et Tony Boy Laccardo.

— Et où se trouve Tony Boy en ce moment ?

— Il m'attend dans le couloir, près de l'ascenseur.

Bolan acquiesça brusquement.

— Oui, à part lui ?

Le type avala difficilement sa salive.

— Il y a un chauffeur en bas qui nous attend.

— La voiture, quelle marque ?

— Une Chevrolet. Une Chevrolet bleue.

— Continue à sortir cette arme, mais sers-toi de l'autre main et je veux voir tes doigts. Sors-la et pose-la en douceur.

Le Mafioso obéit, puis se redressa rapidement en croassant :

— Ne me flingue pas, Bolan, je t'en prie. Je n'ai rien contre toi, moi…

— Qui sait que tu es venu ici, à part tes coéquipiers ?

L'homme au costume brun crut voir un espoir et il répondit sans hésiter.

— Personne d'autre, je te le jure. On surveillait ces valises depuis samedi soir. On n'espérait plus et on commençait à s'emmerder. Personne ne sait, Bolan, et moi, je n'ai rien contre toi personnellement. Laisse-moi repartir, tu veux ? Enfin, tire-moi un coup dans l'épaule si tu t'y crois obligé, mais ne me bute pas de sang froid.

Cela faisait partie des choses de la guerre que Bolan détestait le plus. Bolan avait horreur de tuer de sang froid.

Son dilemme lui rappela sa conversation avec Rachel Silver, lorsqu'elle lui avait dit qu'elle ne faisait pas l'amour mais qu'elle se laissait prendre par l'amour. Cela s'appelait la pureté. La tuerie pouvait être pure aussi. Un bon soldat ne faisait pas la guerre, il se laissait prendre par la guerre lui aussi.

Il était évident que si l'homme au complet brun était entré et qu'il ait trouvé Bolan au lit, sans connaissance, à demi-mort, il l'aurait achevé sans la moindre hésitation, puis il lui aurait probablement tranché la tête avec un couteau pour la porter à la *Commissione.* Et s'il ne s'était agi que d'une simple et directe confrontation entre un Mafioso suppliant et Bolan, ce dernier n'aurait pas ressenti le besoin absolu de supprimer le premier. Cependant, il était vital pour Paula Lindley et ses amies que cet homme périsse. Bolan savait que leurs vies ne vaudraient pas un kopek si ce type repartait en vie.

Bolan dit doucement au maquereau de Brooklyn :

— Je n'ai rien contre toi non plus, mon vieux.

Le Beretta cracha silencieusement. L'homme au costume brun s'effondra avec une balle entre les yeux, mort en silence et sans douleur. S'il fallait tuer à froid, Bolan préférait agir comme cela.

Il enroula la tête du gars dans le veston du complet et y ajouta un petit coussin pour étancher le sang répandu, puis il fit un nœud avec les manches pour tout maintenir. Ensuite il enfila sa veste, enjamba le cadavre, et partit à la recherche de Tony Boy Laccardo qui devait encore se trouver « près de l'ascenseur ».

Il l'y trouva effectivement et le tua, sans mot dire, à l'instant où Tony Boy levait les yeux d'un dépliant sur les courses hippiques. Bolan poussa le corps jusqu'à un réduit où il trouva une serpillière avec laquelle il épongea le sang tombé dans le couloir. Il rentra ensuite dans l'appartement et chargea l'homme au complet brun sur

le même chariot qui avait servi à son transport. Il s'immobilisa près du réduit et hissa Tony Boy près de son compagnon. Il y ajouta la serpillière et recouvrit les cadavres de vieux torchons trouvés sur une étagère du réduit, puis il poussa le chariot jusqu'à l'ascenseur qui le déposa dans le garage.

Un gardien au visage morne observa Bolan sans curiosité lorsque celui-ci poussa son fardeau jusqu'à une plateforme de chargement.

Bolan lui lança :

— Faut que j'aille chercher ma bagnole…

Le gardien acquiesça vaguement et se remit à lire un journal de bandes dessinées.

Bolan sortit par le côté et se dirigea au coin de la rue. Il revint lentement devant l'immeuble où une Chevrolet bleue attendait avec le moteur en marche dans un emplacement où il était interdit de se garer. Il s'approcha de la voiture, ouvrit rapidement la portière droite à l'avant et se glissa sur la banquette près du conducteur. Le gars fit des yeux ronds en voyant le Beretta dans la main de l'intrus. Bolan lui dit d'une voix glaciale :

— Je veux connaître l'adresse de Sam the Bomber, et je suis pressé.

Le conducteur se mit à tousser et répondit dès qu'il put :

— Regardez dans la boîte à gants; je crois qu'il y a des cartes de visite.

Bolan examina le contenu de la boîte à gants et y trouva un tas de cartes où il put lire *Human Engineering Contractor* en lettres dorées sous le nom de Chianti. Bolan réprima une envie de rire, il prit une des cartes qu'il laissa glisser dans sa poche, referma sèchement la boîte à gants et s'adressa à son compagnon temporaire.

— OK, en route. Faites le tour de l'immeuble jusqu'à l'entrée ouest du garage.

Il prit juste le temps de saisir un pistolet de petit calibre coincé dans la ceinture du chauffeur. Il le jeta sur la banquette arrière et dit au chauffeur de démarrer.

Quelques instants plus tard la Chevrolet descendait dans le garage et s'alignait derrière la rampe de chargement. Bolan prit les

clés de contact, obligea le chauffeur à sortir et le suivit. Il lui tendit ensuite les clés.

— Ouvrez le coffre.

Sans protester l'homme prit les clés et se dirigea à l'arrière du véhicule, jetant autour de lui des regards inquiets sans trouver aucun secours immédiat. Il n'y avait qu'une seule présence humaine dans le garage; le gardien dans son bureau en verre, et il était voûté au-dessus de son bureau, les yeux rivés sur sa lecture.

Bolan sauta sur la rampe et mit le chariot en position avec le pied.

— Montez ici, dit-il au chauffeur.

Le Mafioso l'observa un instant, mais obéit rapidement tant le ton de Bolan était sans réplique, bien que le Beretta ait disparu. Il grimpa auprès de son ravisseur et attendit ses instructions.

D'une voix calme, Bolan lui intima :

— Sortez les ordures de mon chariot.

L'homme s'empara d'un monceau de chiffons et les lança dans le coffre ouvert. C'est alors qu'il vit le sang sur ses mains et ses genoux se mirent à trembler; il manqua défaillir. Il entendit la voix de Bolan lui ordonner :

— Enlevez tout !

Il savait déjà ce qu'il trouverait sous les autres torchons. Il frissonna et poussa les chiffons de côté, découvrant ainsi les deux cadavres.

— Oh, mon Dieu, chuchota-t-il en détournant le regard.

La veste de Bolan s'entrouvrit et le Beretta montra les dents.

— Je vous donne un dixième de seconde pour vous mettre au boulot.

L'homme agita vivement la tête, regarda rapidement autour de lui, se pencha à l'intérieur du chariot, s'empara de Tony Boy, et le hissa en soufflant pour le déposer dans le coffre. L'homme au costume brun était un peu plus lourd et les jambes du chauffeur tremblaient tant que Bolan dut lui prêter main forte. Ils placèrent le corps du maquereau sur Tony Boy, puis Bolan fit nettoyer le chariot par le chauffeur. Lorsqu'il eut terminé cette lugubre besogne, il lança les torchons sanguinolents et la serpillière trempée dans le coffre sur les cadavres, puis il attendit.

— A vous maintenant, fit Bolan. Montez là-dedans.

Le visage du chauffeur pâlit terriblement et il se mit à bredouiller.

— Oh, non ! Mon Dieu, pas là-dedans, je vous en supplie…

— Cela ne vous dérangera pas du tout, annonça Bolan.

Le Beretta toussa silencieusement et une balle traversa l'orbite gauche du chauffeur, il bascula doucement dans le coffre et Bolan le coinça auprès de ses compagnons, repliant ses jambes pour libérer le verrouillage de fermeture.

Un nerf frémit sur la joue de Bolan.

— La guerre à l'état pur, c'est l'enfer, Rachel, murmura-t-il.

Il referma le coffre et remonta jusqu'à l'appartement avec le chariot. Quelques instants plus tard il se retrouva au volant de la Chevrolet bleue, sortant lentement du garage. Le gardien leva brièvement la tête et Bolan lui fit un signe de la main.

Il sortit dans la rue. Il jeta un coup d'œil sur la carte de Chianti, grogna imperceptiblement, et se dirigea au nord vers la Triborough Bridge. Il ne connaissait pas très bien le Bronx, mais il trouverait Sam the Bomber Chianti et lui laisserait ce chargement brillant qui refroidissait si rapidement.

Sam the Bomber comprendrait ce que signifiaient ces cadavres. Il en avait fait son métier avant la naissance même de Bolan.

Cependant, Sam allait découvrir à regret que le stockage excédait la demande.

Il allait le découvrir très rapidement.

CHAPITRE IV

Sam the Bomber avait commencé son ascension au début des années 40, lorsque le pays subissait le contre-coup de la guerre et souffrait du rationnement des matières premières, le beurre, la viande, l'essence, les pneus, le sucre, le café, et d'autres produits de luxe. Ce rationnement ne constituait qu'une peine mineure comparée aux difficultés qu'affrontaient les citoyens dont les pays se trouvaient directement mêlés au chaos, mais pour un grand nombre d'Américains cet infime sacrifice était inacceptable, même si la survie de la nation en dépendait. Ils se tournèrent donc vers les petits escrocs et en firent des hommes riches en s'offrant des biens volés ou des tickets de rationnement contrefaits. Ces marchés noirs constituaient une telle source de revenu en temps de guerre que les gangsters rivaux se disputaient chaudement certains territoires, remettant à l'ordre du jour les batailles rangées de l'époque de la Prohibition. La Mafia américaine, toujours aux aguets d'un profit facile, se rendit immédiatement compte de la situation et ne perdit aucun temps pour s'octroyer la plus belle part du gâteau non rationné, et les petites frappes comme Sam Chianti se virent engagés dans la « petite guerre mondiale » du marché noir.

Chianti fit son premier coup à seize ans, lorsqu'il balança une bombe dans le garage d'un certain Adolph Bruhman, un homme d'affaires du Bronx qui refusait d'honorer les tickets d'essence de marché noir des clients de Freddie Gambella qui, à cette époque, était un subalterne de la famille Mavnarola. La bombe tua Adolph Bruhman, trois employés, et deux clients - et attacha le tueur précoce à Gambella qui visait déjà la succession de Mavnarola. Le petit Sam Chianti, voyou congénital et terroriste de quartier, devint Sam the Bomber (le Bombardier) et participa à cinquante-six meurtres avant d'atteindre sa majorité. On ne le trouva pas suffisamment intelligent pour faire son service militaire en 1944 et on le congédia une seconde fois en 46. Par contre, il eut suffisamment de brio pour vivre d'actes illégaux, honnis par la société, pendant plus de trente ans sans jamais se voir condamné par un quelconque tribunal. De plus, il fut assez malin pour survivre et se montrer actif

lors des chamboulements du monde criminel, il finit par devenir un membre honoré et respecté de l'organisation. Il se pourrait que le « parrain âgé » de Fred Gambella ait contribué à ses « succès », mais il n'en était pas moins vrai que Sam the Bomber était un tueur professionnel depuis plus de trente ans et qu'il n'avait jamais passé la nuit en prison.

Il avait quarante-six ans, et, depuis longtemps, savait qu'il était un de ces hommes qui avaient réussi. Ne trouvant plus utile de se mêler aux coups de main de la Mafia, Sam se tenait dans son bureau, situé dans un luxueux hôtel particulier reconverti du Bronx, et donnait au téléphone des ordres d'extorsion, de persuasion, et de condamnation. Sam était « un contractuel pour contractuels ». Il offrait ses services avec conscience professionnelle et garantissait les résultats. Il n'avait pas de rang déterminé dans les structures de l'organisation, mais jouissait de relations amicales avec divers chefs, lieutenants, et hommes forts de chaque famille new-yorkaise, ainsi que d'une réputation qui lui valait le respect de tous les membres du syndicat. Freddie Gambella était le parrain des deux enfants de Sam, et leurs épouses étaient les meilleures amies depuis le mariage de Sam en 1951. Avait-il besoin d'un rang officiel lorsqu'il pliait sous le poids des honneurs ? Sam n'avait aucune envie d'accéder au rang de *Capo,·* il lui suffisait de conseiller les *capos* qui acceptaient aussi son hospitalité et l'enrichissaient considérablement.

Oui, Sam the Bomber avait réussi. Alors pourquoi, se demandait-il, avait-il éprouvé le besoin impérieux de sortir dans la rue en plein décembre, après toutes ces années passées au chaud, et se couvrir de ridicule ? Sans doute par énervement. Bolan était un gros morceau. Il valait cent mille dollars, sans ajouter ce que vaudrait en honneurs le fait d'avoir été celui qui l'aurait abattu. Sam avait trouvé tout naturel de s'occuper personnellement de cette affaire. Après tout, les meilleurs tueurs du métier avaient tout tenté depuis des mois. Des types comme les frères Talifero, Quick Tony Lavagni, son vieux copain Danno Giliamo, ainsi que Nick Trigger et tant d'autres morts pour la plupart.

Sam était persuadé qu'il était le type le plus verni au monde de se trouver encore en vie. Il n'y en avait pas beaucoup qui pouvaient

se vanter d'avoir vu Bolan en face, d'avoir raté leur coup, et d'avoir vécu pour en parler - à leur plus grande honte. Non, il n'yen avait pas beaucoup. Ce type n'avait rien du pigeon. Pourtant Sam avait déjà eu affaire à des types difficiles, des types mortels, mais il n'avait jamais regardé la mort de si près. Il se souviendrait longtemps de ce samedi à Kennedy International. Nom de Dieu ! ce fumier aurait fait peur à un serpent à sonnettes enragé ! Jamais de sa vie n'avait-il vu un tel regard; pas étonnant qu'il en ait été bouleversé.

En fait, il était plus que bouleversé, et il s'en rendait compte. Ses enfants étaient pensionnaires dans les plus belles écoles de la côte est, sa femme n'avait pas fait la vaisselle ou la lessive depuis leur mariage, et il n'avait pas mis les pieds dans la rue depuis autant de temps. Tout le monde savait que Sam Chianti avait réussi. Sam le savait aussi. Jusqu'au samedi précédent. Il en était donc naturellement plus que bouleversé. Tout ce qu'il possédait il le devait à sa réputation, et subitement il avait des doutes. La rumeur avait couru une heure à peine après son échec, on s'était gaussé dans tout New York : Sam the Bomber avait raté un contrat en personne. Cela pourrait paraître sans conséquence, mais lorsqu'un type vivait de sa réputation, la première petite faille dans cette réputation ressemblait à une fissure dans un barrage, tout pourrait craquer d'un instant à l'autre.

Il se disait que c'était presque drôle; il n'avait jamais eu peur de Bolan, même en sachant ce que ce type avait fait aux plus redoutables personnages de la Mafia depuis plusieurs mois. Sam the Bomber était bien plus fort que Mack Bolan, il n'en avait jamais douté. A présent, il en doutait, il s'en rendait compte, et il avait peur.

Il observa son reflet dans l'acajou ciré de son immense bureau en réfléchissant à la réalité qui se présentait si crûment. Si jamais il ne se passait rien, si jamais ses hommes ne parvenaient pas à retrouver la trace de ce Bolan… Sam ne voulait pas penser à une telle éventualité. Il ne fallait pas être pessimiste; après tout, il avait bâti sa réputation en accomplissant des miracles pour les autres. Il avait tout un réseau d'informateurs, il les tenait depuis trente ans ces personnes achetées dans le plus petit des bourgs aux meilleurs quartiers de Manhattan tôt ou tard, il retrouverait Bolan. Le plus tôt serait le mieux.

Et puis… après tout, il était peut-être déjà mort, ce type. Il perdait son sang comme un cochon égorgé. Combien de litres de sang un gars pouvait-il perdre avant de crever ? Les flics l'avaient peut-être déjà retrouvé, et l'avaient planqué dans une morgue quelque part en faisant le silence, en espérant que l'organisation ferait une bêtise. Peut-être…

Chianti se saisit d'un crayon qu'il lança de toutes ses forces de l'autre côté de la pièce. Peut-être… tu parles ! On ne butait pas un mec en se disant « peut-être ». C'est alors que le téléphone se mit à sonner. Il fixa l'appareil, laissa tinter encore deux fois la sonnerie, puis il prit l'écouteur.

— Ouais ? fit-il d'une voix prudente.

— Sam ? c'est Fred, lui annonça une voix ennuyée.

Le patron, le parrain de ses enfants qui lui déclarait « Sam ? c'est Fred » sur un ton qui impliquait : « Sam, t'es un connard, t'as fait le con, et t'as intérêt à ne plus en faire, des conneries ! »

Il tenta d'avaler, mais n'y parvint pas; il avait une boule dans la gorge.

— J’suis content de t'avoir au bout du fil, Freddie. Écoute, je crois avoir trouvé le type qui t'intéresse. Trois de mes ingénieurs sont partis l'interviewer.

— Tiens, dit Fred.

— Ouais. Le candidat a été aperçu, dit-on, dans *l'East-side* ce matin. Mon représentant local m'a téléphoné il y a une heure, une heure et demie, pour me dire qu'il venait de trouver une piste. Alors, je pense avoir trouvé ton homme.

— Eh bien, je l'espère, Sam, répondit sans enthousiasme son interlocuteur. Les administrateurs commencent à être nerveux au sujet de cette histoire. Ils semblent croire qu'en trois jours on a le temps de prendre contact. Tu comprends ce que je veux dire, Sam ? Ils s'énervent lorsque les choses traînent et qu'on ne leur donne pas signe de vie.

— Ils auront de mes nouvelles d'ici peu, déclara Chianti à son Capo. J'y miserai ma réputation, Freddie.

— Elle se trouve déjà en jeu, Sam.

Chianti déglutina de nouveau en disant :

— Oui, évidemment.

— Au fait, nos avocats m'informent que tu peux te détendre au sujet de ces ingénieurs qui… heu… ont eu des ennuis légaux l'autre jour. On me dit qu'ils pourront reprendre demain.

— Ah bon, très bien, cela me fait plaisir.

Tu parles ! il n'en avait rien à foutre de ces minables qui n'avaient pas assez de jugeote pour ne pas se faire pincer par les flics. Ils auraient dû savoir qu'on…

— Bon, eh bien, nous attendrons tes nouvelles au sujet de ce dernier contrat, Sam. Avec le plus vif intérêt. Ne nous déçois pas, hein ?

— Tu sais bien que non, Freddie, déclara Chianti au Capo.

— Embrasse Theresa de ma part. Ah oui, j'oubliais… Marie se demandait au sujet de notre partie de cartes de ce soir. Tu sais, avec tous ces ennuis professionnels, hein ? Qu'en penses-tu ? On remet ça ?

— Oui, je pense qu'il vaudrait mieux, Freddie. Je suis trop préoccupé en ce moment.

— Bien sûr. Essayons de remettre ça à mardi prochain alors.

— Oui, tout ira mieux à ce moment-là.

— C'est à souhaiter, Sam. A bientôt.

Lorsque Chianti chuchota « à bientôt », on avait déjà raccroché.

Évidemment, il s'en était douté, il savait à quoi s'attendre. Une toute petite fissure et il se retrouvait en pleine inondation. En plus, Freddie décommandait la sacro-sainte partie de cartes; les choses ne pouvaient pas être plus claires. Nom de Dieu ! il fallait descendre Bolan ! La vie même de Sam Chianti en dépendait.

Il alluma fébrilement un cigare et, perdu parmi ses pensées, négligea de tirer dessus. Il le ralluma et le havane s'éteignit de nouveau. Il répéta encore une fois ce manège puis, fou de rage, lança le cigare récalcitrant de l'autre côté de la pièce. Angelo Totti choisit ce moment pour frapper discrètement à la porte et passer la tête dans le bureau.

— Vous avez une minute, patron ? demanda le gigantesque garde du corps.

La réponse de son maître n'était pas dans son caractère habituellement aimable :

— Tu parles si j'ai une minute ! C'est tout ce que j'ai… Que veux-tu, Angelo ?

L'immense personnage entra dans la pièce en agitant des clés de contact devant son visage.

— Il y a un gosse dehors, il a apporté ces clés, et il dit qu'elles sont à vous.

Chianti regarda les clés, puis tendit la main. Totti les lui donna et observa son patron qui examinait les clés.

— Ce sont les clés d'une de nos voitures en leasing, déclara Chianti. Qu'est-ce qu'il a dit le môme ?

— Celui-là ? fit le garde du corps en gesticulant avec le pouce vers la porte. Une petite frappe du quartier, je l'ai déjà vu. Il a une de vos cartes de visite et une enveloppe. Il insiste pour vous le remettre en mains propres.

Chianti se leva et se dirigea jusqu'à la porte. Un garçon d'une quinzaine d'années s'était adossé au mur du bureau de réception, il sifflotait doucement, et observait le décor luxueux.

Chianti lança d'une voix sèche :

— Où t'as eu ces clés, petit ?

— D'un type dehors, répondit le garçon avec une nervosité apparente. Un mec en Chevrolet bleue. Il a garé la voiture devant et il m'a donné les clefs en me disant de vous les apporter.

Il lorgna la carte de visite qu'il tenait.

— Vous êtes bien Mr. Chianti ?

— Évidemment je suis Chianti, gronda le tueur.

Il se dirigea jusqu'à la porte d'entrée et regarda par l'œil de bœuf. La voiture décrite se trouvait garée en face.

— Et puis je dois vous remettre ceci aussi, annonça le gosse en tendant l'enveloppe.

Chianti tendit la main et le garçon tira brusquement l'enveloppe à lui.

— Le type m'a dit de vous demander vingt dollars.

— Pourquoi ça ?

— Il m'a simplement dit que vous me donneriez vingt dollars.

Sam commençait à trouver drôle la situation. Il prit un billet dans son portefeuille.

— Voilà ce que nous allons faire, dit-il au garçon. Je mets les vingt dollars sur la table là. Toi, tu y poses l'enveloppe. Si tu arrives à prendre le billet sans te faire casser le bras, il sera à toi.

Le gosse laissa choir l'enveloppe et saisit le billet en un éclair, puis il ouvrit la porte et disparut. Chianti rigolait et Totti lui disait :

— Vous voulez que j'aille récupérer ça, patron ?

— Penses-tu ! le gosse a du cran, il l'a mérité.

Il saisit la petite enveloppe.

— Je me demande bien…

La missive s'entrouvrit et une petite pièce métallique tomba dans la main de Chianti. Incrédule, il leva les yeux sur son garde du corps en grognant :

— Une médaille de tireur d'élite. Comment diable… ?

Puis l'expression incrédule quitta son visage et il pâlit.

D'une voix impressionnée, Totti lui annonça :

— C'est la carte de visite de ce Bolan. On dit qu'il laisse ces trucs-là sur…

— Je sais ce que c'est ! hurla Chianti.

Le garde du corps alla jusqu'à la porte qu'il ouvrit.

— Ferme vite cette porte ! s'écria Chianti en partant au pas de course dans son bureau.

Totti fit comme lui avait ordonné son patron et le suivit dans le bureau. Sam the Bomber se tenait près du mur, bien à l'abri, et regardait par la fenêtre à travers les stores vénitiens.

— Je ne vois rien, dit-il sans voix. Je ne vois rien du tout. Écoute… Va chercher Ernie et Nate. Puis sors et va regarder cette voiture. Non, attends… reste avec moi. Donne les clés à Ernie. Dis-lui de faire gaffe.

Totti acquiesça et quitta rapidement la pièce.

— Ça c'est le bouquet, se disait le Bombardier. Ce salaud est venu *nous* rendre visite. Sam admirait ce geste. Il le craignait aussi. Et pourquoi pas ? C'était étrange de voir un renard qui relançait la meute. Surtout quand la peau de ce renard valait cent mille dollars.

*

* *

Bolan était perché sur le toit d'un immeuble presqu'en face de la résidence Chianti. L'ambiance du quartier signalait à Bolan la nature

de sa victime. Sam the Bomber avait grandi dans les rues voisines et il s'en éloignait rarement à plus de cent kilomètres. Il était roi dans ce petit royaume; il était le gosse du quartier qui avait réussi; il se sentait à l'aise dans un environnement qu'il connaissait intimement et qu'il avait appris à manipuler facilement. Oui, le quartier en disait long sur Sam Chianti.

Bolan sourit lorsqu'il vit jaillir le gamin avec son billet vert à la main. Bolan avait eu raison encore une fois. Sam aurait été capable de noyer le père de ce gosse dans la *East River* le lendemain et forcer sa mère à se prostituer, mais pour le moment il jouait à l'aimable patriarche de quartier qui se laisse piquer quelques dollars parce que c'était bien pour son image de marque. Bolan avait connu des centaines de Sam Chianti.

Bolan se tapit sur le versant arrière du toit abrupt en voyant sortir deux hommes tendus qui regardèrent de chaque côté de la rue avant de traverser jusqu'à la Chevrolet bleue. Ils en firent une fois le tour, regardèrent à l'intérieur, et en refirent le tour. Ensuite le plus gros prit place au milieu de la rue pendant que l'autre, un grand bougre maigrelet, leva le capot pour examiner le moteur. Bolan sourit. Ils cherchaient une bombe. Le grand maigre s'allongea sur le dos et se glissa sous la carrosserie. Il en ressortit à l'arrière quelques minutes plus tard. Il se releva, épousseta ses vêtements, et fit signe à quelqu'un à l'intérieur de la maison.

Le grassouillet s'approcha du véhicule et ouvrit la porte du côté du passager. Il se pencha à l'intérieur, puis en rejaillit aussitôt pour dire quelque chose à son maigre compagnon. Il ouvrit brusquement une portière arrière et s'empara de quelque chose sur la banquette.

Ils venaient de trouver le pistolet du chauffeur. Ils se mirent à discuter en se rapprochant. Le grand maigre agitait beaucoup la tête, puis il prit quelque chose dans la main de l'autre - le pistolet sans doute, se dit Bolan - et courut jusqu'à la maison dans laquelle il disparut. Il en ressortit un instant après, suivi d'un gigantesque individu aux épaules de lutteur et aux muscles pectoraux trop développés, ce qui le faisait déambuler comme un gorille.

En attendant, le petit grassouillet s'était rendu à l'arrière de la voiture où il s'occupait à contempler le coffre. Il dit quelque chose aux deux autres qui s'approchaient. L'énergumène tout en muscle se

pencha à l'intérieur de la voiture, et le grand maigre passa à l'arrière et mit la clé dans la serrure du coffre.

D'où il se trouvait, derrière la voiture et perché sur son toit, Bolan ne put observer les visages des trois hommes, mais il vit sans mal leurs réactions lorsqu'ils découvrirent l'abominable contenu du coffre. Les deux hommes se redressèrent avec surprise et raideur, faisant ensemble un pas en arrière, comme s'ils avaient longuement répété cette chorégraphie, et l'un d'eux poussa un cri d'effroi.

Le géant se dégagea de l'intérieur de la voiture, pistolet au poing, et rejoignit les deux autres avec une agilité surprenante pour quelqu'un de son volume. Il vit ce qu'il y avait dans le coffre, réagit lui aussi violemment, et précipita ses énormes battoirs dans le cercueil improvisé pour vérifier au toucher ce que ses yeux lui disaient. Il se redressa enfin et fixa la résidence de Chianti d'un air hébété. Une porte s'entrouvrit à peine et une voix pleine de sarcasme se fit entendre :

— Alors ? qu'est-ce que c'est ?

— Les trois ingénieurs de Brooklyn, répondit le poids lourd. Enfin, ce qu'il en reste.

Déjà peu ouverte, la porte se referma brutalement. Voilà qui changeait les prévisions de Bolan. Il fit une grimace et leva le Beretta. S'accrochant à l'arête du toit par l'aisselle, il posa délibérément le coude sur le versant opposé de la toiture. Il avait déjà estimé à vingt mètres son champ de tir. Normalement cette distance conviendrait parfaitement aux performances du Beretta - il s'était entraîné sur une longueur de vingt-cinq mètres, et parvenait à grouper ses balles sur un diamètre de cinq centimètres, ce qui était assez précis pour un pistolet - mais de sa hauteur, il lui faudrait calculer aussi bien l'effet du silencieux que la courbe de la trajectoire descendante. Et Dieu sait s'il tenait à se servir du silencieux, surtout depuis qu'il avait compris que Sam the Bomber n'allait pas se montrer. Bolan n'avait pas compté le descendre cette fois-ci de toutes façons. Il suffirait de le secouer un peu, de lui flanquer une belle frousse. Et la mort en silence, avait appris Bolan, obtenait de curieuses réactions psychologiques chez les hommes de la Mafia.

Il les mit en joue, prévoyant une marge d'erreur à cause du silencieux, sachant qu'il faudrait les abattre rapidement s'il devait les

tuer tous les trois. Ils se trouvaient tous à l'arrière de la voiture, le poids lourd tourné vers la maison, les autres jetant des coups d'œil furtifs dans le coffre sanglant.

Bolan tira un, deux, trois coups successifs. Les balles de 9 mm cinglèrent vers la rue.

Le géant poussa un cri aigu, plongea en avant, s'accrocha au capot du coffre, puis s'écroula de côté et s'immobilisa sur le dos. Les deux autres s'étaient affaissés sans bruit, le maigre s'étant fait accrocher sur le pare-choc arrière par son veston; le gros s'étalant dans la rue sur le visage.

Bolan n'avait pas encore terminé avec la *Human Engineering Contractors.* Tourné vers la maison en face, le Beretta continua à tousser régulièrement. L'immense baie vitrée du bureau de Chianti, trouée par les projectiles, finit par exploser avec fracas. Et l'œil de bœuf de la porte principale ajouta un tintement similaire au chaos un instant plus tard.

Bolan en avait fini. Il ôta son bras de la crête du toit et se laissa glisser vers la gouttière, rechargeant en chemin le Beretta, et faisant attention à son épaule affaiblie. *C'est la deuxième confrontation, Sam,* se dit-il. *La troisième sera la dernière.*

En face, se demandant s'il n'était pas touché sérieusement, Sam the Bomber rampait sur la moquette de son bureau parmi les nombreux éclats de verre. Dans un état second, il se rendit compte que non seulement il n'avait pas vu le fumier qui l'avait canardé, mais il n'avait même pas entendu ces coups de feu meurtriers. Bon Dieu ! mais d'où avait-il tiré ? Tout ce que Sam avait pu constater était ses gars, en train de tomber comme des mouches. *Paf !* Son univers venait de s'écrouler.

Ça ferait mauvaise impression tout ça. On irait dire partout maintenant que Bolan allait tuer le tueur, et ça ferait mauvais effet. Il savait que cette fissure allait faire craquer le travail pénible de toute une vie. Il allait se faire mettre.

Enfin… Au moins il pourrait téléphoner à Freddie en lui disant qu'un contact avait été effectué. Ouais… même un eu trop.

CHAPITRE V

Bolan effectua sa retraite en métro.

Lorsqu'il quitta le métro à la 125e rue et Lenox, il monta à bord d'un autobus qui le déposa à la 110e rue, d'où il partit à pied dans *East Harlem.* D'après ses renseignements, il y trouverait un homme d'affaires ambitieux, un certain William Meyer, qui vendait des objets de guerre à des prix raisonnables, et qui ne posait pas de questions indiscrètes.

Il trouva Meyer dans une petite boutique de serrurier dans une allée, derrière une boulangerie, et il ne lui fallut qu'une minute pour apprendre que Meyer connaissait son métier. C'était un ancien GI et un armurier comme Bolan, mais contrairement à ce dernier, il avait été amoindri par la guerre et ne parvenait à se déplacer qu'avec le plus grand mal. Il montra le moignon de sa jambe droite à Bolan, et la merveille synthétique qui remplaçait sa jambe gauche à partir de la hanche; ils causèrent brièvement de guerre, des mines et de pays hostiles. Ensuite Meyer emmena Bolan dans la cave dans un ascenseur qu'il avait construit lui-même, et lui montra des armes extraordinaires. Il en avait construit certaines lui-même, et en avait modifié d'autres. Les autres avaient été achetées au hasard.

Il en vendait beaucoup aux *Black Panthers,* ainsi qu'à des groupes fascistes, ou d'extrême gauche, et même parfois à certains flics.

Le sourire cynique de Meyer en disait long, peut-être davantage que ses mots, et Bolan comprenait ce sourire. Il l'avait remarqué chez beaucoup de combattants qui avaient perdu une partie d'eux-mêmes sur le champ de bataille. Ce sourire énigmatique disait qu'un fournisseur d'armes n'avait pas de préférences… il était pur, comme Rachel Silver; il construisait ses engins, sans se préoccuper du monde, et les vendait aux imbéciles qui voulaient s'en servir. Bolan faisait partie de ces imbéciles. C'était une façon pourrie de voir le monde, mais Bolan avait déjà trop pensé à cela. Il avait tant trituré son âme qu'elle avait fini par être à vif. Il fit un choix dans l'arsenal de Meyer, et paya l'homme avec le peu qui lui restait de sa cagnotte

de guerre. Il ajouta cinquante dollars à cette somme pour qu'on fasse une livraison dans une poste restante en ville.

En remontant dans l'ascenseur, Bolan apprit qu'on pouvait se payer du bon temps dans un salon de coiffure pour hommes à quelques pas de là; loterie, craps, les chevaux, même les filles, si Bolan y tenait, mais elles coûtaient de cinquante à cent dollars le coup. Meyer déclara qu'il n'y avait aucune possibilité de descente lorsque Bolan fit semblant d'être préoccupé par cette éventualité. Mais non, la boite était sous la coupe de Freddie Gambella. Oui, Meyer avait fait sa connaissance une fois - un gros bonnet dans les rackets mais, après tout, un bon bougre. Non, Meyer n'avait jamais fourni d'armes à Gambella. Il savait que le Syndicat avait ses propres fournisseurs, des sources légales - on ne faisait pas d'affaire avec un petit gars comme William Meyer.

Bolan, si. Il y avait des moments où Bolan croyait au destin. Il quitta le petit homme d'affaires et se dirigea vers le tripot tout proche.

Il y trouva une grosse opération en pleine activité. L'arrière salle était quatre fois plus grande que la boutique elle-même. Il y avait des machines à sous, des tables de jeu, un bureau pour une loterie, et des bookmakers qui prenaient les paris sur les chevaux de course. Déambulant à travers ce milieu, Bolan ne compta pas moins de douze employés en vue, et ne pouvait que deviner combien de clients faisaient partie du tripot. Il situa l'arrière salle de l'arrière salle, là où se trouvaient les gros fonds, et il remarqua à sa plus grande surprise que la porte était gardée par deux gardiens en uniforme.

L'occasion était trop belle. Bolan n'avait pas repris d'argent à la Mafia depuis Los Angeles, et ses fonds étaient presque épuisés. Il se demanda d'abord s'il ne valait pas mieux reconnaître les lieux et puis revenir avec un plan de bataille, puis décida de jouer le tout pour le tout à l'instant même. Le récent incident au Bronx aurait sûrement secoué Gambella, c'était donc le moment de repasser à l'attaque.

Il passa la main sur sa blessure à l'épaule; il se sentait bien. A nous deux, Freddie !

Se composant une expression désagréable, Bolan se dirigea vers la porte de la salle au trésor. L'un des gardiens en uniforme se

déplaça légèrement; il fit un minuscule pas de côté, un rien, mais c'était un geste que recherchait l'Exécuteur. Il poussa l'homme du coude, en grognant :

— Allez, bouge.

Il avait posé la main sur la porte, pendant que les gardiens se regardaient d'un air nerveux, lorsque le premier, celui qui avait cédé la place, lui dit en bredouillant :

— Euh… je ne sais pas… vous devez vous identifier pour entrer là.

— C'est pas vrai, marmonna Bolan d'une voix dégoûtée. Bande de clowns, vous feriez bien de savoir qui est qui, sinon Freddie vous tamponnera son identité sur le cul.

Il fixa froidement le plus inquiet des deux.

— Vous allez appuyer sur ce bouton ou non ?

Le gardien baissa les yeux et tâtonna le mur derrière lui. Il demanda d'une voix intimidée :

— Mr… euh…

— Mr. Lambretta, cracha sèchement Bolan. Ne le redemande plus jamais.

— Bien sûr que non, Mr. Lambretta. Je m'en souviendrai.

Il mit le doigt sur le bouton et sonna en code. Quelques secondes plus tard, la porte se déverrouilla électriquement, et le gardien la repoussa pour Bolan.

— Je suis navré pour ce malentendu, Mr. Lambretta. Je vous en prie : entrez.

— N'y pense plus, gronda Bolan en passant.

L'agencement était typique. Il y avait une salle de coffre-fort, plusieurs bureaux avec des machines à calculer, un comptoir grillagé derrière lequel se tenaient plusieurs hommes et quelques femmes, tous occupés à compter et ranger des billets ou des pièces de monnaie. Il y avait aussi deux autres gardiens, le premier près de la porte par laquelle Bolan venait d'entrer, le second se tenant devant une seconde issue, qui devait donner sur une allée de service. Tous deux étaient munis de pistolet-mitrailleur.

Typique peut-être, mais énorme. C'était sans aucun doute la grande « centrale ». C'était la banque des hommes de la rue. Bolan était non seulement persuadé que le tripot était protégé par

Gambella, mais que le tout appartenait à la Mafia même. Il trouva sans mal le contrôleur; c'était un petit homme nerveux avec des cheveux blancs et des lunettes à monture dorée.

Bolan donna une tape amicale sur les fesses du premier gardien et se dirigea vers le grillage du comptoir d'où il fit signe au petit contrôleur de se rapprocher. Le vieillard se rendit près de Bolan et l'observa de près.

Bolan ne lui laissa guère le temps de réfléchir. Parlant à voix basse, le ton anxieux, il lui dit :

— Paniquez pas. Je suis Lambretta du Police Département. Ne vous en faites pas, Freddie est en chemin.

L'homme aux cheveux blancs cligna des yeux.

— Hein…

— Je vous ai dit de ne pas vous en faire.

— Mais je ne sais pas de quoi vous me parlez, bredouilla le petit vieux d'une voix essoufflée. Pourquoi Mr. Gambella vient-il ?

— Comment ? Vous n'avez pas reçu le… Nom de Dieu !

Bolan leva les yeux au ciel et se rapprocha davantage de la grille. Il baissa encore plus la voix.

— Je croyais que Freddie devait… ça ne fait rien. Il va y avoir une descente. A quinze heures. Le F.B.I. et tout le monde. Vous êtes sensé tout faire disparaître. Vous me dîtes que vous n'avez encore rien fait ?

Le vieillard referma brusquement la bouche, se retourna sans mot dire, et se mit à circuler parmi ses comptables. On se mit à ranger, rapidement et sans bruit. Des livres de comptes et des bandes disparurent dans de gros sacs en toile. Un homme assez jeune, qui avait une déformation de la colonne vertébrale, se mit à tourner la roue de la salle de coffre-fort, ouvrit la lourde porte, et passa à l'intérieur. Bolan remarqua qu'une femme avait appelé le contrôleur « Mr. Feldman », et il vit un type musclé commencer à jeter les sacs en toile par terre.

Feldman revint vers la grille et dit à Bolan :

— Nous ferons ce qu'il faut. Et devant ?

Bolan secoua la tête et montra la porte du pouce :

— Nous le leur laissons.

Le contrôleur acquiesça. Le visage contrit, il se confia à Bolan.

— Depuis toutes les années que je suis avec Mr. Gambella, c'est la première fois qu'il y a une descente.

— Il y a toujours une première fois, annonça philosophiquement Bolan. Les fédéraux sont dingues cette fois.

— Quel dommage, déclara Feldman avant de repartir dans la salle de coffre-fort.

Bolan trouvait la situation encore plus désastreuse que Feldman. On s'activait encore plus fébrilement; les comptables courant partout, jetant des livres dans des sacs en faisant de plus en plus de bruit. Les gardiens commençaient à piétiner en se demandant ce qui se tramait. Bolan se dirigea près de celui qui gardait la porte de service et lui demanda :

— Le camion est là ?

— Quel camion ? demanda le gardien en fronçant les sourcils.

Bolan leva les bras, exaspéré, en s'écriant :

— J'en ai plein le cul de ces mecs ! Personne n'est parti chercher le camion ?

Le gardien piétina nerveusement sur place.

— Si vous parlez du camion blindé, on ne l'attend pas avant dix-sept heures.

— Je sais à quelle heure on attend le camion blindé ! hurla Bolan. Mais on doit faire disparaître le pognon tout de suite ! Fous-moi le camp et trouve-moi un moyen de transport !

Le gardien le contempla d'un air hébété, puis se tourna vers la grille du comptoir. Feldman, ayant entendu les vociférations de Bolan, se précipitait, le visage miné par ses soucis. Le gardien lui demanda :

— Mais de quoi parle ce type ?

— C'est urgent, Harry, répondit le contrôleur. Il faut tout faire partir en vitesse. Trouvez-nous un moyen de transport. Nous aurons besoin de plusieurs voitures et… et d'une camionnette. Faites ce que vous pourrez.

— Vous me donnez combien de temps ? demanda Harry.

— Au max, une dizaine de minutes, cracha Bolan. Fonce !

L'autre gardien s'était rapproché pour entendre la conversation. Harry lui tendit son PM en marmonnant :

— J’suis gardien, moi, pas expert en transport. Bon, laissez-moi sortir d'ici.

Feldman repassa derrière le comptoir et appuya sur le bouton du système de sécurité. La porte se déverrouilla et Harry partit dans l'allée de service en bougonnant. L'autre gardien se tenait près de la porte, sans bouger, un PM sous chaque bras. Bolan lui en prit un, en disant :

— Donne-moi ça. Écoute, vas-y toi aussi. Et que personne ne vienne rôder; fais circuler.

Le second gardien se tourna vers Feldman qui acquiesça en déverrouillant encore la porte de secours. L'homme sortit en rectifiant nerveusement la visière de sa casquette.

Le type au dos tordu ressortit de la voûte en poussant devant lui un chariot plein de paquets soigneusement enveloppés. Bolan se rapprocha du comptoir sur lequel il posa le PM pendant que l'infirme faisait son rapport.

— Voici les recettes jusqu'à aujourd'hui, à midi, Mr. Feldman. Nous aurons la totalité dans cinq minutes. Nous mettrons tout en sac, si vous voulez bien.

Le contrôleur agita brièvement la tête.

— Bien. Laissez la monnaie.

Bolan prit un des paquets dans le chariot et l'examina. Il y avait cinq mille dollars. Sans aucun doute; c'était la banque centrale. Il y avait au moins une cinquantaine de ces paquets dans le chariot. Et dire qu'on avait prédit la fin du jeu illégitime à New York lorsque l'état avait légalisé certaines formes de paris.

Bolan ramassa un sac en toile et se mit à l'emplir de paquets de cinq mille dollars. Feldman le regarda faire un instant, puis lui demanda :

— Pourquoi ne pas les laisser dans le chariot ? Si Harry trouve une camionnette…

— Et s'il n'en trouve pas ? répondit Bolan. Vous y tenez à déposer ces paquets sur la banquette arrière d'une bagnole, pour que tous les caves puissent se rincer l'œil ?

Il referma le zip du sac et le jeta par terre; il y en avait pour vingt-cinq mille dollars. Il se saisit ensuite d'un second sac.

Indécis, Feldman hésita quelques secondes, puis se mit à remplir un sac à son tour. Bolan remplit le second sac, le laissa tomber à terre, puis annonça au contrôleur :

— Hé ! J’vais voir dehors. J’veux savoir ce que fabrique ce mariole.

Le contrôleur hocha rapidement la tête, trop content de se débarrasser du déplaisant « Lambretta ». Bolan reprit le PM et se dirigea vers la porte, puis il se retourna pour fixer le vieillard aux cheveux blancs.

— La connerie de porte, merde ! gronda-t-il.

Le contrôleur fit une grimace, déclencha la porte et se détourna, la mine triste. Bolan ouvrit la porte blindée, expédia au dehors un sac d'un coup de pied, et sortit après avoir laissé tomber par terre une médaille de tireur d'élite. La porte se referma derrière lui avec un déclic métallique et il se tourna vers le gardien en faction.

— Fais gaffe à ce sac. Il contient vingt-cinq mille dollars.

Il se rendit ensuite au bout de l'allée, un vingtaine de pas, et observa brièvement la rue avant de revenir près de la porte.

— Les yeux bien ouverts, hein ? dit-il au gardien. Et garde-moi ce machin.

Il lui poussa le PM dans le bras, ramassa le sac plein d'argent et repartit vers la rue.

Bolan ne regarda pas derrière lui en tournant dans la rue. Il ne voulait pas s'y risquer. Il sentait déjà ses yeux se plisser, et le rire monter dans sa gorge. S'il lui fallait voir la tête de ce gardien une fois de plus, il se mettrait à hurler.

L'Exécuteur n'avait pas le moindre scrupule à piller la Mafia, il trouvait que Freddie Gambella était tombé à point pour lui regonfler le portefeuille.

Évidemment, quelqu'un allait se faire taper sur les doigts, mais Bolan sympathisait plutôt avec les réelles victimes de l'organisation. Les voleurs qui vivaient de ce tripot méritaient tous les mauvais coups qu'ils encaissaient. Quant à Gambella; si jamais il trouvait ce coup mauvais, il ne perdait rien pour attendre.

Il marcha tranquillement dans la rue calme et monta à bord d'un autobus qui se dirigeait vers le centre de la ville. Il émettait malgré lui

un petit rire de temps en temps en se demandant si Harry finirait par revenir avec un camion.

Bolan s'affaissa dans l'autobus en face d'une dame noire d'un certain âge, et se remit à rire. La dame le dévisagea curieusement, mais Bolan s'en fichait. Comme un bouffon, il était entré dans la mêlée et s'en était tiré en riant. Drôle de façon d'équilibrer les injustices, mais en attendant de trouver mieux, il faudrait s'en contenter. Bolan se remit à penser à Rachel Silver.

CHAPITRE VI

Lorsque Sam the Bomber entra dans le bureau cossu de Freddie Gambella, il trouva ce dernier, confortablement assis dans son immense fauteuil tournant, entouré de tous ses livres, le téléphone collé à son oreille. Sam traversa le bureau-bibliothèque sur la pointe des pieds; il ne s'était jamais trouvé bien dans cette pièce, peut-être était-ce à cause des livres et des connaissances contenues dans ceux-ci. Il était déprimé et anxieux.

Gambella lui lança un regard qui lui signifia qu'il fallait s'asseoir et attendre.

— Il a laissé *quoi* en échange ? gronda dans l'appareil Gambella.

Sam se tint immobile dans le fauteuil, regardant les muscles faciaux contractés du Capo, puis examinant ensuite les sparadraps qui décoraient ses propres mains. Sam avait toujours eu la phobie d'entrer dans ce bureau lorsque Freddie était au téléphone. Il détestait attendre en écoutant chaque parole, et en se demandant à quand serait son tour.

— Je n'arrive pas à comprendre, dit Freddie. Ils étaient tous hypnotisés ou quoi ? Alors, il arrive, se présente comme un flic et se met à donner des ordres auxquels tout le monde obéit ?

Freddie fixa Sam en écoutant la longue réponse qui résonnait dans le téléphone, puis il trancha le monologue de son correspondant :

— Arrête ! fit-il d'une voix enrouée. Ne m'en dis plus rien, je ne veux plus savoir. Je ne veux plus écouter de telles conneries… Je n'arrive pas à comprendre Feldman, et je n'en ai pas envie. Toutes ces années ensemble, et il… Écoute, y a des téléphones, non ? On prend un téléphone, on compose un numéro, et on demande conseil, exact ? Je veux savoir pourquoi Feldman n'a pas pris le temps de demander un conseil. Tu me comprends, Tommy ?

Sam se dit qu'il s'agissait de Tommy Doctor. Il se demanda ce que le docteur avait bien pu faire pour se faire engueuler de la sorte. Normalement Freddie ne parlait jamais de cette façon. Toute sa furie était sous-jacente, il parlait d'une voix douce et contrôlée, mais on comprenait que la colère bouillait sous la surface; pourtant Freddie

ne lui permettait jamais de remonter au jour et de se donner en spectacle. Sam priait pour que la conversation de Freddie et Tommy Doctor ne le concernât pas. Les paroles suivantes lui firent palpiter le cœur - elles le concernaient directement.

— Écoute bien, Tommy. Je veux Bolan, pas des excuses, mais le type lui-même. Mets tes gars dans leurs voitures, dis-leur de se balader dans les rues; Qu'ils fouillent les bars, les cafés, qu'ils retournent la ville. Qu'ils surveillent le métro, les gares, l'aéroport, et les arrivées d'autobus. Qu'on prévienne nos chauffeurs de taxi. Que tous nos hommes dans la rue, les centres de syndicalistes, les commissariats, chaque club, comité, ou boîte se mettent à rechercher Bolan.

Son visage se gonflait de colère et il en perdait le souffle; c'était mauvais signe.

— Et, Tommy, je ne veux pas avoir de tes nouvelles avant que tu ne puisses me dire que tu tiens Bolan… me suis-je fait bien comprendre ?

Il y eut quelques protestations dans l'appareil et Freddie répondit :

— Et ne l'oublie surtout pas.

Il raccrocha alors et se tourna vers son ami de longue date, Sam the Bomber.

— J'imagine que tu as entendu la plupart de cette conversation, fit Freddie en fixant Sam.

Misérable, Chianti agita la tête et tritura un sparadrap qui barrait son menton.

— Oui, et je sais bien ce que tu ressens, Freddie.

— Non, tu n'as pas la moindre idée de ce que je ressens, répliqua le Capo. Bolan vient de piller ma banque de Harlem.

Chianti retint sa respiration et ouvrit tout grand les yeux.

— Eh ben… comment il a fait ?

Gambella leva lentement les mains, les retourna, et les laissa retomber lourdement sur la surface de son bureau.

— Il est entré, il a filé une médaille de tireur d'élite à Feldman, prenant en échange un sac avec vingt-cinq mille dollars, et il s'est tiré tranquillement.

Sam fixait avec fascination et appréhension les grosses mains de Freddie qui semblaient vouloir détruire ce qui se trouvait sur le bureau.

— Écoute, Freddie, fit Sam. Nous sommes amis depuis pas mal d'années, et je ne crois pas prendre des libertés en te le rappelant. Voilà ce que je voulais te dire, c'est que jamais je ne te raconterais des blagues. Pas à toi. Jamais. Je te dois tout ce que je possède au monde, et je m'en rends compte. Écoute bien, ce Bolan c'est du poison à l'état pur. Il est plus dangereux qu'un nœud de vipères, et on s'en rend compte dès qu'il vous regarde de près. Je voulais simplement dire qu'il ne fallait pas que tu t'en prennes trop à Feldman, ou aux gars de Harlem. Bolan est spécial. Peu importe la manière dont il s'est servi pour prendre le fric, tu peux être sûr d'une chose, c'est qu'il l'a fait en professionnel. Je veux dire, il…

— Je comprends ce que tu veux dire, Sammy, interposa Gambella en émettant un soupir de lassitude.

Il regarda les sparadraps collés sur les mains et le menton de Chianti.

— De la baie vitrée éclatée, hein, commenta-t-il d'une voix pleine de sympathie.

— Oui, et j'ai eu de la chance de m'en tirer, déclara Sam. Ah ! voici pourquoi je suis venu te voir; nous nous sommes débarrassés de la voiture à Brooklyn, alors il n'y a plus de problème. On l'a laissée où elle sera retrouvée, alors je pense que les gars pourront être enterrés en bonne et due forme. Mais qu'est-ce que j'ai comme chance de ne pas avoir eu à expliquer ça à une bande de flics.

Il tâta le sparadrap sur son menton.

— Et moi, je m'en tire avec quelques égratignures. Tu vois, moi, j'ai eu de la chance.

— Moi, aussi, répondit pesamment Gambella. Il m'a pris vingt-cinq mille dollars. Il aurait pu me prendre deux cent cinquante mille aussi bien, d'après ce qu'on me dit. Il les avait fait courir dans tous les sens pour lui empaqueter le fric. Y avait même ce con de gardien qui était parti voler un camion pour tout transporter.

Sam secoua la tête.

— Eh bien, je suppose qu'il a voulu nous prouver quelque chose. Et c'était mon impression au Bronx aussi. Il n'est pas venu me

chercher à l'intérieur, je crois qu'il n'en avait jamais eu l'intention.

— Ouais, il a voulu prouver quelque chose, déclara pensivement Gambella. Écoute, ce type ne me fait pas peur, mais il m'inquiète beaucoup. C'est un fléau, et je veux qu'on m'en débarrasse. On a un gros projet qui arrive à point; je ne tiens pas à ce que ce type sème la merde. Tu me comprends ?

— Oui, je vois, fit Sam the Bomber. Tu as raison, c'est un fléau. Il faudra l'exterminer le plus tôt possible. Je n'en ai pas peur non plus. J'aimerais pouvoir le tenir assez longtemps pour le faire. Je ne l'ai même pas vu aujourd'hui. Tout d'un coup *paf !* et l'enfer se déchaîne.

Sam frissonna, puis réprima un petit rire confus.

— Non, je mentais. Ce gars me fait peur, Freddie. Faut pas déconner entre vieux copains. Il me fout la trouille. Ce qui ne veut pas dire que je vais me tirer avec la queue entre les jambes. Je le descendrais si j'en ai l'occasion.

— Je n'en doute pas, Sammy, lui dit le Capo d'une voix calme.

— Tommy Doctor est un bon ingénieur. Si on peut trouver Bolan, c'est lui qui le dégottera.

— C'est un collégien, railla cyniquement Gambella.

— Les collégiens ne sont plus ce qu'ils étaient, Freddie. Ils ont des couilles au cul maintenant.

Gambella fixait pensivement la fenêtre. Il se mit à parler doucement :

— Tu sais, ç'aurait été mieux si Bolan avait fait des siennes dans deux mois. Si jamais il nous fout en l'air ce gros projet que nous avons en préparation…

Il poussa un soupir et sourit lassement à son ami.

— Tu sais, il n'y a pas plus de quelques semaines que j'ai voté pour qu'on lui fasse une offre de paix. Il a du cracher dessus. Et le voilà chez moi, dans ma ville, à foutre le bordel. Je dois aller à une conférence spéciale ce soir, au sujet de ce grand projet. Et les quatre autres sont encore plus nerveux que moi. Ils ont sûrement raison; ils sont plus compromis que moi. Pourquoi Bolan n'a-t-il pas pu attendre encore quelques mois ? Il vient chercher la guerre et je suppose qu'il va falloir la lui donner. Mais j'aurais préféré…

Au bout d'un instant Sam suggéra :

— Il n'est peut-être que de passage, Freddie. Peut-être qu'il ne voulait les vingt-cinq mille que pour se tirer.

— Non, soupira Gambella. Il commence à faire comme d'habitude. Un, deux, trois. Réfléchis, Sam, il t'attaque au Bronx à… à quelle heure ? Treize heures ? Moins le quart ? Puis il apparaît à Harlem un peu après quatorze heures, et il pille ma banque. Il repassera à l'attaque d'ici peu, attends de voir. Le numéro trois. Il se prépare sans doute déjà. J'aimerais bien savoir d'où il viendra.

— Tommy Doctor le…

— Tommy Doctor est un con ! hurla le Capo.

Chianti sursauta nerveusement dans son fauteuil. Freddie était encore plus nerveux qu'il ne l'avait pensé.

— Ne me parle pas de Tommy Doctor, dit le Capo en reprenant le contrôle de lui-même.

Cependant la vulgarité de ses expressions laissait deviner que la tempête se tenait sous la surface, prête à se déclencher à tout instant.

— Dis, Sam, les amis, c'est pourquoi faire ? Hein ?

Chianti bougea nerveusement dans le fauteuil.

— L'amitié passe avant tout, Freddie, annonça-t-il d'une voix tendue. Tu sais bien que c'est ma façon de penser.

— Précisément, dit le Capo.

— Eh bien, heu…

— Ne me parle plus de Tommy Doctor. Sors dans les rues, Sam. Fais le trottoir au nom de notre amitié.

Sam the Bomber se leva maladroitement du fauteuil, et se tint un instant immobile, regardant fixement chaque objet qui se trouvait sur le bureau du Capo.

— Ça fait pas mal de temps que je ne suis pas descendu dans la rue, Freddie, marmonna-t-il.

— *Trop* longtemps, déclara le Capo.

— Ouais, peut-être, c'est probable. Je manque d'entraînement, il va falloir que je m'y remette un peu.

— C'est une bonne idée, Sam.

Chianti se retourna et se dirigea vers la porte, posant lourdement ses pieds dans la moquette moelleuse, comprenant pourquoi il détestait venir dans ce bureau; parce qu'il marchait sur du sable

mouvant, parce qu'il s'enfonçait lentement et inexorablement dans la mélasse mortelle de son amitié.

Il s'immobilisa près de la porte et tourna un visage peiné vers son ami, le Capo.

— A bientôt, Fred.

— Embrasse Theresa pour moi.

— Ouais, murmura Sam the Bomber en sortant dans la rue, là où il avait débuté.

Là où il terminerait sans doute ses jours.

CHAPITRE VII

Il était dix-sept heures passées, le jour tombait ainsi qu'une neige fondante, et Bolan continuait à œuvrer.

De Harlem, il s'était rendu au East Village où il s'était offert une garde-robe neuve, composée d'Une veste et de pantalons en daim, de moccassins montants, et d'un chapeau mou et indéfini. Il avait pris aussi une bande pour le front, des colliers, des lunettes aux verres violets, et un sac en cuir qu'il avait sanglé sur sa hanche. Se référant ensuite aux informations contenues dans son petit carnet personnel, il se rendit en plein centre de la communauté israélite de l'East Side, où l'on pouvait obtenir sans aucune formalité des voitures immatriculées pourvu qu'on ait de l'argent liquide.

Bolan avait du liquide. Il repartit dans un minibus VW qui n'avait que quatre ans et dont les flancs étaient décorés de pâquerettes.

Il se dirigea ensuite vers la poste centrale où il reçut un paquet que lui avait destiné la William Meyer and Company. Il se retrouva ensuite dans les embouteillages du Queens-Midtown Tunnel. Un autobus du East-Side Terminal cherchait à resquiller une place dans la file de Bolan et faillit annihiler son plus bel achat, il freina brusquement et glissa dans la file voisine, obligeant une longue Cadillac à stopper pile, et dut écouter les injures d'un flic hargneux pendant une trentaine de secondes. Se trouvant enfin sous le tunnel, il se demanda comment l'on pouvait supporter ce genre de trajet deux fois par jour durant toute sa vie. Bolan resterait sur son champ de bataille et laisserait aux autres les joies de l'automobile.

On roulait rapidement sous le tunnel et il se retrouva au péage de Queens avant d'avoir pu préparer sa monnaie. De nouveau il se fit copieusement insulter. Enfin la longue route de Long Island s'ouvrait devant lui.

La VW était pesante au démarrage, mais, dès qu'il atteignit sa vitesse de croisière, la petite monstruosité fila comme la meilleure des limousines de Detroit.

Bolan savait exactement où il allait se rendre - cependant il n'y était jamais allé de sa vie. Ce lieu n'était qu'un emplacement sur la carte, et le souvenir de certaines conversations. L'organisation avait

baptisé ce fortin *Stoney Lodge.* C'était une place-forte, une espèce de club où les gros-bonnets de la Mafia pouvaient se rendre pour se détendre et oublier la difficulté de leur mode de vie et les incessants conflits territoriaux. Le fortin était strictement interdit aux femmes, et les garçons et même le barman étaient armés. Il y avait des champs verdoyants où l'on pouvait tirer sur les faisans apprivoisés, et où l'on pouvait courser un cerf en jeep. Le chef avait tenu jadis un des meilleurs restaurants de Manhattan, du moins, telle était la rumeur, et la cave contenait les meilleurs crus français, italiens, et californiens.

Les cinq Capo de New York s'y réunissaient souvent pour parler affaires, et si Bolan devait croire les histoires qu'on racontait, les plus importants hommes politiques de la côte est y étaient venus dîner. En tant que place forte, *Stoney Lodge* était gardée vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et était considérée comme une forteresse imprenable. C'est ce qu'on racontait. Donc Bolan savait parfaitement où il se rendait.

Il quitta l'autoroute de Long Island à Jericho, se dirigea au nord, dépassa East Norwich et Oyster Bay, et poursuivit sa route en observant minutieusement le compteur kilométrique de la VW.

Il était dix-neuf heures lorsqu'il trouva *Stoney Lodge,* et il commença à reconnaître les lieux à pied. La neige tourbillonnait à peine et fondait au sol, rendant l'herbe glissante. Mais la nuit était noire, et Bolan n'aurait pas songé à se plaindre des intempéries.

Un mur de deux mètres de haut avec des fils de fer barbelés séparait le fortin du monde extérieur. Il y avait aussi des spots lumineux tous les vingt mètres. Bolan resta à l'écart de la lumière et fit à pied la longueur d'un côté du mur; il put ensuite déduire que le parc s'étalait sur une demi-douzaine d'hectares. S'éloignant un peu, il trouva un terrain plus élevé, d'où il put surveiller la place forte à travers ses jumelles. La maison était illuminée comme un arbre de Noël et il put la détailler à son aise.

Le bâtiment principal s'élevait sur trois niveaux, construits de pierre et de bois, avec des terrasses à tous les étages. Il y avait une longue véranda qui s'étendait sur toute la longueur d'une façade au rez-de-chaussée, et Bolan soupçonna un patio derrière la maison. Il devina qu'il y aurait aussi une piscine. Il y avait plusieurs petits

bâtiments groupés autour de la maison principale. L'ensemble entier se trouvait à une centaine de mètres de la grille d'entrée. Une allée en macadam, bien éclairée, serpentait de l'entrée jusqu'au perron de la maison, avant de repartir vers un parking, invisible dans l'obscurité.

Bolan n'était pas venu avec des idées préconçues. Il savait que cette maison existait, il avait voulu la voir, et il est possible qu'au fond de son esprit, il ait eu une vague intention de réduire ce fortin, de l'écraser, de le démolir, de tuer tous ceux qui s'y trouvaient, et de prouver ainsi aux cinq familles new-yorkaises qu'il n'y avait pas de place forte qui ne pouvait être prise. Cependant, une telle action n'avait aucun sens, à moins qu'une réunion plénière ne soit en cours. Pourtant, l'effet psychologique porterait sans doute; mais pouvait-il réussir son coup ? En examinant à fonds les lieux, il en doutait. Il n'y avait pas moyen de connaître toutes les défenses à moins d'y aller en personne. Ce serait peut-être une erreur fatale.

Bolan réfléchit longuement à la situation et décida de ne pas passer à l'offensive. Il y avait trop de facteurs variables ou inconnus, et il n'était pas non plus dans sa meilleure forme. En revanche, il s'offrirait une reconnaissance en douceur. Il revint au minibus, s'enveloppa dans *un poncho* noir, puis il reprit son poste d'observation. Il y resta pendant plus d'une heure, observant les fenêtres de la grande maison, braquant parfois les jumelles sur le parc et les murs, cherchant une quelconque activité près de la maison de gardes près du portail. Il ne vit aucun mouvement, à part une ombre passagère derrière les fenêtres éclairées, et une fois il eut l'impression de voir quelque chose passer dans une zone éclairée du parc.

Il était un peu plus de vingt heures lorsque Bolan revint une seconde fois vers la VW pour revêtir sa combinaison de combat. Isolante, elle le protègerait du froid, s'il ne s'arrêtait pas trop longtemps dans l'obscurité. Il garda aussi le Beretta, sangla une ceinture à munitions autour de sa taille, et y accrocha deux grenades à fragmentation. Il passa la courroie d'un pistolet mitrailleur acheté à Meyer autour de son cou.

Quelques instants plus tard il se trouvait de l'autre côté du mur et il avançait vers la maison sur une ligne parallèle à l'allée. Le sol était

aussi régulier qu'un parcours de golf, l'herbe était raidie par le froid, la neige continuait à tomber et fondre au contact de la terre. Bientôt elle ne fondrait plus. Il savait qu'il lui faudrait effectuer rapidement sa reconnaissance avant de commencer à laisser des traces tout autour du fortin.

Bolan se trouvait à moitié chemin des bâtiments lorsqu'il entendit quelque chose lui arriver sur le côté. Il posa un genou à terre et attendit, le Beretta armé, tentant de percer la nuit de ses yeux et de ses oreilles pour avoir l'avantage de première vue.

Cependant, l'adversaire du moment avait des facultés qui dépassaient largement les sens humains de Mack Bolan. Il l'entendit grogner et devina qu'il allait attaquer. Il s'affaissa sur le côté à l'instant même où son ennemi se montra, les babines retroussées sur des crocs étincelants; un chien-loup énorme, dressé pour tuer. Un démon noir, lâché dans la nuit. Bolan lui envoya deux balles silencieuses et le chien s'écroula, le crâne fracassé.

Bolan s'insulta mentalement; voici ce qui expliquait l'absence de gardiens dans le parc. Il se trouvait dans un terrifiant *no-man's-land,* dont les maîtres étaient d'immenses chiens sauvages. Il se posa une seule question; combien yen avait-il ? La réponse lui fut donnée immédiatement; un sinistre grondement retentit sur son autre côté et un second tueur canin bondit. Le Beretta stoppa celui-ci en pleine attaque et les crocs de l'animal mort frôlèrent la main de Bolan lorsque le chien s'écroula près de lui.

C'était ignoble et immoral d'avoir à tuer comme cela, et Bolan se sentait touché au fond de lui-même. Accroupi, reprenant son souffle, attendant la prochaine bête, il se rendit subitement compte que l'homme n'était qu'une autre forme de vie animale, une bête qui dévorait la chair de ses victimes, et qui vivait de ses tueries, et qui vivait parfois pour tuer. Et lorsque la situation était tendue comme en ce moment, il redevenait l'animal ancestral.

Bolan se sentait très proche des deux animaux morts, et il comprit tout à coup le comportement animal de Sam the Bomber et de Fred Gambella. Ils avaient été brusqués, violentés par des forces incompréhensibles, comme ces chiens-loups. Ils avaient réagi en bêtes, comme ces chiens-loups.

Quant à Mack Bolan ? N'avait-il pas été violenté, lui aussi ? Si, évidemment. Mais s'en rendre compte n'y changeait rien. Avant tout, il fallait survivre, et chaque être survivait à sa manière. Les hommes violentés survivaient grâce à la violence, ou en mourraient. Si un troisième chien-loup se montrait, Bolan le tuerait - si un Mafioso venait, Bolan le tuerait aussi.

Imaginons qu'il ait tenté de *raisonner* ces brutes féroces qui avaient jailli de la nuit ? Qui serait étendu, ensanglanté et déchiré, une victime de la survie ? Bolan s'en doutait, de plus, il savait bien qu'il obtiendrait ce même résultat s'il essayait de raisonner un mafioso. On ne raisonnait pas une brute; on la supprimait. Il y avait bien des gens qui avaient tenté l'expérience de la coexistence pacifique, mais la Mafia les avait déchiquetés et laissés ensanglantés. Bolan possédait sa propre méthode pour survivre - c'était la leur - seulement Bolan y était encore plus adroit, et bien plus meurtrier. Il se rendait compte qu'il ne survivrait que grâce à cette supériorité.

Il se dit qu'il n'y avait plus de chiens, sinon ils seraient déjà venus. Il continua à reconnaître les lieux, et il vit plusieurs détails intéressants dont il allait se souvenir.

Il repartit, emmena les chiens morts et les enterra près de la VW, puis il formula un projet en rentrant à Manhattan.

A présent il connaissait le fortin, il en connaissait les défenses et les points faibles, et il savait comment le réduire en cendres. C'est ce qu'il avait l'intention de faire très prochainement.

CHAPITRE VIII

Il était tard et les routes étaient pratiquement désertes, abandonnées aux tourbillons de la tempête de neige. Sur un coup de tête, Bolan vira sur la Cross Island Expressway afin de passer à travers le Bronx. A une heure aussi tardive, ce chemin valait un autre pour réintégrer Manhattan, et Bolan se sentait attiré par le quartier de Sam the Bomber. Il avait un sentiment de frustration, comme si cette journée ne devait pas se terminer avec l'épisode de *Stoney Lodge.* Sam the Bomber représentait un travail inachevé qu'il voulait compléter.

Bolan passa devant l'hôtel particulier qu'avait restauré la *Human Engineering,* et ne remarqua qu'une faible lumière éclairant la façade de la maison. Il continua jusqu'au prochain pâté de maisons et trouva un emplacement pour garer le minibus. Malgré les flocons de neige, gonflés d'eau et poussés par un vent glacial, Bolan sortit sans autre protection que la combinaison et le Beretta.

On avait remplacé la baie brisée et tout paraissait calme et silencieux à l'intérieur de la maison. Bolan en fit le tour, marchant dans la gadoue qui s'accumulait, et arriva près de l'arrière de l'hôtel au moment même où une grosse voiture remontait lentement l'allée de service, patinant sur le macadam glissant. Virant brusquement, les phares du véhicule illuminèrent brièvement la cour de chez Chianti, disparaissant aussitôt lorsque la voiture s'engouffra dans un garage. Bolan s'élança à travers l'espace vide et atteignit l'angle du garage lorsqu'on coupa le contact de la voiture.

Une portière se referma, puis une seconde, et une voix basse et étouffée lança une phrase d'impatience. On alluma dans le garage, la porte coulissante se mit à rouler, et un spot éclaira l'espace entre le garage et la maison. Bolan s'enfonça dans l'ombre et attendit.

Il y eut d'autres grondements masculins, le premier déclarant qu'il était odieux d'avoir à rouler dans les intempéries, le second répondant qu'à cette saison on ne pouvait que s'y attendre. Une porte latérale s'ouvrit et un grand type vêtu d'un trench coat sortit du garage, passant à côté de Bolan. La crosse du Beretta s'écrasa

contre sa nuque, et le grand bonhomme s'effondra en émettant un sourd grognement.

Sam the Bomber apparut. Il lança :

— Merde ! J’ t'avais dit de faire gaffe, Al…

C'est alors qu'il vit Bolan et le petit Beretta noir, et il ajouta d'une voix morne :

— J’ croyais qu'il avait fait un faux-pas.

— Vous en avez fait un tous les deux, Sam, lui répondit Bolan.

Une troisième personne sortit alors du garage et observa froidement Bolan, lui donnant envie de repartir aussitôt. C'était une version plus âgée de Valentina, la fille qu'il avait aimée et laissé à Pittsfield au début de sa « guerre », et elle le regardait avec l'œil désapprobateur dont Val l'avait souvent gratifié.

Elle remarqua le Beretta, évidemment, et elle reconnut Bolan, et elle ne pouvait pas ignorer pourquoi il se trouvait là. Mais elle demeura calme et lui dit d'une voix calme :

— Quelle mauvaise nuit pour se trouver dehors, et vous ne portez qu'un caleçon. J'avais dit à Sam que nous pourrions y aller une autre fois, peut-être jeudi, mais, à l'entendre, il n'aurait plus l'occasion de le faire. Alors nous sommes allés jusqu'au Connecticut pour voir les enfants, dans cette tempête, vous vous rendez compte ? Et nous venions de les voir dimanche.

Elle observait le visage de Bolan, et il dut détourner le regard; il comprenait ce qu'elle lui disait, et il ne voulait pas lui donner un faux espoir.

Chianti lui dit :

— Entre dans la maison, Theresa.

Elle avait la quarantaine, et plus de classe que Sam si Bolan devait en juger. Mais Val avait eu plus de classe que lui - pourtant elle avait prié pour lui, elle avait pleuré, et elle l'avait supplié de la laisser l'aimer. Bolan se demanda si Theresa priait et pleurait pour Sam.

Elle fixait les yeux de Bolan, ignorant le Beretta, lorsqu'elle répondit à son mari :

— Invite ton ami à sortir du froid, j'irai faire du café.

— Oui, c'est une bonne idée, dit Chianti. Fais du café, Theresa, nous arriverons dans un instant.

Bolan n'avait pas dit un mot depuis sa première réplique à Sam the Bomber. Il regardait Theresa Chianti, mais il pensait à Valentina, cette adorable et tendre Valentina qui avait le courage d'un Viking et le cœur d'un ange - il n'avait pas songé à elle depuis fort longtemps et il ne voulait pas, ne pouvait pas se le permettre. Il ne voulait pas réfléchir aux sentiments de la femme de Sam the Bomber non plus. Il avait toujours évité de penser à cette partie de sa guerre.

Lorsqu'il se mit à parler, il s'adressa à la petite femme d'une voix calme :

— Un café serait le bienvenu, Mrs. Chianti.

Ses yeux brillèrent, et elle lança un regard rapide sur son mari, un regard qui aurait pu devoir lui durer sa vie entière, puis elle sourit à Bolan, regarda un instant le garde-du-corps assommé, et repartit vers la maison.

— Attends une minute, Bolan, d'accord ? murmura Sam. Qu'elle soit à l'intérieur.

Bolan attendit.

— Je suis navré pour ta femme, Sam, dit-il.

Le condamné soupira lassement.

— Moi aussi. Euh… je ne suppose pas que tu voudrais bien m'emmener ailleurs pour… Je veux dire, je préférerais que Theresa ne soit pas obligée de voir ça.

La neige commençait à s'accumuler sur le visage de Sam et à couler le long de ses joues. Le Beretta de Bolan commençait à blanchir aussi, mais la main qui le tenait ne bronchait pas.

Bolan agita enfin un tant soit peu son arme.

— As-tu une arme, Sam ?

Chianti acquiesça.

— Dans la ceinture, à gauche.

— Sers-toi de deux doigts de la main gauche et débarrasse-t'en.

L'expression du Mafioso montrait qu'il pensait avoir obtenu son vœu. Il fit comme Bolan lui avait dit et laissa tomber dans la neige un .38 au canon court.

Le vent froid n'ennuyait guère Bolan, mais un sentiment glacial s'emparait de sa poitrine. Il s'adressa à l'ancien tueur :

— Tu devrais prendre ta retraite, Sam.

— J'y pensais récemment, fit l'autre d'une voix sombre.

La femme était entrée et une lumière se fit dans la cuisine. Bolan la voyait derrière la fenêtre, les mains jointes devant elle.

— Si j'étais toi, dit-il à Chianti, je n'y penserais plus. Je le ferais.

— Si j'en avais l'occasion, Bolan, je crois que c'est ce que je ferais.

Il parlait déjà avec la voix d'un mort. Lorsque Bolan parla, sa voix était aussi froide qu'un glacier.

— Tu en as l'occasion, Sam. Cette fois seulement. Après ce soir, tu n'en auras plus. Alors, va boire ton café, et penses-y. Allez, va.

Le Mafioso ne comprit qu'au bout de quelques secondes. Il fixa Bolan d'un regard incrédule, puis demanda :

— C'est vrai ?

— Pour *elle,* Sam. Pas pour toi. Pour *elle,* et seulement cette fois-ci.

Chianti se retourna, et partit d'un pas incertain jusqu'à la maison, regardant derrière lui une seule fois lorsqu'il eut atteint le perron. Il jeta un coup d'œil hébété sur Bolan, puis il entra. Regardant à travers la fenêtre, Bolan vit la femme se jeter au cou de son mari. Puis il repartit rapidement.

Céder une fois, pour l'amour d'une femme, n'était pas trop demander. Bolan espérait seulement qu'il n'aurait pas l'occasion de le regretter. Mais il avait enfin l'impression que la journée se terminait bien.

*

* *

Bolan était vêtu de son ensemble en daim et portait ses lunettes violettes lorsqu'il descendit dans le garage de l'immeuble du East Side. Le gardien observa d'un œil critique le minibus à pâquerettes, ainsi que son conducteur, et déclara :

— C'est un garage privé.

— Pas de blagues, vieux, lança l'Exécuteur. C'est pour la petite Lindley. Elle veut que je lui prenne quelque chose.

— A une heure du matin ?

— Mieux vaut tard que jamais, fit Bolan en haussant les épaules. Pourquoi, y a le couvre-feu ici ?

Le gardien hésita.

— Qui aviez-vous dit déjà ?

— Lindley, soupira lassement Bolan.

Il regarda sur un carnet ouvert, placé sur la banquette près de lui, et ajouta :

— Appartement 11-G, ça dit ici.

Le gardien agita la tête et prit le téléphone intérieur.

— Dites-lui que c'est l'homme de Sang, suggéra Bolan.

L'homme le dévisagea durement et Bolan se mit à rire.

— C'est le nom de la boîte, vieux. Changez-le vous-même, moi, je ne peux pas.

Le gardien parla brièvement au téléphone, puis s'adressa à Bolan :

— OK. Garez-vous près de la rampe de chargement. Et ne faites pas trop de bruit. C'est tard pour prendre une livraison.

Une minute et demie plus tard, Bolan appuyait sur la sonnette de l'appartement Lindley-Clifford-Silver. Lindley vint lui ouvrir, le visage perplexe. Elle ne portait qu'une chemise de nuit transparente, et se montra surprise en voyant devant elle un hippie.

Alors Bolan lui sourit, arracha ses lunettes, et referma la porte pendant qu'elle poussait un petit cri confus.

— Nous vous croyions mort, fit-elle.

— Pas encore, dit Bolan. Je ne reste qu'un instant. Je ne voulais que voir si vous alliez bien.

— Eh bien, merci ! Vous auriez pu téléphoner, ou laisser un mot, ou quelque chose.

Elle commençait à s'énerver.

— Parce que nous ne vous avons pas soigné pour que vous disparaissiez de nos vies sans nous donner de nouvelles…

Elle perdit le sens de sa phrase et se lova doucement contre lui, les bras autour de son cou. Bolan lui caressa le dos et les hanches.

— Vous avez raison, j'aurais dû donner signe de vie plus tôt.

— J'aurais préféré que vous le fassiez, dit Paula en se dégageant.

Elle se massa doucement le front.

— Evie a été dans tous ses états… Elle est sortie à vingt heures pour essayer de vous trouver… Et elle n'est toujours pas rentrée.

— Ce que c'est stupide de faire une chose pareille…

— Elle avait une bonne raison, s'écria Paula qui s'emportait de nouveau.

Bolan fronça les sourcils en la regardant.

— Bon, vous feriez bien de tout m'expliquer.

— Voilà, dit-elle. Ça commence avec une entrée pleine de taches de sang et un appartement vide. C'était évident qu'il y avait eu une bagarre. On avait l'impression qu'ils vous avaient retrouvé et qu'ils vous avaient emmené. Nous savions que ce n'était pas la police, car elle nous aurait attendues pour nous questionner. Puis Evie a commencé à avoir une crise de nerfs. Elle se croyait responsable. Apparemment, l'autre jour elle a laissé glisser quelque chose à votre sujet, et elle…

— A qui a-t-elle parlé ? coupa sèchement Bolan.

Paula redressa nerveusement la tête, rejetant sa chevelure.

— Elle voit depuis un certain temps un groupe d'action politique, un mouvement de jeunes libéraux. Elle a déjeuné avec certains garçons aujourd'hui. Depuis un certain temps le mouvement subit quelques pressions du monde criminel, et les garçons en parlaient. Alors Evie a glapi qu'elle connaissait exactement l'homme qu'il fallait pour cette sorte de situation. Une parole en appelle une autre et elle a fini par leur faire jurer de ne rien dire et… elle leur a tout dit sur vous.

Bolan poussa un long soupir.

— Quelle merde, Paula, ce n'est pas tellement pour moi que je crains, mais pour vous.

— En tout cas, Evie est partie à vingt heures pour retrouver les gars du mouvement pour voir jusqu'où cette histoire était allée. Et je commence à m'inquiéter… Je n'arrive pas à les toucher au téléphone et… enfin, elle partie depuis cinq heures.

— Et Rachel ?

— Rachel médite depuis que nous avons découvert les traces de sang.

Bolan fit une grimace.

— C'est normal pour Evie de rester dehors si tard ?

— Oh, oui. Elle va, elle vient. C'est une âme libre. Mais… elle était dans un drôle d'état lorsqu'elle est sortie, et…

Brusquement, elle se mit à sourire.

— Et puis, la barbe. Si j'avais un dollar pour chaque heure que j'ai passée à m'inquiéter à son sujet, j'aurais des boutiques dans toutes les villes du monde. Ne pensons plus à Evie. *Vous* êtes là. Je vais vous préparer quelque chose à manger, et vous devez me dire ce que vous avez fait jusqu'à maintenant.

Elle traversait déjà le salon en tirant Bolan derrière elle.

Il la fit s'arrêter.

— Non, je ne peux pas rester. Je suis venu prendre mes affaires, et vous dire que j'allais bien.

— Alors vous nous quittez, fit-elle en le regardant tristement.

Il agita la tête.

— Il est temps, non ?

— Probablement, soupira-t-elle. Vous avez un endroit où rester.

— Oui. Un petit truc près de Central Park. C'est pratique pour ce que je dois faire. Écoutez, Paula… Je suis très reconnaissant… Je vous tiendrai au courant, hein ?

— J'y compterai, fit-elle sérieusement.

— Est-ce que je pourrais… pourriez-vous chercher ma valise ? Dîtes à Rachel, après mon départ, dîtes-lui que… oh, je ne sais pas, vous trouverez bien quoi lui dire.

— Oui, je saurai quoi dire, fit Paula d'une voix morne.

Elle se retourna brusquement, faisant tourbillonner la chemise de nuit translucide. Bolan l'observa traverser le salon et se dit qu'il serait bien heureux d'être un type normal qui n'apportait pas la mort à tous ceux qu'il approchait.

Elle revint avec la valise et l'accompagna jusqu'à la porte où elle se tourna vers lui en posant son fardeau.

— Vous allez m'embrasser, lui dit-elle.

Il obéit et elle se colla contre lui de tout son long. Ses lèvres étaient douces et son odeur commençait à le rendre fou; finalement il se dégagea en murmurant :

— Encore un peu et je ne repartirais pas.

Il saisit rapidement la valise et disparut pendant qu'il en était encore temps.

Lorsqu'il arriva auprès des ascenseurs, il se retourna. Elle se trouvait encore devant sa porte, et Bolan se dit de nouveau qu'il voudrait jouir ne serait-ce qu'un moment, d'une vie normale.

Une fois dans le garage, il rangea à grand fracas la valise dans le minibus, et fit un signe de la main vers le bureau du gardien en criant :

— C'est fait, papa, à bientôt !

Le type l'ignora. Bolan grimpa derrière le volant de la VW, alluma lentement une cigarette, mit en marche le moteur, brancha les essuie-glaces, puis roula lentement vers la rampe de sortie.

Il vit un mouvement flou sur sa gauche et Rachel Silver se planta devant le minibus, le défiant de lui passer sur le corps. Elle portait un maxi-manteau et des cuissardes, et, se dit Bolan, c'était probablement tout. Il écrasa les freins, se mit au point mort, et croisa les bras sur le volant. La portière s'ouvrit, et elle se glissa dans la cabine près de lui.

— Je vous accompagne, susurra-t-elle en tremblant légèrement.

— Certainement pas.

Le gardien venait de sortir de sa loge et dévisageait Bolan d'un air mauvais.

Rachel le menaça :

— Alors vous allez entendre le plus long hurlement dont je sois capable.

Bolan poussa un soupir et enclencha la première.

— Alors, vous m'accompagnez, marmonna-t-il.

Elle se colla contre lui, et ses lèvres tremblaient.

— Je vous ai vu mort.

Il sortit prudemment dans la rue verglacée.

— Quand cela ?

— Il y a environ une heure. Vous étiez allongé, le visage dans le sang, et il y avait deux hommes qui se tenaient au-dessus de vous; ils riaient.

— Vous vous êtes trompée de type, dit-il sèchement. Comme vous pouvez le constater, je me porte encore bien.

— Ce n'était qu'une vision, dit-elle en frissonnant et en se serrant davantage contre lui.

Le manteau s'entrouvrit momentanément et Bolan gagna son pari; elle ne portait rien en dessous.

— Une vision, répéta-t-elle. Pas un reportage à la télévision.

— Merci de l'encouragement, fit Bolan. J'ai des visions similaires tout le temps.

— Ne plaisantez pas.

Elle mit les mains autour de son bras et le serra légèrement.

— Avant de mourir, Mack Bolan, vous allez m'aimer.

Il lui adressa doucement ces mots :

— Je crois que je vous aime déjà, Rachel. De la manière dont je suis capable. Mais vous n'avez pas besoin d'un mourant, il vous faut un homme bien en vie. Je vais faire le tour du pâté de maisons, et je tiens à ce que vous sortiez, et je tiens à ce que vous remontiez chez vous.

Elle secoua la tête avec véhémence et la posa sur son épaule.

— Je prendrai ce que vous avez à donner, lui dit-elle.

Bolan avait donné les trois quarts de son attention à ce qu'elle lui disait, mais il avait quand même fait attention à la circulation. Subitement son attention fut happée aux trois quarts par l'extérieur. Il fixait avec attention une paire de phares qu'il avait remarquée dès sa sortie du garage.

— Ne vous contentez pas de quelques miettes, Rachel. Vous pourriez avoir droit au festin tout entier.

Il vira à l'angle de la rue et vit les phares qui l'imitaient.

La fille parlait.

— Ne vous donnez pas tant de mal à tourner en rond, je ne descendrai pas.

— Vous n'en aurez peut-être pas l'occasion, dit-il en virant de nouveau avec le même résultat.

Il dégagea son bras et lança :

— Couchez-vous par terre et n'en bougez pas.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle calmement.

— Peut-être rien, marmonna-t-il. Peut-être que votre vision va se réaliser. Maintenant taisez-vous et couchez-vous !

Elle descendit sur le plancher en tôle et le regarda avec des yeux effrayés. Il lança la VW à fond dans la rue glissante.

— Je vous aime, Mack, déclara-t-elle doucement.

Il prit le Beretta et répondit :

— Moi aussi, Rachel.

C'était vrai, du reste. Pour le moment.

Il avait envie d'aimer quelqu'un, *n'importe qui,* ne serait-ce qu'un instant.

Il en avait assez de tuer et de la mort.

CHAPITRE IX

Une immense masse confuse, un gigantesque chasse-neige des travaux publics, apparut dans le croisement que Bolan allait traverser. Des phares jaunes et clignotants lui indiquaient frénétiquement ce qu'il savait déjà, mais trop tard. Il braqua furieusement le volant et écrasa l'accélérateur, passant à travers l'intersection en dérapage latéral, évitant de justesse le mammouth mécanique. Le monstre continua son chemin, et la VW, encore en glissade, tenta vainement de s'accrocher aux accotements verglacés. Sans succès, les roues avant tentaient de montrer le chemin aux roues arrière. Puis le drame. Un bateau dans le trottoir, donnant accès à un garage souterrain; la VW s'y engagea, fit un tête-à-queue, et vint s'immobiliser, face à la rue, sans autre issue possible.

Lentement, inexorablement, dépassant prudemment le chasse-neige, qui ne se trouvait qu'à une cinquantaine de mètres, les phares des poursuivants avançaient.

Bolan ordonna à Rachel de ne pas bouger, sauta du véhicule, et se mit à courir à la rencontre de la voiture, voulant éloigner le plus possible une fusillade du minibus. La voiture passa sous l'éclairage du croisement, et Bolan remarqua qu'il s'agissait d'une voiture étrangère, vaguement de grand tourisme, en aucun cas le genre de véhicule dont s'affublait la Mafia. Mais dans de pareils moments, il n'allait pas prendre de risque. Il leva le Beretta et tira une giclée de gauche à droite au sommet du pare-brise.

La petite voiture fit instantanément un tête-à-queue, lança un coup de klaxon, les roues avant touchèrent le trottoir de côté et y montèrent, et l'engin vint s'arrêter sur le passage. Bolan se trouvait au milieu de la rue, le Beretta tendu à bout portant à travers les flocons tombant en bourrasque. On ouvrit une vitre du côté du conducteur et une voix affolée s'éleva :

— Non, ne tirez pas ! Nous sommes de votre côté !

— Sortez ! cria Bolan. En arrière ! L'un après l'autre. Posez les mains sur le toit de la voiture !

Le conducteur sortit lentement de la voiture, se pliant minutieusement aux instructions de Bolan. Une fois debout, il commença à se tourner vers Bolan qui lança :

— Restez comme vous êtes ! Placez les mains sur la voiture avec les bras tendus. Écartez les pieds et éloignez-vous de la portière !

Il fit comme on lui demandait. Un instant plus tard, un second personnage sortit du véhicule et prit place près de son compagnon.

Bolan se rapprocha et les fouilla tous deux, puis il recula en disant :

— Bon, retournez-vous maintenant.

Ils étaient jeunes, ils devaient avoir une vingtaine d'années, et ils avaient très, très peur. Le garçon qui avait tenu le volant réagit en voyant quelque chose derrière Bolan et s'écria :

— Rachel, au nom de Dieu, dis à ce type qui nous sommes !

Elle s'approchait de Bolan par derrière. Il lui lança un coup d'œil réprobateur et gronda :

— Je vous avais dit de rester dans le minibus.

— Je ne le pouvais pas, fit-elle.

Sa voix était bizarre, et elle regardait Bolan comme si elle ne l'avait vraiment jamais vu.

Il adoucit sa voix.

— Vous les connaissez ?

— Je ne me souviens pas de leurs noms, mais ce sont des amis d'Evie.

Le Beretta ne bougea pas d'un poil et Bolan s'adressa aux deux hommes.

— Pourquoi me suiviez-vous ?

— Nous ne savions même pas que c'était vous, répondit le chauffeur qui était blond. Nous suivions Rachel.

— Pourquoi ?

— Eh bien… Si vous êtes qui nous pensons…

Il jeta un coup d'œil sur son compagnon, puis sur Rachel, puis revint fixer la grande silhouette vêtue de daim qui braquait un Beretta.

— Nous… euh… nous voulions entrer en contact avec vous.

— Pourquoi ?

Le garçon haussa les épaules et relança un regard sur son ami.

L'autre était brun, du genre italien. Il s'adressa à Bolan.

— Nous pensions avoir des choses en commun.

— Il faudra vous expliquer plus clairement, dit Bolan.

— Nous voulions nous joindre à vous.

— Contre qui ?

Le garçon bougea nerveusement et le conducteur qui reprenait du poil de la bête continua :

— Vous êtes assez malin pour…

— Je suis assez malin pour rester en vie ! cracha Bolan. On ne peut pas en dire autant pour vous deux !

Le brun ajouta rapidement :

— Vous croyez qu'on doive rester dans la rue comme ça ? Et si les flics venaient à passer ?

— Que suggérez-vous ? demanda Bolan.

— Trouvons un endroit plus calme, dit le garçon.

— Nous pensons qu'Evie se trouve en difficultés, ajouta le blond.

Bolan abaissa le Beretta, mais il ne le rangea pas.

— Si jamais vous tentez quelque chose, leur dit-il, je vous abattrai sans hésiter.

Rachel fit un petit bruit étranglé, puis reprit le chemin de la VW. Bolan la regarda partir, rengaina le Beretta, et dit aux garçons :

— Bon, allons trouver cet endroit calme. Il faudra que vous m'aidiez à remettre ma voiture dans la rue. Et la vôtre ? Elle marchera ?

Le blond émit un petit rire nerveux.

— Je pense qu'elle marchera, mais vous m'avez salement troué le pare-brise. Je me demande si mon assureur rembourse les dégâts de guerre ?

Bolan fouilla dans sa poche et prit quatre billets de cinquante dollars et les tendit au garçon blond.

— Ça suffira ?

Le garçon semblait surpris, mais il agita la tête et accepta l'argent.

— Qu'est-ce qu'il a votre minibus ? demanda-t-il d'une voix nettement plus décontractée.

— Accroché sur une rampe de garage. Nous pourrons le rehisser jusqu'à la rue.

Le jeune brun remontait dans la voiture. Il caressa lentement le haut du pare-brise et les quatre trous irréguliers. Il poussa un long soupir et dit :

— Je ne veux plus jamais frôler la mort d'aussi près.

Le blond poussa un second rire.

— Il aurait pu les centrer aussi facilement.

— C'est exact, fit Bolan.

Il se retourna et repartit vers la VW.

La voiture de sport vint l'y rejoindre. Bolan dit à Rachel, qui faisait la tête, de se mettre au volant, et il lui expliqua brièvement la marche à suivre pour ne pas déraper. Ensuite les trois hommes se mirent derrière le minibus et poussèrent le véhicule jusqu'à la rue. Puis le blond marmonna d'une voix mécontente que sa direction était « faussée ». Alors Bolan roula lentement, et la petite caravane finit par s'immobiliser devant une cafétéria ouverte toute la nuit.

Ils rangèrent les voitures dans une rue secondaire, revinrent à pied jusqu'au restaurant, demandèrent du café et des tartes, et s'installèrent dans un coin tranquille. Les trois hommes se parlèrent de politiciens, de gangsters, d'hommes publics malhonnêtes, et d'une jeune fille qui parlait trop librement de choses dangereuses. Rachel faisait toujours la tête et écoutait en silence. Elle regardait rarement Bolan, et lorsqu'elle le faisait, c'était d'un air dégoûté.

C'était à elle de le faire à présent, se dit Bolan. C'était elle, cette fois, qui lui relançait quelque chose à la figure. Ça ne lui faisait pas du bien, certes, mais si ce qu'elle avait vu dans la rue suffisait pour la révulser, alors il valait mieux que cela se soit passé tout de suite. Rachel n'avait pas le cran d'un Viking - elle n'était ni Valentina, ni Theresa - et elle demandait aux hommes son image de la pureté. Bolan lui souhaitait bonne chance, mais n'y croyait guère. Sous de bonnes conditions, la bête ressortait toujours, et une femme comme Rachel ne pourrait pas aimer un homme bien longtemps. Les Jésus sont rares en ce monde. Et quand ils viennent, ce ne sont pas les filles comme Rachel qui se les accrochent.

Donc, Bolan la plaignait un petit peu, comme il se plaignait aussi d'avoir perdu un rêve si brièvement caressé. Ensuite, il dirigea toute

son attention sur les détails macabres de la vie de Mack Bolan l'Exécuteur.

Il prit les noms et adresses de ses deux conseillers, inscrivit quelques notes dans son petit carnet, et comprit que sa guerre contre la Mafia prenait une nouvelle tournure.

Après une heure passée ainsi, il reconduisit Rachel jusqu'au minibus, et la raccompagna jusqu'au grand immeuble où son rêve avait commencé.

— Brève histoire d'amour, dit-il en s'arrêtant sous le perron.

Elle parla pour la première fois depuis la fusillade dans la rue :

— Je suis navrée. Je m'étais fait une fausse idée de ce que vous êtes.

— Que suis-je ? demanda-t-il doucement.

— Un tueur.

Il agita brusquement la tête.

— Très juste, observa-t-il. Et si ces garçons avaient été des tueurs, que serais-je ? Répondez, Rachel.

— Je suis désolée… fit-elle en frissonnant. Je…

— Au revoir, Rachel. Merci de m'avoir aidé à vivre.

— Adieu, Mack Bolan, chuchota-t-elle.

Elle se glissa de la voiture et disparut. Bolan savait qu'un être merveilleux venait de quitter sa vie.

Erreur. Y était presque entré. Dieu merci, elle n'avait pas réussi. L'Exécuteur avait assez de complications comme cela sans avoir à y ajouter…

Il enclencha la première et s'éloigna.

Il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur; elle était partie, elle s'était perdue dans le tourbillon blanc et collant que déchaînait l'hiver. Il l'imagina grimpant sur sa table, nue, et très belle, voulant s'échapper du monde cruel des hommes pour méditer dans le monde irréel des dieux.

CHAPITRE X

Bolan laissa le minibus dans un parking près de Central Park et rejoignit à pied le petit hôtel où il était descendu quelques heures auparavant. Allongeant le bras au-dessus du concierge endormi, il prit sa clef et monta jusqu'au troisième. Une fois dans sa chambre, il s'assit un instant sur le lit, réfléchissant à ce que lui avaient appris ses nouveaux amis, Greg MacArthur et Steve Perugia.

Tous finissaient leurs études à Columbia et ils avaient conclu que leurs espoirs politiques se réaliseraient plutôt à l'hôtel de ville que sur le campus, et ils adhéraient à un mouvement de jeunes qui s'intitulait CIG - *City Interaction Group.* Une bonne partie de ces étudiants faisaient la tournée des centres syndicaux, des lieux de construction, des docks, et des usines pour « bavasser » avec les ouvriers, tentant ainsi d'établir un rapport efficace entre générations.

Il y avait eu, au début, un succès apparent. Les jeunes avaient organisé des centres dans divers quartiers, et ils avaient établi un programme d'informations politiques. Il ne s'agissait pas d'enseigner des théories, mais de faire la lumière sur la corruption, les abus, et les vols de certains politiciens. Ils citaient des noms et donnaient des détails vérifiables, et quelqu'un avait décidé qu'ils représentaient un danger. Il y avait eu des piquets, puis des menaces et des violences, et enfin on avait fait sauter deux des centres.

Le CIG ne croyait pas à la culpabilité d'ouvriers mécontents, malgré une évidence truquée. En fait, ils avaient lieu de croire que certains éléments criminels de la magistrature de la ville étaient responsables de leurs ennuis. Ils pensaient même avoir été infiltrés par l'ennemi. Perugia et MacArthur « se disaient » que l'Exécuteur pourrait éventuellement se décider à agir avec raison, car il semblait évident que sa bienfaitrice, Evie Clifford, était tombée aux mains de l'ennemi.

On ne pouvait spécifier ni la nature, ni la source du danger. Il était possible que MacArthur et Perugia aient peur en vain qu'Evie ait « parlé » devant l'ennemi - ou alors, ils voulaient simplement s'attacher les services de Bolan. De toute façon, il fallait bien que

Bolan s'attende au pire jusqu'au moment où il aurait la preuve de s'être trompé.

De plus, il n'y avait pas qu'Evie qui était menacée. Les deux autres jeunes femmes étaient tout aussi susceptibles de subir la hargne de la Mafia. Si jamais l'organisation apprenait qu'elle pouvait toucher Bolan à travers ces jeunes filles, leurs vies ne vaudraient pas trois sous.

Bolan se refusa d'y penser. Il était presque trois heures du matin, il chancelait sur ses pieds, et son épaule le torturait. La journée avait été longue et fatigante, et Bolan ne s'adonnait jamais aux inquiétudes sans fondement. Il aurait pu retourner chez les filles et camper dans leur salon avec un PM sous le bras - mais il avait voulu s'éloigner d'elles au plus vite. Si Evie n'avait pas mis en jeu leur sécurité, ce serait lui qui les remettrait en danger. Non, il ne pouvait pas leur faire cela…

Sur un coup de tête il partit dans le couloir pour leur téléphoner. Paula répondit d'une voix endormie après le douzième coup de sonnerie.

— Evie est revenue ? demanda Bolan.

— Je ne sais pas, fit-elle en articulant avec difficulté. J'ai pris une pilule et… je suis dans les vapes, Attendez, je vais aller voir.

Elle revint au bout d'une minute et sa voix était plus claire.

— Non, pas encore. Et Rachel est en pleine crise.

— Que me dites-vous là ?

— Elle se trouve au pied du Mur des Lamentations, et en trois ans je ne l'avais jamais vue pleurer. Que lui avez-vous fait ?

— Merde, marmonna Bolan.

— Eh bien… dites.

— Je ne lui ai rien fait, Paula. Rien du tout.

— Bien. C'est peut-être pour cela qu'elle pleure. Alors, que croyez-vous ? Au sujet d'Evie. Devrais-je téléphoner à la police ?

— Est-ce inhabituel qu'elle découche ?

— Pas du tout, répondit Paula en appuyant les trois mots.

— Bon, alors ne vous en faites pas. Mais écoutez…

— Je vous écoute.

— Ce serait peut-être une bonne idée que vous descendiez avec Rachel dans un hôtel pendant quelques jours. Et récupérez Evie au

plus vite.

Il y eut une pause.

— Vous croyez que nous sommes en danger ?

— Vous êtes en danger depuis l'instant où vous m'avez vu. Oui, je crois que vous feriez bien de déménager.

— Bien, j'accepte votre jugement.

— C'est plutôt une intuition, lui dit Bolan.

— Bon, j'y crois deux fois plus. Si seulement j'arrive à convaincre Rachel.

— Dîtes-lui que je l'ordonne.

Paula émit un petit rire.

— Vous devriez peut-être venir le lui dire vous-même.

— Je ne peux pas, Paula, marmonna-t-il. Je suis à bout. Je vais m'écrouler.

— En douceur, recommanda-t-elle avant de raccrocher.

Bolan fixa un instant le téléphone, réfléchissant à diverses mesures de sécurité, trouva une seconde pièce de monnaie, et demanda en PCV un numéro à Pittsfield, sa ville natale, là où cette guerre avait vu le jour. Il se nomma le sergent La Mancha et la standardiste le lui fit répéter deux fois.

Une voix ensommeillée répondit après la seconde sonnerie.

— Ouais, allô ?

— Il y a un appel en PCV pour ce numéro de la part d'un monsieur Sergent La Mancha à New York. Acceptez-vous cet appel ?

— Qui ça ? demanda Léo Turrin d'une voix endormie.

— Le correspondant se nomme Sergent La Mancha.

— Non, je n'accepte pas d'appels en PCV sur cette ligne. Dites-lui… non, attendez… je vais chercher l'autre numéro.

Bolan sourit en pensant au policier qui se faisait passer pour un chef Mafioso et qui devait chercher le numéro d'une cabine publique non loin de chez lui. Il entendit de nouveau la voix bien connue sur la ligne. Turrin cita le numéro, puis ajouta :

— Et dites-lui de se servir de ses propres sous, mademoiselle.

Turrin raccrocha et la standardiste dit à Bolan :

— Avez-vous entendu, monsieur ?

— Certainement. Merci, mademoiselle.

C'était un signal arrangé. La voix de Bolan ne passait jamais sur la ligne personnelle de Turin, mais ils arrangeaient ainsi un rendez-vous téléphonique.

— Voulez-vous que je fasse l'autre numéro à présent ? demanda la standardiste.

— Non, j'attendrai un moment, dit Bolan. Merci.

Il retourna dans sa chambre, retira sa chemise, défit son pansement, et examina sa blessure. Elle était rouge et la cicatrice semblait encore fragile.

— Et merde, marmonna Bolan.

Il appliqua une pommade désinfectante, refit un pansement, passa son harnais sur sa peau nue, et renfila une chemise. Puis il revint au téléphone.

Il composa lui-même le numéro et lorsqu'il entendit la voix amicale et alerte de son ami, Turrin, il se sentit réconforté.

— Désolé de te tirer du lit, s'excusa Bolan.

— Et en pleine tempête en plus, fit Turrin. Il fait moins quatre-vingts dans cette cabine. Y a de la neige chez toi ?

Bolan émit un petit rire.

— Plein. Mais ça va se réchauffer bientôt.

— Je n'en doute pas. On en remarque les secousses jusqu'ici. Tu commences à les chauffer sérieusement, mais dis… C'est une grande ville, tu sais. Essayer de prendre New York c'est comme si tu tentais un défilé en plein Hanoi. Fais gaffe. Que voulais-tu ?

— Je pensais à John O.

Bolan parlait de son frère cadet, seul survivant de sa famille, et le seul point faible chez lui.

— Je me demandais si sa couverture était encore valable ?

— A cent pour cent, le rassura Turrin. Il adore cette école militaire. Je ne vois pas pourquoi, moi, je ne la supporterais pas. Mais lui, il adore.

— Bon, c'est la seule chose qui me tracassait.

— A… à trois heures du matin. Tu parles ! Non, c'est plus que ça, mon vieux.

Bolan se mit à rire.

— As-tu revu Valentina récemment ?

— Y a quelques jours, quand je suis allé voir le gosse. Elle t'envoie son amour éternel. Ne t'en inquiète pas; elle va bien.

— Son travail lui plaît ?

— Ça aussi. S'occuper d'un bureau n'est pas s'occuper d'une classe, mais elle est avec le petit, et…

Turrin se mit à rire aussi.

— Elle m'a dit que s'il n'y avait pas d'autre solution, elle attendrait qu'il soit grand et qu'elle l'épouserait, lui.

— Léo, tu ne peux pas savoir ce que je…

— Oh, fous-moi la paix. Je ne regrette que de ne pas les avoir retrouvés plus rapidement. Ne t'inquiète pas, ils sont en sécurité.

— Pas de problème financier ?

— Tu plaisantes ?

— Non, parce que j'ai touché un gros lot aujourd'hui, fit Bolan en riant. Et je…

— Oui, ça m'est revenu aussi. Laisse tomber, ça sort de la même poche. Le petit va bien et Val aussi. Ne t'en fais pas.

— Je ne m'en faisais pas, dit Bolan. Je crois que j'avais envie de parler d'eux.

— Tu veux essayer d'organiser un voyage par ici ? demanda Turrin. On pourrait arranger une rencontre. Tu veux ?

— Pas question, fit Bolan. Ne me suggère même pas cette éventualité, je ne veux pas y penser. Dis… euh… Comment ça s'est arrangé pour toi à Londres ?

— Bien, lui dit Turrin. Je m'en suis tiré comme une fleur.

— Tu es bien le seul, ricana Bolan.

Turrin rit avec lui.

— L'enfance de l'art, sergent. Bon, fais gaffe dans la grande ville, n'est-ce pas ? On y prépare un grand coup et les cinq familles sont dans tous leurs états. Vraiment. Alors fais attention.

— Qu'est-ce qu'il retourne ?

— La politique, mon petit. Tu imagines l'enjeu.

— Mais ce n'est pas la période électorale, dit Bolan.

Cependant, il commençait déjà à se faire une idée là-dessus.

— C'est toujours la bonne période pour les politiciens, dit Turrin.

— D'accord, mais un gros coup ?

— Eh bien… oh, tu as peut-être raison. Je ne pense pas qu'ils soient en période électorale à New York. Et puis… Quand vote-t-on à New York ?

— Comme dans les autres États, je suppose, répondit Bolan. Mais mon instinct me dit que ce n'est pas le moment.

— Ouais. Bon, écoute. Je vais me renseigner. Tu veux me rappeler ou y a-t-il un numéro là-bas où je puisse te…

— Je rappellerai, Leo. Et… Merci.

— Va te faire foutre, espèce de crétin.

Un déclic et la tonalité signalèrent la fin de l'appel. Bolan sourit et retourna dans sa chambre. Son sourire disparut lorsque ses jambes plièrent sous son poids, et il dut s'accrocher au chevet du lit pour rester debout. Tu en fais trop, mon pote, se dit-il. Laisse tomber.

Il se laissa tomber sur le lit, tout habillé, et dormait avant même que sa tête ne se soit posée sur l'oreiller, la main enroulée autour de la crosse du Beretta, l'esprit envahi par les vies qui dépendaient de la sienne. Il se mit à rêver, de sang.

CHAPITRE XI

Au moment où Mack Bolan entra dans le restaurant avec ses jeunes alliés, le Capo Freddie Gambella était tiré de son sommeil léger, chez lui, à quelques kilomètres de là.

— Tommy Doctor attend dehors, chuchota son garde du corps nocturne. Il est avec une connasse et il dit qu'elle connaît Bolan.

Gambella jeta un coup d'œil sur son épouse, endormie dans l'autre lit, et gronda :

— Bon, j'arrive.

Le capitaine garde du corps nocturne s'appelait Angel Paleotti, et il veillait sur les nuits de Gambella depuis une douzaine d'années. On l'avait surnommé Angel à cause d'une ressemblance supposée avec un catcheur professionnel, connu sous le pseudonyme *The Swedish Angel,* l'Ange Suédois. Cependant, en examinant de près les deux hommes, l'Ange Suédois faisait figure de prince charmant en comparaison avec Paleotti.

Maria Gambella frissonnait à sa seule vue, et interdisait qu'il s'approchât de leur chambre. Elle avait fait un décret : si jamais elle se réveillait en voyant Angel penché au-dessus de son lit, elle sortirait en courant et ne reviendrait jamais. Donc, Gambella, qui avouait un grand respect de la sensibilité féminine, avait discrètement éloigné les lits l'un de l'autre, et fait part à Angel du besoin absolu de son silence lors de ses incursions dans le boudoir.

A cause de cet arrangement, Angel attendait son Capo dans la petite pièce attenante à la chambre, lorsque Gambella en sortit en robe de chambre, portant un costume sur son épaule.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda-t-il calmement.

— Tommy est dehors avec cette connasse. Il pense que vous devriez lui parler personnellement. Je les fais entrer ?

— Tu sais bien que non, voyons. Dis à Tommy que je sortirai dans un instant.

— Couvrez-vous bien, patron, y a une tempête à frigorifier le diable lui-même.

Paleotti s'éloigna en silence et Gambella s'habilla lentement, réfléchissant aux conséquences de cette percée dans les

recherches de ce fumier de Mack Bolan. Il était sûr qu'on finirait par le retrouver. Il n'était pas pensable qu'il se passât quelque chose dans cette ville sans que le chef de l'empire ne l'apprenne éventuellement. C'était bien *l'Empire State,* non ? Et comment ! Gambella et ses amis le gouvernaient depuis bien longtemps. Ils avaient tenu les rênes du pouvoir réel. Un jour leur pouvoir pourrait être reconnu par le public. Peut-être prochainement…

Récemment, Gambella avait beaucoup lu sur l'histoire du monde, s'étant particulièrement penché sur les familles royales qui avaient tenu l'Europe en laisse des siècles durant. Le Capo était parfaitement séduit par le système féodal qui ressemblait tant à la sacro-sainte organisation; il commençait à comprendre où le vieux Maranzano avait trouvé ses idées pour organiser la Cosa Nostra. Le vieux avait été un homme érudit, sûrement l'un des seuls avec Lucky Luciano à avoir de la classe. Secrètement, Gambella se disait depuis des années qu'il était honteux de l'avoir fait disparaître comme cela - lui qui avait eu de si bonnes idées.

Freddie Gambella avait les mêmes idées. Il allait améliorer l'organisation du royaume, ou il en crèverait. Mais pas comme le vieux. Certainement pas. Il fallait avoir plus que des idées pour forger un empire. Même la classe n'y suffisait pas. Il se pouvait bien que Freddie n'ait pas joui d'une bonne éducation, mais il lisait beaucoup, et il avait trente-cinq ans d'expérience dans son milieu, il avait manipulé les soldats aussi bien que les Capos.

Les vieilles méthodes avaient du bon, mais elles étaient limitées. Pourquoi supporter les enquêtes du F.B.I. ? Et les décrets des tribunaux, et ces types aux visages sereins dont les mains se tendaient sempiternellement ? Et les grandes sociétés ? Elles extorquaient tout le monde avec une impunité totale. Elles étaient pis que l'homme de la rue.

Freddie Gambella ne supporterait plus cet état des choses. Plus du tout. Si les sociétés voulaient travailler, il leur faudrait un décret royal, et voilà. Les sénateurs, les députés, les petits escrocs de Washington auraient bientôt à demander, à supplier une permission royale. Le *grand projet* allait se réaliser. Ce serait une réaction en chaîne. Non seulement New York, mais partout. Le monde entier.

Gambella partit se brosser les dents dans la salle de bains, puis il se rinça la bouche, et se sourit dans la glace.

— Faut bien que je te le dise, Majesté, tu pues de la gueule.

Il poussa un rire, et partit prendre un manteau dans le dressing. Il le passa, examina sa personne dans le miroir en pied, posa minutieusement un chapeau sur sa tête en évitant de décoiffer ses cheveux argentés, et se trouva bien. Oui, il avait de la majesté. Alors, allons parler à cette connasse.

Une belle petite nana, les yeux affolés, frissonnante de terreur, avec un sein dégagé de son manteau. Earl Lattio, l'homme de main de Tommy Doctor, caressait ce beau petit sein.

Lattio le gratifia d'un petit sourire maladif et se glissa de la voiture, cédant sa place au Capo. Gambella ôta son chapeau, en secoua la neige, et le tendit à Tommy Doctor qui l'observait d'un regard satisfait de la banquette avant. Gambella fixa la jolie fille en disant :

— Range ton néné avant qu'il ne prenne froid.

Frissonnante, elle le fixa sans bouger, l'observant comme s'il pouvait être le héros qu'elle avait tant attendu. Il lui sourit amicalement, puis tendit le bras, et recouvrit le beau petit sein en lui refermant le manteau.

— Ta maman ne t'a jamais dit de porter un soutien-gorge ? Ils vont tomber avant même que tu n'aies un gosse. Comment t'appelles-tu, petite ?

Ses lèvres tremblèrent et elle chuchota :

— Evie.

— C'est comme cela que t'appelle Bolan ? demanda-t-il d'une voix encourageante.

Elle le fixa sans répondre.

Tommy Doctor fit entendre sa belle voix d'universitaire :

— Nous avons affirmé à cette jeune demoiselle que nous sommes tout aussi concernés par la bonne santé de Mack Bolan qu'elle-même. Mais elle refuse de parler. Elle ne veut pas croire que nous voulons aider Bolan.

— C'est parce que vous lui avez fait peur, ronronna Gambella. Ça se comprend, vous jouez avec ses nichons et tout. Comment t'appelles-tu, ma petite ? Où habites-tu ?

Il y eut un long silence. Tommy poussa un soupir.

— Ça fait deux heures que c'est comme cela, Mr. Gambella. Nous lui parlons, mais elle se refuse de nous répondre. Je crois qu'elle est retardée.

— Et toi un docteur en psychologie, dit le Capo. Je croyais que tu savais manier les gens, Tommy.

Le docteur sourit en écartant les mains.

— La psychologie ne marche pas très bien chez les retardés mentaux.

— Ne la traite pas de retardée, dit doucement Gambella.

Il ne savait pourquoi, mais chaque fois qu'il se trouvait en présence de Tommy Doctor, il se croyait obligé de parler le plus mal possible. Peut-être se sentait-il obligé de prouver quelque chose à ce con de collégien.

Subitement, il balança une gifle magistrale sur la joue de la jolie petite nana. Cela fit un bruit sec, comme une détonation, et elle rebondit sur le côté de la voiture avant de s'écrouler contre lui, où elle se mit à sangloter, secouée par saccades. Il la redressa brutalement et l'obligea à le regarder dans les yeux.

— C'est pas une retardée de la tête, elle est juste un peu troublée, grinça Gambella. Exact, ou non, ma petite ?

— Je vous en prie, sanglota-t-elle. Laissez-moi… Je ne… peux rien vous dire. Je ne sais rien. Je parlais pour me rendre intéressante, c'est tout. Vous me comprenez ?

— Elle n'a pas dit plus que cela en deux heures de temps, annonça Tommy Doctor.

— Ferme ta gueule, Tommy. Laisse-moi parler. Écoute, petite, tu vas me rendre mauvais.

— Je sais parfaitement qui vous êtes, s'emporta brièvement Evie. Et cessez de me parler comme à une enfant.

— Tiens, c'est pas une enfant, fit Gambella d'une voix incrédule. Avec ces tout petits nichons, et c'est pas une enfant. C'est peut-être une mini-pute.

Evie ferma la bouche et les yeux.

— Ça vaut mieux qu'être comme vous, marmonna-t-elle.

— Et qu'est-ce que je suis ? hurla Gambella. Qu'est-ce que je suis, dis ?

Elle sursauta devant une telle férocité, mais garda la bouche et les yeux fermés.

Gambella poussa un soupir et se tourna vers l'homme jeune assis devant.

— Où l'as-tu trouvée, cette enfoirée ? demanda-t-il doucement.

— Elle est entrée chez Mike vers vingt-trois heures. Mike partage une chambre avec un gars de Columbia. Vous vous en souvenez. Donc, elle est arrivée pour voir son copain. Le gosse n'est pas là. Alors elle demande à Mike si le petit n'avait pas dit à tout le monde qu'elle connaissait Bolan ? Alors Mike m'a téléphoné. Tout ce qu'il sait c'est qu'il l'a déjà vue avec ces gars du C.I.G. et qu'elle s'appelle Evie. Elle ne nous a rien dit, rien du tout.

Gambella poussa un nouveau soupir, baissa la vitre, et héla :

— Angel ! Passe de l'autre côté et monte.

Une immense masse grimpa sur la banquette arrière, murmurant des profanations en époussetant la neige accumulée sur ses épaules. La fille ouvrit tout grands les yeux; elle fixa un instant le nouveau venu d'un regard horrifié, et se poussa contre Gambella.

Le Capo se mit à rire.

— Prends la petite demoiselle sur tes genoux, Angel.

Angel obéit, la tirant sur lui avec des grosses mains qui lui entouraient sans problème la taille tout entière. Elle résista en vain un instant, bredouillant une vague supplique, puis céda, se tenant raidement, la tête blonde coincée contre le plafond de la voiture.

— Mais elle va se briser le cou comme ça, Angel. Câline-la, la pauvre petite, suggéra Gambella.

Le gigantesque garde du corps s'exécuta, la tirant par les cheveux jusqu'à son cou.

Gambella lui serra la cuisse et s'adressa à Tommy Doctor.

— Dis à ton chauffeur que nous voulons nous rendre à la charcuterie. Prends ton temps. Dis aux autres de rester près derrière, on ne veut pas se perdre dans une tempête pareille.

Un instant plus tard les trois voitures sortirent du chemin privé et se dirigèrent lentement vers la grande charcuterie-conserverie près des docks. Gambella semblait se réjouir de la terreur de sa captive. Il demanda à Paleotti :

— Tu t'amuses, Angel ?

— Bien sûr, patron, répondit l'énorme garde du corps en montrant un sourire hideux.

— Eh bien, je crois que la petite ne s'amuse pas suffisamment. Tu devrais la mettre à son aise, Angel. Je crois qu'elle aime se faire peloter les nénés. Ailleurs aussi sans doute.

Paleotti poussa un rire animal et s'occupa. La fille devint toute raide, ses yeux se glacèrent et elle fixa sans sourciller le plafonnier de la conduite intérieure. Le grand homme monstrueux se tortillait, et annonça un instant plus tard :

— Dites, patron, je commence à bander…

— Il faudra faire preuve de patience, Angel, admonesta le Capo. En revanche, je te promets que tu y passeras en premier. Les autres feront la queue.

C'est alors qu'elle se mit à hurler, et ils la laissèrent faire. Ses jeunes poumons ne couvriraient jamais les hurlements du vent et de la tempête qui entouraient le véhicule, et le chemin de la charcuterie se fit lentement, une longue course dans la nuit terrifiante que n'aurait jamais pu concevoir une fille innocente comme Evie Clifford.

Les trois voitures s'immobilisèrent dans le parking de l'immense conserverie vers deux heures du matin, et l'on traîna la fille hystérique jusque dans une salle qui servait à la confection de saucisses. Elle les suppliait de l'écouter, hurlant qu'elle leur dirait tout ce qu'ils avaient envie d'entendre.

Mais le Royaume du Mal se faisait une certaine idée des ennemis de l'empire, de ceux qui leur venaient en aide, et de ceux qui pourraient éventuellement devenir de futurs ennemis. Evie Clifford pouvait être décrite comme appartenant à ces trois catégories, elle subirait donc le sort rituel qui convenait.

Il fallait maintenir une image de marque, il fallait consolider le règne de la terreur, il fallait donner un exemple. Ils ne voulurent donc pas écouter chanter leur pigeon avant qu'elle ne soit nue et ficelée, les jambes bien écartées, sur une grosse table en bois qui servait à découper la viande. Un Capo heureux quitta la salle réfrigérée vers deux heures vingt, lorsque le cauchemar véritable d'Evie Clifford allait commencer. Les cris agonisants d'un être humain, tourmenté au-delà de l'horreur imaginable, durèrent toute la nuit jusqu'à l'aube

glaciale et invisible, mais aucun de ces cris ne passa les murs du royaume pour se faire entendre dans le monde normal.

Bien avant la fin tragique du cauchemar d'Evie Clifford, Sa Majesté, Freddie le Premier, annonçait à sa femme :

— Non, rendors-toi, tout va bien. Je voulais juste voir la tempête.

Effectivement, tout allait bien pour le royal Freddie. La nuit lui avait été profitable et le lendemain le serait davantage. Ça pourrait attendre, tout tombait en place, et ce serait bientôt à Mack le fumier Bolan de pousser des cris d'horreur.

La femme du roi marmonna d'une voix ensommeillée :

— D'abord, j'ai cru que tu étais cet abominable Angel, t'introduisant comme une ombre.

Elle se retourna et s'enfonça dans son oreiller en ajoutant :

— Cette seule pensée m'emplit d'horreur.

Gambella lui sourit et se coucha dans son lit. Il pensait que Maria était encore plus conne que les autres. Elle ne devinait même pas ce qu'était la terreur. Mais il y avait pas mal de gens qui allaient l'apprendre. Très prochainement. Il fallait juste attendre la réalisation du *grand projet.* Aujourd'hui New York. Demain, le monde. Le Capo sourit de nouveau, referma les yeux, et s'endormit paisiblement.

De l'autre côté de la ville, un monceau de chair hurlait tout ce qu'il savait, et tout ce qu'il ne saurait jamais, mais les oreilles qui l'écoutaient se fichaient pas mal de ce qu'elles entendaient. Il y eut des rires pour entrecouper les hurlements, ainsi que des plaisanteries vulgaires et cruelles, et on trouva maintes façons pour augmenter ces cris. La nuit qui contenait toutes les horreurs des pires cauchemars dura bien trop longtemps. Jusqu'à ce qu'Evie Clifford ne crie plus.

CHAPITRE XII

Bolan émergea de ses rêves avec un sentiment de nervosité qui se traduisait par une boule dans l'estomac. La neige avait cessé de tomber et il faisait jour. Tout ce qu'il voyait de sa fenêtre était recouvert d'un linceul blanc. Il trébucha jusque dans le couloir, fit sa toilette, puis revint dans la chambre se vêtir pour le combat. Il enfila sa combinaison isothermique, et un treillis par-dessus. Passant enfin un filet de combat par-dessus son harnais, il descendit. Le concierge de nuit se trouvait encore là, s'occupant avec un balai. Il ne leva même pas les yeux lorsque Bolan déposa sa clé et sortit de l'hôtel par une porte qui donnait dans le café adjacent.

Il engloutit un demi-litre de jus d'orange au comptoir, puis ressortit en emportant du café et une pâtisserie danoise. L'air frais du petit matin et le jus d'orange le rétablirent, et il se sentit mieux en arrivant dans le garage. Il perdit quelques minutes à faire le ménage dans le minibus, puis il sortit dans la rue enneigée, se demandant dans quelle direction rouler.

Un instinct animal l'avait poussé jusque-là, un sentiment qu'il ne comprenait même pas. Comme lors de cette nuit près de Thang-Duc quand il s'était retrouvé seul avec deux hommes de la tribu des Montagnards dans son campement à quelques mètres de la piste Ho Chi Minh. L'instinct l'avait poussé à faire une reconnaissance, et il avait découvert un général de l'armée du nord qui conférait avec ses subalternes sous des arbres. Non loin de là il y avait un point de chute important pour les Viets, et Bolan réussit à tout faire détruire en relayant ces informations à l'Air Force. Tout cela parce qu'il avait eu un sentiment d'anxiété.

Il laissa filer la VW au gré du hasard, roulant dans les rues de Manhattan. Il était trop tôt pour les embouteillages - et, étant donné les conditions de la météo, il y aurait peu de monde sur les routes. Il but son café à petites gorgées et mangea la pâtisserie, tout en cherchant les rues où les travaux publics étaient passés. Il se rendit subitement compte qu'il allait traverser la Harlem River et rentrer dans le Bronx.

Bolan haussa les épaules en se disant : « Pourquoi pas ? » Il se dirigea vers la maison de Sam the Bomber Chianti.

Il s'engagea dans l'allée de service et rangea le minibus derrière la maison de Sam. Le ciel était couvert et gris; il n'y avait que le sol blanc qui égayait l'atmosphère. Entre la maison et le garage, il y avait des traces fraîches de pas dans la neige. Justement, un bruit dans le garage attira Bolan. Il s'en approcha prudemment, le Beretta à la main.

Sam the Bomber s'affairait avec une série de valises, il essayait de les ranger toutes dans le coffre d'une Cadillac. Il leva les yeux et remarqua l'Exécuteur dans l'encadrement de la porte. Il cligna une fois ou deux des yeux et lança :

— Tiens, ça me surprend de te voir. Je croyais que tu étais déjà mort.

— Pas encore, répondit Bolan.

— Oui, je vois.

Il continua de ranger ses valises et dit à Bolan :

— Tu peux ranger ton feu, je ne suis pas armé. A moins que tu ne sois venu compléter ton boulot d'hier soir. J'ai renvoyé tous mes gars, Bolan, je suis ton conseil, je me retire.

— C'est très courageux, Sam, fit Bolan.

— Ouais. J'ai entendu parler d'un type à Washington. On dit qu'il planque toute ta famille et qu'il assure ta protection vingt-quatre heures sur vingt-quatre s'il le faut. C'est un fédéral.

— On dirait que tu redeviens religieux.

— Non, mais j'ai commencé à réfléchir. Tu sais, Bolan, y a qu'une façon de quitter l'organisation, c'est les pieds en avant. Mais, moi, je vais quand même tenter le coup.

Il laissa choir une valise sur le sol en ciment et se tourna vers Bolan et le fixa.

— Même toi, tu ne me fais plus peur. Si tu dois me flinguer, fais-le. Je n'en ai plus rien à foutre.

— Je ne suis pas venu pour ça, Sam.

— Alors pourquoi ?

Bolan haussa les épaules.

— Pour bavarder, je suppose.

— Tu m'excuseras, mais j’ suis plutôt tendu en ce moment, et je dois prendre la route. On devait décamper il y a une heure. Faudra d'abord passer par le Connecticut avant de revirer au sud, et à la radio on dit que les routes sont dégueulasses.

— Ne perds pas de temps à cause de moi, Sam. Termine ce que tu dois faire.

Chianti se remit à caser les bagages. Bolan avança d'un pas et lui donna un coup de main. Le Mafioso lui jeta un coup d'œil surpris, puis lui dit :

— Merci.

Après un moment, il ajouta :

— Tu me demandais si je redevenais croyant. Faut pas te méprendre, je ne suis pas allé plus de deux fois à la messe dans ma vie, mais Theresa m'a dit que la manière dont on commence sa vie ne compte pas, c'est comment on la termine qui compte. Écoute, Bolan, je ne suis pas le même type qui est descendu dans les rues voilà trente ans. Pas le même gars du tout. Un homme grandit, tu vois. Tu sais que je n'ai pas descendu un seul mec depuis que j'ai rencontré Theresa. C'est vrai. J’ sais même pas si je le pourrais encore. On croit qu'on se dégonfle, mais je pense qu'on devient raisonnable plutôt. Tu comprends ça, non ? Un gosse n'y pense pas, mais s'il a un peu de chance, quand il grandit, il finit par le comprendre. Et… tu vois, c'est Theresa qui a fait de moi un homme. Je lui dois tout.

— Oui, je peux le comprendre, marmonna Bolan.

— Ouais… Eh bien, j'ai continué avec l'organisation, c'est normal. Il le fallait. Mais après je n'ai plus descendu personne. Je suis resté sur mon cul dans mon bureau à laisser faire les autres. Y a une différence, tu sais. Un nom sur un contrat, ça ne signifie rien, et en plus on ne peut rien y faire de toutes façons. Il faut le faire pour continuer à vivre soi-même. Mais on finit par s'y faire, et même de croire qu'on fait un métier honnête. Mais, sais-tu, Bolan ? Il se passe quelque chose un jour qui te fait réfléchir.

— Ouais.

— Tu parles, ouais ! Moi, j'ai réfléchi depuis que t'as débarqué en ville. Et hier soir, tu es venu ici. Comme un condamné, j'ai vu défiler toute ma vie, et, Bon Dieu ! ça m'a donné envie de chialer. Le pire,

c'était qu'il était trop tard. Trop tard. Et toi, tu m'as dit d'aller boire un café et d'y penser. Tu parles d'une blague, moi, qui venais de voir défiler toute ma vie, j'y avais déjà réfléchi… Theresa, les gosses… Je me suis dit que je m'étais conduit en salaud, en me foutant éperdument de ce que ressentaient ceux qui m'aimaient… Enfin, je pense que tu comprends ce que je veux dire.

— Je comprends très bien, fit Bolan.

Ils terminèrent le chargement des bagages. Chianti resta là à le dévisager un moment, et finalement Bolan lui demanda :

— Où est-ce que je trouverai Freddie Gambella, Sam ?

L'homme poussa un soupir, observa ses mains, et déclara :

— Ça fait trente ans que nous sommes copains. Oui, bien sûr, c'était toujours lui le patron, et pas d'erreur là-dessus… Mais on était copains. Il est parrain de mes gosses. Il est resté toute la nuit à la clinique, à me tenir compagnie lorsque le premier est né. Theresa avait du mal, alors Freddie m'a tenu la main pour que je ne craque pas.

— Je suis navré, Sam, mais je dois le savoir.

— Mais attends une minute. J'vais te le dire. Je te raconte. On est parti en vacances ensemble, tous les quatre, et parfois Maria insistait pour qu'on emmène les gosses parce qu'elle pouvait pas en avoir et elle disait que nos enfants étaient les siens. Je veux te faire comprendre, Bolan, notre amitié était comme ça. Du moins, c'est ce que je pensais. Mais voilà. Je crois que Freddie devient fou. Je te le jure. Ou alors, il l'a toujours été.

Il regarda Bolan, puis continua :

— Écoute, hier soir, toi, tu as eu un sentiment pour Theresa. Tu ne la connaissais pas, mais tu as ressenti quelque chose. On penserait que le parrain de ses enfants ressentirait lui aussi quelque chose ? Eh bien, rien du tout. Freddie me jetterait aux fauves, il y jetterait aussi Theresa, et peut-être même ses filleuls. Tu veux savoir où il se trouve, Bolan. Je vais te le dire. Et pas parce que tu me fais peur, non plus. Tu sais ce que je crois ? Je pense que Freddie m'a compris y a longtemps. Je veux dire, que je n'avais plus envie de tuer. Je crois qu'il voulait m'obliger à continuer, Bolan. Ne me demande pas pourquoi, je le crois, c'est tout. Je crois qu'il avait

l'intention de ne jamais me laisser prendre ma retraite, il voulait me tenir jusqu'à ma mort s'il y arrivait.

Bolan acquiesça avec compréhension et tendit son carnet à Chianti.

— Il a quatre adresses, Sam. Je n'en veux qu'une seule.

— C'est celle-là que je vais te donner, dit Chianti en prenant le carnet.

Il forma difficilement de grosses lettres majuscules. Il poussa un soupir et rendit le carnet.

— Dis, y a autre chose aussi que tu devrais savoir. Je te dois bien ça. Freddie s'est trouvé un dindon hier soir.

Un nerf se mit à frémir dans la joue de Bolan, et un frisson lui parcourut l'échine. D'une voix anxieuse il demanda :

— Qui était le dindon, Sam ?

Chianti secoua la tête.

— Je ne sais pas, et je n'ai pas demandé parce que je ne voulais pas le savoir. L'un des gars m'a téléphoné il y a quelques heures, et il m'a dit qu'ils avaient un dindon dans la charcuterie, puis il m'a demandé si je voulais venir. Je lui ai dit que non et j'ai raccroché. C'est pour ça que j'étais surpris de te voir; je pensais qu'ils avaient fini par t'avoir.

— Où est la charcuterie ? demanda rapidement Bolan.

Maintenant il comprenait pourquoi il avait ressenti le même sentiment d'anxiété qu'à Thang-Duc.

— Si t'as l'intention d'y aller, c'est trop tard, lui dit Chianti. C'était y a quelques heures, et le dindon était déjà avancé.

— Où est cette charcuterie ? gronda sinistrement Bolan.

Chianti soupira encore, reprit le carnet, y écrivit une seconde adresse, puis le rendit à l'homme qui portait de nouveau le masque de la mort. Il voyait des tombes dans ses yeux. Sam frissonna, se demandant s'il n'avait pas trop parlé.

— Attends, écoute, Bolan, si tu veux liquider Freddie, sers-toi de l'entrée de 155th Street. Roule jusqu'à la grille, fais une pause avec tes roues avant sur la plaque en métal, et donne trois coups de phares rapidement. La grille s'ouvrira automatiquement et l'allée mène jusqu'au parking. Et au nom du Christ, fais gaffe. La garde du palais est énorme.

Bolan agita sèchement la tête.

— Merci, Sam. Bonne chance à Washington.

Puis il se mit à courir vers la VW. Son sang s'était glacé, son esprit s'emplissait de craintes et de reproches, et il invoquait sans cesse un Dieu sans nom, espérant qu'il se trouvait en plein cauchemar ou en enfer. Mais surtout, il ne devait pas avoir à porter le fardeau d'une nouvelle âme innocente.

*

* *

Il rangea le minibus près d'une porte marquée RÉCEPTION - et passa à l'arrière chercher son armement. Le PM, un petit miracle qui crachait des balles explosives de calibre 25; il le passa autour de son cou, puis il emplit les poches du treillis de chargeurs supplémentaires. Il sangla la ceinture spéciale sur laquelle il y avait encore les deux grenades, et y accrocha un 45 automatique militaire.

La porte coulissa facilement et il entra dans l'enclos avec le PM en position. Il y avait deux voitures à l'intérieur, dont l'une était une grande limousine à six places. Cependant, il n'y avait personne en vue. La journée de travail n'avait pas encore commencé, mais, apparemment, le travail de la nuit n'était pas encore terminé.

Instinctivement il passa à travers un long hangar réfrigéré où des quartiers de bœuf étaient suspendus à des crochets, puis il sortit dans une seconde salle, équipée de tables de dépeçage et d'un matériel adéquat. Il y avait deux hommes qui traînaient un gros sac vers une porte de l'autre côté, ils riaient tous deux.

Ils levèrent ensemble les yeux, aperçurent Bolan, et se figèrent. Il leur expédia une giclée transversale qui les rejeta près de la porte. Il s'élança rapidement, sautant par-dessus les cadavres par terre, et passant la porte ouverte à l'instant où les hommes de l'endroit commençaient à réagir aux détonations.

Quelqu'un hurla :

— C'est Bolan !

Cela provoqua une panique générale, et ils tentèrent tous de saisir leurs armes. Il ouvrit le feu sur un immense personnage au visage monstrueux, et l'entrouvrit du ventre à la tête avec une giclée en diagonale. Le gorille sembla exploser.

Deux autres détalaient vers une salle frigorifique, quittant lestement la table de dépeçage où ils se trouvaient auparavant. Bolan les laissa faire, choisissant plutôt un autre couple qui plongeait derrière un placard en métal. Il leur donna un coup de main, et les deux hommes finirent leur plongeon en un amas de chair sanguinolent. L'un d'eux avait encore assez de force pour pousser d'effroyables hurlements, mais Bolan l'ignora, préférant se mesurer à un homme assez jeune qui s'affairait à tirer dans tous les sens avec un fusil automatique.

Tirant au ras du sol, Bolan lui détacha les pieds des jambes, puis remonta en huit pour le terminer.

Bolan laissa pendre le PM, se dirigea vers la salle frigorifique, et poussa la lourde porte en bois. Elle s'entrouvrit insensiblement et des projectiles s'écrasèrent sans mal dans son épaisseur. Dégoupillant une grenade qu'il garda dans la main un moment, Bolan la lança ensuite à travers l'ouverture, puis fit un pas de côté.

Une voix hystérique s'éleva à l'intérieur :

— Attention ! c'est une…

Le mur frissonna et le sol trembla sous les pieds de Bolan. La grosse porte s'ouvrit complètement, et un cadavre fut éjecté de la salle, tombant à quelques mètres de Bolan, rouge et fumant. Regardant à l'intérieur de la salle, Bolan vit que le second corps avait été projeté dans l'autre sens, et qu'il s'était empalé sur un crochet à viande.

Les cris du mourant près du placard métallique se faisaient de plus en plus atroces, mais Bolan l'ignora une seconde fois, attiré par une forme ensanglantée sur une grande table à dépecer. Il venait de passer à côté de cette table, mais, l'esprit occupé par le combat, il avait pensé que c'était un quartier de bœuf ou quelque chose comme cela. Mais un quartier de bœuf n'avait pas une longue chevelure blonde, et Bolan s'en rendit aussitôt compte. C'était le dindon, et quelque chose se mit à hurler à l'intérieur de Bolan.

Il s'approcha rapidement de la table d'un pas saccadé, et regarda ce qui restait d'Evie Clifford. Les yeux morts lui rendirent son regard. Il le fallait bien puisqu'ils n'avaient plus de paupières. A travers le sang coagulé qui bordait ces orbites exposées, Bolan pouvait lire

l'agonie d'une muette accusation qui le chargeait d'une coupable négligence.

On avait défoncé les dents et commis d'innommables horreurs sur la belle poitrine d'Evie, et ce qu'on lui avait fait plus bas que la poitrine défiait l'entendement humain, et faillit rendre fou l'Exécuteur.

Baissant la tête, fermant les yeux, il se mit à gémir doucement :

— Non, non, non…

Puis il se dirigea vers l'homme blessé et hurlant, enfonça le canon brillant du PM dans sa bouche ouverte et vida le reste du chargeur. Les cris se turent rapidement. Il laissa tomber une médaille de tireur d'élite dans ce trou ensanglanté, rechargea son arme, et se dirigea d'un corps à l'autre, répétant chaque fois cette atrocité. Il commença à se calmer lors de ce lugubre travail, et lorsqu'il eut terminé son acte de vengeance inutile, il trouva un morceau de tissu, y enveloppa les restes d'Evie Clifford, et la transporta jusqu'au minibus où il l'allongea en douceur.

Ses yeux s'étaient embués d'émotion. Il prit place au volant de la VW et tenta de se calmer complètement. Un car s'immobilisa devant les bâtiments, et une cohorte d'ouvriers en uniforme blanc en descendirent. Bolan les regarda entrer dans la charcuterie-conserverie, se demanda quelle serait leur réaction en voyant le dernier envoi de viande fraîche.

Il se frotta brutalement les yeux du revers de la main, enclencha la première, et se dirigea de nouveau vers la jungle.

Il savait qu'une partie de lui-même était morte avec Evie Clifford. Il ne restait plus de Bolan qu'une haine implacable et une rage féroce.

On n'aurait pas dû faire cela à Evie.

Il allait le leur dire.

Il allait le dire à Freddie Gambella.

CHAPITRE XIII

Bolan roula lentement dans l'avenue, repérant la grande maison à l'angle de la rue. Il s'agissait d'une de ces monstruosités du début du siècle, et l'architecte n'avait pas dû connaître la différence entre les styles gothiques, victorien, ou baroque. Alors il avait fait un peu de tout, et le résultat était un bâtiment à trois niveaux avec des baies vitrées et des vitraux, des colonnes carrées et des angles en donjon, du bois et de la pierre, et un toit où l'on pouvait voir des pignons et des minarets, et même des gargouilles. C'était un anachronisme d'une époque étincelante, et Bolan comprenait fort bien comment une petite frappe, sortant de son deux pièces sans eau chaude, à East Harlem, aurait pu se laisser séduire par une telle baraque. Elle puait le pouvoir et la décadence. Oui, cette maison symbolisait Freddie Gambella. Elle était séparée de la rue par un mur ancien en pierre avec des projections en fer. La grille à elle seule contenait plus d'acier que la VW.

Bolan s'engagea sur 155th Street, et suivit la routine indiquée par Sam the Bomber. Aussitôt, les lourdes portes s'écartèrent, et Mack Bolan entra dans le parc au volant de son minibus à pâquerettes. Il avait remarqué dans le parc deux hommes vêtus de gros manteaux, et il avait baissé la vitre pour faire un signe amical au plus proche des deux lorsqu'il remonta l'allée jusqu'au perron couvert. Lorsqu'il y arriva, un autre type accourut en examinant de près Bolan.

— Qu'est-ce que tu…

Avant même de terminer sa phrase, il reconnut le visage glacial, et tenta de sortir son arme. Mais Bolan s'y attendait, et tenait déjà la sienne. Le Beretta vomit un projectile qui s'écrasa entre les sourcils du type, et il s'effondra en silence.

Bolan avait ouvert la portière et descendait lorsqu'un des gardes du parc arriva près d'eux. Il regardait l'homme à terre, et non Bolan, lorsqu'il demanda :

— Tu l'as écrasé ou quoi, espèce de con ?

— Ouais, gronda l'Exécuteur en lui tirant une balle derrière l'oreille.

Le second s'écroula sur le premier.

L'autre garde du parc fit le tour de la maison, et lorsqu'il vit Bolan, c'était par-dessus le Beretta. Il recula vivement, mais pas assez, et fut ramassé par deux projectiles Parabellum qui le déposèrent dans un amas de neige blanche qu'il se mit en devoir de rougir.

Cinq secondes plus tard, Bolan se tenait devant la porte d'un petit blockhaus qui était contigu au perron. Il donna un coup de pied dans la porte, et entra dans le petit bâtiment avec le PM en pleine activité. Il y avait deux hommes, attablés devant leur petit déjeuner, qui furent les premières victimes des 25 mm meurtriers.

Un troisième se leva brusquement d'un lit de camp, puis s'y rallongea aussitôt, la bouche pleine de plomb.

Un gros, avec un énorme estomac, trébucha jusqu'à la porte ouverte de la salle de bains. Il était nu, et regardait Bolan à travers une couche de mousse à raser. La giclée l'entrouvrit du pubis jusqu'au menton, l'estomac éclaté sembla se dégonfler, et le gros retomba sur les toilettes et s'y coinça.

Bolan ressortit et se dirigea rapidement vers l'arrière de la grande maison. Un homme assez grand, habillé et vêtu d'un tablier, s'était approché de cette porte, attiré par les crépitements dans le blockhaus. Il sauta en arrière en voyant Bolan, lui jeta deux toasts à la figure, et se retourna pour se précipiter vers l'autre porte. Le Beretta toussa deux fois, l'homme rata sa sortie, et tomba sur une table, glissant ensuite jusqu'au sol parmi les dégâts d'un plat d'œufs brouillés et d'un pichet de jus d'orange.

Bolan traversa l'office et la salle à manger déserte, et s'engouffra dans un couloir obscur. Un garde intérieur avait quitté son poste, attiré par le bruit dans la cuisine. Il s'approcha jusqu'à dix pas de l'Exécuteur avant de reconnaître Bolan. Il se figea instantanément avec une expression stupide sur le visage, ressemblant à une image fixe au cinéma.

— Bolan ? fit-il d'une voix incrédule.

Bolan se rapprocha, lui colla le silencieux chaud contre le cou, et lui retira un 32 au canon court de son harnais. Il le laissa tomber au sol et dit :

— Exact. Maintenant tu vas me répondre. Combien d'hommes armés dans la maison ?

— Qu… quatre, chuchota l'homme.

— Encore une fois. En plus clair, suggéra Bolan d'une voix d'outre-tombe.

Il enfonçait progressivement le Beretta dans le cou de son captif.

Le garde du corps reprit difficilement son souffle et murmura :

— Andy… dans la cuisine. Il fait le petit déjeuner de Mrs. Gambella. Moi. Deux en haut. Un à chaque bout du couloir.

— Personne au second ?

— Non. On s'en sert pas. Personne au second.

— Merci, gronda Bolan.

Puis il enfonça un genou dans le ventre du type, et lui assena un coup de crosse lorsqu'il commença à se plier en deux. Bolan enjamba l'homme assommé et continua son chemin, pénétrant dans une vaste salle de réception à l'avant de la maison. Il y avait de grosses portes à chaque extrémité, hautes de trois mètres cinquante, et un escalier en acajou massif qui montait au niveau supérieur.

Bolan grimpa cet escalier, rangeant le Beretta, et enfilant un chargeur neuf dans le PM. Ce ne serait pas si simple si les gardes d'en haut l'attendaient. Et un de chaque côté diminuait ses chances.

Il monta rapidement, tenant le PM au niveau de la poitrine, et il atteignit le couloir en pleine course. Une silhouette sombre se leva d'un côté et attira la première giclée de Bolan. Il tira en huit sur la cible et se retourna pour arroser l'autre extrémité du couloir.

Un gros homme gigotait là-bas, tentant vainement de se dégager d'un fauteuil qui explosait autour de lui et en même temps que lui. Un revolver tonna dans la mêlée, couvrant le crépitement plus léger du PM, et une balle s'écrasa dans le mur près de la tête de Bolan, mais ce fut la seule riposte de tout le combat.

Le type se désintégrait, il saignait de partout, et essayait encore de tirer un dernier coup. Bolan caressa un peu la détente du PM, le type fut projeté en arrière à travers les débris du fauteuil, et le silence se fit.

Presque. La voix aiguë d'une femme hurlait derrière la porte devant laquelle se trouvait Bolan. Il tourna la poignée, ouvrit la porte d'un magistral coup de pied, et entra dans cette chambre avec son beau tapis persan et ses meubles signés. Cette pièce - un petit salon - faisait partie d'une suite. D'un côté, il aperçut un dressing, et

plus loin une salle de bains étincelante. Devant lui se dressait la porte massive de la chambre du maître, c'était là que Bolan avait eu l'intention de se rendre.

La femme poussa un cri hystérique lorsqu'il entra, puis se tut brusquement pour fixer l'intrus avec des yeux terrifiés. Elle était adossée dans son lit, tenant à la main un journal, et il y avait un plateau avec un service à café posé sur ses genoux. Le second lit était défait, mais vide.

Furieux, Bolan regarda sous les deux lits, dans les placards, et même sur le toit près des fenêtres. Hébétée, la femme ne le quittait pas des yeux.

Finalement, il se tourna vers elle.

— Où est Freddie ? gronda-t-il d'une voix menaçante.

Elle avait une cinquantaine d'années, et elle avait reconnu Bolan, mais elle n'avait pas autant de caractère que Theresa. Elle se remit à pousser des cris aigus et à glapir nerveusement. Bolan s'en approcha et lui administra plusieurs gifles.

— Où est votre mari ? demanda-t-il encore.

— Je n'en sais rien ! s'écria-t-elle. Il n'est pas là ?

Fou de rage, Bolan balaya le plateau du revers de la main, l'expédiant sur la moquette avec fracas, puis il tira brusquement les couvertures de côté, sortit la femme de son lit. Elle portait une longue chemise de nuit et un petit peignoir très court. Elle était assez forte, avec une poitrine de diva et de larges hanches solides. Jeune, elle avait du être belle, et des traces de cette beauté enfuie se voyaient encore à travers la chair épaissie.

Il la tira tout près de lui, et, les yeux dans les yeux, grogna :

— Je ne veux que Freddie. Vous allez me dire où il est, et plus vite que ça !

Non, elle n'avait rien ni de Valentina, ni de Theresa. Il y avait de la culpabilité dans son regard, une connaissance du mal qu'elle avait accepté, et Bolan avait déjà vu ce genre de femme aussi. Il ne pouvait pas imaginer Theresa et cette femme amies, et il se demanda à quel point Chianti ne s'était pas leurré.

— Il est parti il y a environ une demi-heure, bredouilla-t-elle. Je ne sais pas où. Sainte Mère, je ne le sais pas.

La Sainte Mère ! Qu'elle protège l'ignoble Gambella, qu'il puisse continuer à violer le monde entier pour entretenir le faste de sa grosse poufiasse. Bolan se demanda si elle savait exactement ce que coûtait l'entretien de l'empire de Gambella.

Elle avait dû lire ses pensées, car elle lui dit :

— Écoutez, monsieur, vous vous trompez du tout au tout sur Fred. Pourquoi ne pas le laisser en paix ? C'est vous qui faites tous ses ennuis. Fred est un homme bon, et il ne fait que protéger ses affaires. Comme le ferait n'importe quel homme. Tout homme se bat pour sauvegarder ses intérêts.

Peut-être ne savait-elle pas après tout. Était-il possible qu'elle se soit isolée de la vie comme semblait l'avoir fait Chianti ? D'une voix menaçante, Bolan lança :

— C'est vous qui l'aurez voulu, madame. Je vais vous montrer le dernier des actes de votre *bon* mari.

Il la tira de sa chambre et la fit dégringoler l'escalier en acajou, ignorant ses cris et ses plaintes. Bolan ne pouvait pas ressentir de pitié pour cette femme après la vue de ce que Gambella avait fait faire à Evie.

Elle gémit et eut un mouvement de recul lorsque Bolan la fit passer près du garde tombé dans le couloir en bas, et elle faillit s'évanouir en voyant les restes ensanglantés d'Andy, couché dans les détritus des œufs brouillés dans la cuisine.

Bolan la poussa vers la porte et elle s'écria :

— Je ne peux pas sortir comme ça !

Il l'ignora et la traîna jusqu'à la VW, ouvrit les portes, et l'obligea à y monter. Puis il la tira jusqu'aux restes de la jeune fille mutilée et découvrit avec des gestes tendres le corps d'Evie. Confrontée à cette horreur, Maria Gambella eut une crise de nerfs. Elle se lança contre Bolan, le griffant de toutes ses forces, se battant pour sortir du charnier en poussant des cris de terreur. Lorsqu'il lui céda le passage, elle tomba de la VW et roula dans la neige.

Bolan sauta du minibus, la fit lever, et la ramena jusqu'à la maison. Il la fit s'asseoir dans la salle à manger, et lui tendit un verre d'eau. Elle l'ignora, restant muette et hagarde, les yeux rivés au sol, reprenant avec difficulté son souffle.

Bolan lui adressa alors la parole d'une voix plus douce :

— C'est comme cela que votre mari protège ses intérêts, Mrs. Gambella. Je voudrais lui en parler. Où est-il ? Dites-le moi.

— Allez vous faire foutre ! chuchota-t-elle.

— Vous allez me le dire, sinon j'amène ce pauvre quartier de viande dans la maison, je le mets dans votre lit, et je vous y attache.

Les yeux de la femme s'arrondirent de terreur, et elle pâlit terriblement. D'une voix éteinte, elle répondit :

— Je vais vous le dire. J'espère bien que vous le trouverez, parce qu'il vous tuera. Mais je ne sais pas exactement où il est allé, et vous pouvez me croire ou non. Il a seulement dit qu'il avait rendez-vous avec des filles, ce qui ne me surprendrait pas du tout. C'est un homme, mon mari. Un vrai !

— Vous êtes bien placée pour le savoir, Mrs. Gambella, lança Bolan d'une voix dégoûtée.

Mais Bolan ressentait plus que du dégoût; il avait l'impression que Maria Gambella lui avait révélé par inadvertance bien plus qu'elle ne s'en rendait compte sur l'emploi du temps de son mari.

— Appelez les pompiers, conseilla-t-il.

— Mais pourquoi appeler les pom…

— Parce que je vais brûler votre baraque, Mrs. Gambella.

Bolan traversa de nouveau la cuisine, et la femme le suivit rapidement.

— De quoi parlez-vous ? s'écria-t-elle.

Il se rendit dans la VW pendant qu'elle sautillait d'un pied sur l'autre devant la porte de la cuisine, lui demandant à plusieurs reprises de sa voix stridente ce qu'il avait l'intention de faire. Bolan saisit un sac de bombes incendiaires.

Il s'arrêta un instant près d'un des gardes du parc, et enleva le manteau du mort. Il le lança jusqu'à l'épouse de Gambella, lui dit de l'enfiler, puis retourna dans la maison. Il déposa les bombes dans différents emplacements stratégiques, et lorsqu'il ressortit sous le perron, la femme avait disparu. Il monta dans la VW, fit une marche arrière, et abandonna les lieux.

Il y avait un groupe de badauds assemblés sur le trottoir, probablement attirés par les détonations. En récapitulant, l'attaque s'était déroulée rapidement, mais il avait dépassé la limite qu'il s'était

imposée, et comme il savait que les flics débarqueraient d'une minute à l'autre, il ne perdit plus de temps avant de s'éloigner.

En tournant à l'angle de 155th Street, il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et vit les flammes qui grimpaient vers le ciel, et il sourit cruellement en pensant à cet infime acte de vengeance. Ensuite il réfléchit à des gestes plus conséquents.

D'abord, il lui faudrait passer chez les filles dans leur gratte-ciel de Manhattan pour se rassurer. Il frissonna en pensant aux filles que Freddie Gambella était parti voir de si petit matin.

T'as pas intérêt, Freddie, se dit-il. Il le poursuivrait jusqu'en enfer, et s'il l'y trouvait, Bolan resterait pour surveiller le sort de ce monstre.

Oui, Freddie Gambella était monstrueux, tout comme cette affreuse maison qui brûlait. Sa femme l'était aussi, ainsi que toutes les personnes qui vivaient des « Entreprises Gambella ».

— Non, tu n'as pas intérêt, Freddie, murmura tout doucement Bolan.

Car l'Exécuteur était monstrueux lui aussi.

CHAPITRE XIV

Il était environ dix heures du matin. Les rues de la ville étaient assez dégagées et la population s'activait comme si la tempête n'existait pas. Bolan avait roulé sans but, se donnant un moment de répit pour reprendre ses esprits. Il transportait non seulement le corps d'une jeune fille assassinée, mais il devait trouver une solution pour la sauvegarde de deux autres filles qu'il espérait encore en bonne santé. Il devait se consacrer aux vivants, et protéger Paula et Rachel.

Bolan espérait qu'elles avaient pu quitter l'appartement et trouver un lieu sûr avant que Gambella n'ait appris leur existence. Il n'y avait aucune certitude. Il était indiscutable qu'Evie avait dévoilé tout ce que voulait savoir Gambella, et qu'elle l'avait dit en début de soirée.

La mort était venue lentement, c'était évident. Bolan s'étonnait toujours de la résistance d'un corps sain qui, exposé à des brutalité sans nom, continuait à vivre. La mort avait délivré Evie Clifford après une longue agonie, lorsqu'elle s'était vidée de son sang. Ces monstres connaissaient leur boulot, ils l'avaient fait durer.

Bolan frissonna et se demanda pour la nième fois pourquoi il fallait qu'Evie, une gosse innocente, ait dû subir ce sort. Puis, il chassa Evie de son esprit et se concentra sur Paula et Rachel.

Il commença à imaginer la pensée de Gambella. Ou il tenait les filles, ou il ne les tenait pas. Il aurait pu les enlever, ou alors, il ne le pouvait pas, ou encore, il avait décidé de les laisser en liberté. Comment un Capo intelligent se servirait-il des aveux d'Evie ?

Bolan se reprocha vivement de n'avoir pas établi avec Paula, lors de leur dernière conversation, un emploi du temps qui leur aurait permis de se contacter. Bolan n'avait pas les moyens de vérifier tous les hôtels de Manhattan, ni même les plus importants. Gambella, si. S'il était arrivé trop tard dans l'appartement, il ferait rapidement fouiller tous les hôtels de la ville.

Mais Gambella tenait-il vraiment à prendre ces filles ? En avait-il vraiment besoin ? Bolan savait ce que lui ferait à la place du Capo. Il ne toucherait pas à ces filles, du moins pas immédiatement. D'abord, il les ferait surveiller, il ferait installer des micros dans leur salon,

dans leur boutique, et il ferait surveiller leurs conversations au téléphone. Il placerait des hommes devant leur appartement, devant leur lieu de travail, il parlerait à toutes les personnes qui les connaissaient et savaient où elles allaient - puis, il attendrait calmement l'arrivée de Bolan.

Puis, si le gibier ne se montrait pas après une attente raisonnable, il enlèverait alors les filles en s'arrangeant pour que Bolan le sache, et il lui lancerait le défi de venir les délivrer.

Oui, ce serait une bonne stratégie. L'ennemi connaissait Bolan aussi bien que lui les connaissait. Il devait y compter. L'ennemi savait qu'il ne s'enfuirait pas en abandonnant ses amies, les laissant ainsi à la merci de leurs bourreaux.

Bien, alors à présent, comment devait réagir le gibier ?

Bolan se contraint à réfléchir froidement. Il fallait décider calmement, sinon il se vaincrait lui-même.

Bon, voici ce que se dirait un gibier intelligent. D'abord il se dirait que Gambella avait enlevé les filles, puis il tenterait de supprimer tous les avantages de l'ennemi. Il… Oui, c'est ce qu'il ferait.

Bolan sourit cruellement à l'idée qui prenait tournure. Oui. Ce serait la contre-offensive idéale.

Il se dirigea rapidement vers le plus important hôpital de New York et déposa le corps enveloppé d'Evie Clifford sur une rampe d'ambulance, là où elle serait immédiatement découverte, et il laissa un mot dans ses doigts morts. Le message l'identifiait et expliquait ce qui lui était arrivé, le nom du coupable, l'endroit, et le motif. Le mot contenait aussi la promesse que justice serait faite, par qui, et contre qui.

Il s'éloigna suffisamment, puis observa à travers ses jumelles la découverte du corps. Il vit l'infirmier reculer vivement à la vue du visage mutilé, il vit le flic de faction jaillir de la réception de l'hôpital, et il le vit trouver le mot dans les petits doigts torturés.

Il regarda l'heure, puis s'éloigna, chassant de son esprit la petite morte. Il se dirigea lentement jusqu'au gratte-ciel, puis il tira un coup de chapeau aux policiers de la ville de New York en remarquant toutes les voitures de patrouilles stationnées près du garage. Si la Mafia avait surveillé l'immeuble, elle en était repartie. Gambella venait de perdre un avantage. Peut-être avait-il perdu tous ses

avantages si la police avait réussi à trouver, et mettre à l'abri, Paula et Rachel ?

De nouveau il regarda l'heure, puis s'arrêta devant une cabine téléphonique dix minutes plus tard, et composa le numéro de l'appartement Lindley. Une voix d'homme répondit après la seconde sonnerie et Bolan entendit le déclic lorsqu'on décrocha également l'extension.

Bolan déclina son identité et demanda à parler au policier en chef. Il entendit vaguement une conversation chuchotée, puis une autre voix lui dit :

— C'est moi le flic en chef. Qu'est-ce que vous foutez, Bolan ?

— Les filles sont-elles là ?

— Venez donc y jeter un coup d'œil vous-même.

— Pas question, répondit froidement Bolan. C'est pour cela que je vous y ai envoyé. Je pense que Freddie doit surveiller.

Bolan entendait respirer le flic et imaginait la démarche de son esprit. La voix grave lui répondit finalement :

— Oui, vous avez sûrement raison. Écoutez, mon vieux…

— Lindley et Silver sont en danger. Ce n'est pas le moment de finasser. Répondez-moi, et faites-le tout de suite. Sinon, ces deux filles vont finir comme la première.

Le flic poussa un gros soupir dans l'appareil.

— D'accord, Bolan, une trêve temporaire, sans finasser sur la légalité. Comment savez-vous que c'est Gambella le responsable ? Avez-vous des preuves ? C'est bien vous qui avez descendu les huit types chez les Kluman Brothers ?

Bolan gronda :

— Vous devez comprendre que je ne vous ai pas téléphoné pour bavarder inutilement où vous donner le temps de repérer mon téléphone. Alors, soyons brefs.

— D'accord, Bolan. Savez-vous où se trouvent Lindley et Silver ?

— Non. Je leur ai téléphoné vers trois heures ce matin. Je leur ai suggéré de trouver un lieu sûr. Je crains le leur avoir dit trop tard. Ça ressemble à quoi là-bas ?

Le flic poussa encore un soupir. Apparemment il n'appréciait pas son rôle d'indicateur, mais il reprit lentement :

— Pas rassurant, marmonna-t-il. L'appartement est en désordre, y a des affaires dans tous les sens, et une valise à moitié faite dans le salon. Ça pourrait signifier un enlèvement. Ou bien un départ en vitesse.

— Vérifiez dans les hôtels, dit Bolan. Puis jetez un coup d'œil chez *Paula's Fashions* que vous trouverez…

— C'est déjà fait, rétorqua le flic. La voiture vient de me le signaler. La boutique n'a pas été ouverte aujourd'hui.

— Trouvez-les, nom de Dieu ! fit Bolan avant de raccrocher.

Encore un bon point pour les flics. Eux aussi connaissait la mentalité de la Mafia, et ils feraient de leur mieux pour retrouver les filles.

Donc, Gambella pouvait encore disposer de certains avantages. Bolan revint à la VW et mit en marche la seconde phase de la contre-offensive.

*

* *

A onze heures du matin en ce jour glacial à New York, Bolan se lança contre la Mafia. Se servant des renseignements contenus dans son petit carnet, et d'autres détails fournis par ses indicateurs du C.I.G. Perugia et MacArthur, il pilla rapidement et successivement trois établissements appartenant à la Famille Gambella. La célérité de ses actions effraya certains éléments new-yorkais.

La première attaque fut montée contre un centre syndical bidon dans le quartier des confectionneurs. D'après ses renseignements, ce syndicat n'existait que sur papier, et ses profits étaient extorqués aux ouvriers comme aux patrons. Ce syndicat appartenait à un lieutenant de Gambella.

Bolan se rangea en double-file devant l'immeuble où le syndicat louait des bureaux, prit l'ascenseur jusqu'au troisième, entra tranquillement dans le bureau et tua à coups de Beretta les trois hommes qui composaient la « direction ». Il tendit une médaille de tireur d'élite à une sténo affolée, et repartit

Vingt minutes plus tard, il repassa à l'attaque chez Schwieberg, Fain, et Marksworth, une entreprise d'investissements qui, en fait, réintégrait au monde traditionnel des affaires les gains illicites de l'empire Gambella. La firme fit faillite à 11 h 22, lorsque l'association

fut dissoute par la mort de tous les partenaires, et les dossiers détruits par le feu. Une fois de plus, un homme de grande taille, vêtu d'un treillis de combat, posa une médaille de tireur d'élite dans la main d'une employée terrifiée avant de quitter sans hâte le lieu du drame.

Un peu après midi, un déjeuner d'affaires du Upper Manhattan Protective League tourna au tragique dans l'arrière-salle d'un restaurant de 144th Street parce qu'on manquait de protection. Ce groupe, composé de politiciens locaux et d'hommes de main, se désintégra subitement lorsque deux grenades à fragmentations furent ajoutées au menu. Un grand type, habillé comme un combattant, s'arrêta près de la caisse et y déposa mille dollars pour réparer les dégâts, et une médaille de tireur d'élite.

A treize heures Bolan passa un coup de téléphone au rédacteur des actualités d'une des chaînes de télévision new-yorkaises. Lors d'une interview enregistrée à ce moment, il décrivit en détailles les abominations faites à Evie Clifford, parla de ses craintes en ce qui concernait deux de ses amies, et révéla ce qu'il avait l'intention de faire à la Famille Gambella de New York.

L'interview passa sur les ondes à treize heures trente, et on entendit la voix calme de l'Exécuteur sur les autres stations la journée durant.

— Je vais détruire la Famille Gambella. L'un après l'autre, équipe par équipe, entreprise par entreprise, je vais les massacrer. On ne me fera pas hésiter en menaçant deux personnes innocentes, mais si l'on torture une jeune fille de plus à cause de moi, ce sera un véritable cauchemar. Il n'y a pas d'issue pour ces gens. Je connais chacun d'eux, je sais ce qu'ils font, je vais les traquer, puis je vais les exécuter.

Cette histoire sensationnelle fit le tour des stations de radio et des chaînes de télévision, et deux quotidiens de New York tirèrent une édition exceptionnelle sur cet événement, avec des photos de la charcuterie-conserverie des Kluman Brothers, l'endroit où Evie Clifford avait trouvé la mort; des photos de la grande maison de Gambella en feu; des images sur les lieux des trois attaques du matin dans Manhattan. On supposait aussi que Bolan était responsable de six morts trouvés à Brooklyn la veille, et l'on porta

beaucoup plus d'intérêt sur le total de trente-cinq Mafiosi tués que sur la fin d'une seule victime innocente.

La grande ville attendit avec curiosité la suite. Certains attendirent avec une extrême nervosité.

Bolan avait donné au Capo, à tous les Capos de New York, de quoi réfléchir.

CHAPITRE XV

— Oui, bien sur que j'entends tout des deux côtés, dit Leo Turrin sur la ligne téléphonique de Pittsfield. Tu leur fous vraiment la trouille, mon vieux. On en parle à la télé, même ici. Tu deviens fou, ou quoi ?

— Peut-être, répondit sans enthousiasme Bolan. Qu'as-tu appris ?

— D'abord la réaction officielle. Sais-tu combien de flics la ville de New York te consacre, mon vieux ? Au dernier appel, plus de trente-deux mille. Ça fait beaucoup d'hommes en bleu, plus qu'assez pour fournir la population d'une ville américaine moyenne.

— Ils ne m'ont pas encore embêté, marmonna Bolan.

— Ils savent que tu es en ville depuis l'incident de la Midtown Station. Mais ils sont bizarres les flics de New York. Ils ont tant de crimes à résoudre, qu'ils s'en occupent progressivement, chacun à son tour, même pour Mack Bolan. Le glas vient de sonner pour toi, mon pote, tu te trouves sur la liste noire et tu peux te dire qu'en ce moment ils t'attendent de pied ferme. Il y a un mot d'ordre en ce qui te concerne, je cite : « Tirez à vue. » On te considère comme un fauve.

— Bon voilà la première réaction, fit Bolan. Parle-moi de la seconde.

— La seconde c'est Freddie Gambella et compagnie. J’ai appris qu'il en bave, il fait des crises de nerfs. T'as brûlé son beau palais, espèce de con, t'as descendu toute sa garde royale, et t'as épouvanté sa dame. Sergent, pour un Capo ça manque de dignité.

— Oui, je sais, répondit Bolan. Et puis ?

— Et puis ? Ben, tu devrais tailler la route, et le plus vite possible. Essaye de trouver une machine à remonter le temps. Le dix-septième siècle serait idéal.

— Sois sérieux, gronda Bolan.

— Je suis aussi sérieux que je puisse l'être, étant donné les circonstances. Je croyais avoir tout vu à Pittsfield quand tu t'en es pris à Sergio. Puis après le massacre de Miami, je me suis dit : Non, Léo, maintenant tu as tout vu. Et te voilà en train de t'en prendre à

tout New York, les Cinq Familles, et leur entourage. Tu comptes tenir combien de temps ?

Bolan se faisait engueuler, mais cela ne l'ennuyait pas. Il rit et dit à son ami :

— Je dois avoir des points communs avec les flics de New York. Il y a tant de crimes dont je dois m'occuper, que tout le monde doit attendre son tour. Mais tu sais ce que je veux savoir, Leo. Mon numéro à la Tarzan fait quel effet ?

— Ils sont très impressionnés. Très nerveux. Il y en a même plusieurs qui ont subitement trouvé à s'occuper ailleurs pour un moment. Et je crois comprendre qu'on est très mécontent du comportement de Gambella. Les autres Capos sont ennuyés parce que…

— Parce que quoi ?

— Oh, la, la ! Et moi un agent secret…

— Allez ! tu as commencé à me le dire. Alors, continue. Que se passe-t-il ? Je dois le savoir.

— Écoute, Mack, il y a certaines choses que…

— Tu as tort. J'ai besoin de tous les renseignements que tu peux me donner.

Il y eut un bref silence, puis Turrin poussa un soupir.

— D'accord, mais un de ces jours je vais y laisser ma peau à te raconter tout. Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu pour avoir à te subir ?

— Raconte, Leo.

— Puis-je d'abord te dire quelque chose au nom de notre amitié ?

— Vas-y, dis.

— Tu es un homme mort. Tu le sais, non ? Je ne veux pas être morbide, mais il faut regarder les choses en face. Ton copain te le dit; tu es mort.

— C'est gentil de m'en informer… mais… enfin, oui, tu as sûrement raison.

— OK. Alors ce n'est qu'une question de temps avant que cela ne devienne officiel. Il te reste encore un jour, une semaine, un mois… ou peut-être une heure. Alors pourquoi te donnes-tu tant de mal ?

Ce fut Bolan qui observa un petit silence.

— Je ne sais pas, Leo, fit-il enfin. J'agis sur des coups de tête, instinctivement, et j'essaye de survivre pour continuer à combattre ce cancer que tant de personnes ne reconnaissent même pas. Je ne sais plus, Leo. Mais quand tu me demandes pourquoi je me donne du mal, c'est parce que ça les emmerde bougrement. C'est déjà pas mal pour un homme mort.

Turrin émit un petit rire.

— Voilà qui engage le débat, déclara-t-il. Tu leur fait une guerre d'usure, comme au Viêt-Nam, n'est-ce pas ? Tes chances sont d'un million contre un ? Qui, crois-tu, va gagner la guerre, sergent ?

— Je n'ai jamais eu le moindre espoir de la gagner, Leo, lui répondit Bolan. Cette organisation est omniprésente, et omnipotente. Je m'en rends compte. C'est comme si je me battais contre le ciel. On peut cracher au visage de Dieu cinquante fois par jour, mais on sait qu'enfin de compte, c'est lui qui gagnera la partie. Tu as raison. Je n'ai fait que déplacer le sable sur la plage. Mais je n'essayais pas de reboucher la mer.

— Essaye donc.

— Oui, bien sûr.

— Je suis sérieux, réfléchis-y. Et retiens ceci. As-tu déjà entendu l'expression *la Cosa di lutte Cose ?*

— Non. *Il Capo di tutti Capi,* oui, mais il paraît que c'est de l'histoire ancienne.

— C'est juste, mais pas *Tutte Cose.* Ça c'est l'avenir, et ça se traduit; la Chose de toutes les Choses.

— Ou la Grande Chose, ou le Grand Projet, suggéra Bolan.

— Alors tu en as entendu parler ?

— Pas vraiment, non. Une rumeur quelque part, un soupçon, rien de plus. C'est ce que tu voulais me dire ?

— C'est ça.

— Eh bien ? Dis.

— C'est fait. C'est tout ce que je sais. Ça concerne la politique, et je crois t'avoir dit ce matin qu'il se préparait un gros coup. Eh bien, c'est ça qui se prépare. *La Cosa di tutte Cose.* Si tu veux vraiment faire du grabuge à New York, renseigne-toi là-dessus.

— Je ne suis pas détective. Je suis fantassin.

Turrin se mit à rire.

— Écoute, sergent, tout le monde sait que la Mafia est partout, avec un doigt dans tous les gâteaux. Ils ont des députés, des magistrats, des maires, et même peut-être quelques gouverneurs. Ils se sont introduits dans les plus hautes sphères de l'industrie, ils tiennent les syndicats, une bonne partie du milieu cinématographique, une ribambelle d'employés gouvernementaux - partout où l'argent est roi. Et tu l'as dit toi-même, c'est un cancer qui bouffe tout. Jusqu'à présent, je ne sais pas s'ils ont pu acheter des sénateurs, ou des conseillers présidentiels, ou des membres du cabinet. Que je sache, ils n'ont jamais pu donner des ordres au Président, ou à un juge de la Cour Suprême. Que je sache…

— Bon, je vois, interrompit Bolan. Tu veux que je te dise, oui, mais s'ils y arrivaient, hein ? Paf ! *Cosa di tutte Cose !*

— Et voilà, vieux, répondit Turrin. C'est ça.

— Le FBI est au courant ?

— Comme toutes les autres personnes de l'extérieur. J'entends des rumeurs depuis qu'on m'a sorti des rangs, mais même à mon niveau ce ne sont que des rumeurs et un mot entendu par-ci, par-là. En parlant des fédéraux, j'ai parlé à Brognola aujourd'hui. De toi. Il … eu…

— Espèce de vendu ! Tu essayes de me doubler ! dit Bolan.

— D'accord, j'ai gaffé exprès, avoua Turrin, gêné. Mais tu pourrais y jeter un coup d'œil.

— Un homme mort ne peut pas voir grand-chose.

— Brognola a l'impression qu'un gars aussi mort que toi pourrait voir des tas de choses. Il se mettrait à plat ventre pour toi. Il pense pouvoir obtenir un portefeuille gouvernemental pour toi, surtout si tu…

— Pas question, Leo. Remercie-le de ma part, mais je continuerai selon ma façon. En ce qui concerne le Grand Projet, je serai aux aguets.

— Oui, tu ferais bien. Évite les taxis, les bars, et tout lieu public. C'est là qu'on te cherche. Et quant à cette autre chose… eu… d'après mes renseignements, on arrive au moment critique. C'est pour ça que les patrons new-yorkais sont furieux contre Gambella. Ils trouvent qu'il t'a provoqué au pire moment. Du moins, ce sont les

rumeurs que j'entends. En ce moment, tous les patrons sont en dehors de la ville - même Gambella ! - ils sont partis depuis ce matin, et tu sais ce que ça veut dire.

— Un conseil, dit Bolan.

— Oui, un conseil très délicat. Ils possèdent une baraque quelque part à Long Island je crois …

— Stoney Lodge, soupira Bolan.

— Oui. Tu en sais des choses, bon, tu m'impressionnes. Parce que moi, je n'en ai entendu parler qu'aujourd'hui. Au fait, j'ai regardé là-bas, du côté élection. Y a rien du tout. Je ne sais plus quoi penser, ça n'a pas de sens.

— Et mes filles ? demanda Bolan. Tu as parlé de tout sauf elles.

— Oui, c'est parce que les nouvelles sont mauvaises. Ils les tiennent, sergent. Depuis cette nuit.

— OK, fit Bolan d'une voix sèche. Où ?

— Je n'en sais rien. Je ne peux pas fourrer mon nez partout sans me faire griller. Tout ce que je sais, c'est qu'ils les tiennent, toutes les deux. Voyons si je me trompe; une brune délicieuse avec une peau laiteuse à la démarche incroyable et une jeune femme du monde. C'est également une beauté.

— Ce sont elles, grogna Bolan. Tu peux oublier ton *tutti,* Leo. Je dois d'abord m'occuper de cette bataille.

— C'est la même guerre, tu sais, dit doucement Turrin.

— Oui, tu as raison, soupira Bolan.

— Il ne nous reste plus de temps, vieux. *Di tutti.*

Turrin raccrocha.

Mack Bolan quitta la cabine, retourna auprès de la VW et annonça à son reflet dans le pare-brise :

— Plus de temps pour moi, plus de temps pour les filles.

*

* *

Donc, Bolan avait mal calculé la réaction de Freddie Gambella, et à présent le vieux renard tenait tous les avantages. Et pourquoi pas ? Gambella avait enlevé les filles, et il pouvait toujours jouer avec Bolan.

Alors finalement, rien n'était changé, mais, au moins, Bolan connaissait-il la situation. Et tout en devenait plus simple. Gambella

tenait les filles. Bolan devait les reprendre.

Bon ! Mais comment faire ? Avec, en plus, trente-deux mille flics sur le dos. Ainsi qu'au bas mot, un millier de Mafiosi et une myriade de flics corrompus, de politiciens véreux, de petites frappes indépendantes, de garçons de café, de chauffeurs de taxi, de barmen, de… Il n'en savait rien, peut-être même les chiens dans la rue…

Bolan se figea. Des chiens ! Stoney Lodge ! Gambella était parti très tôt ce matin de chez lui. Si l'on pouvait croire sa femme - Bolan le pouvait, étant donné les circonstances - il était parti parce qu'il avait rendez-vous avec des filles. Et tous les patrons de New York se retrouvaient à Stoney Lodge. Gambella aurait-il emmené les filles à…

Non, c'était impensable; les femmes y étaient interdites de séjour. Aucune femme à Stoney Lodge. Mais tout de même…

Turrin avait dit que les patrons étaient mécontents de Gambella parce qu'il avait provoqué Bolan au pire moment. Nom de Dieu ! Les patrons auraient dû le féliciter. Surtout s'il réussissait à bloquer Bolan à Manhattan en le faisant courir après deux filles enlevées. Pendant ce temps, on mettait tranquillement au point le Grand Projet.

Le malin Freddie jouait de nouveau sur tous les tableaux. Il risquait le courroux de tous les autres Capos en emmenant les deux filles à Stoney Lodge, mais il garderait les « deux oiseaux » dans la main et il s'attendait à ce que Bolan reste à Manhattan à chercher en vain…

C'était typiquement Freddie ! Sempiternellement jouer sur tous les tableaux. Mais à force de jouer sur tous les tableaux, on finit par perdre sa chemise.

CHAPITRE XVI

Bolan avait décidé que la VW constituait un risque à présent; Maria Gambella, ainsi que d'autres peut-être, l'avait vue. Donc, à regret, il décida de s'en séparer.

Il la ramena au même « vendeur » et l'échangea contre une Ford Économline, une machine gonflée, mi-camionnette, de couleur verte. Pour vingt dollars le type lui mit des plaques sur les flancs de la Ford : Island Parcel Service.

Puis Bolan se rendit une seconde fois chez William Meyer à qui il remit une forte somme d'argent contre un matériel de guerre à l'état pur. Il passa encore une trentaine de minutes à charger la camionnette.

Ensuite il établit un rendez-vous dans Central Park avec Perugia et MacArthur, les gars du C.I.G. Il leur confia la nature de ses projets, sans pour autant leur en donner les détails. Ils parlèrent brièvement des méfaits du crime organisé, puis Bolan étendit plusieurs cartes pour leur expliquer leurs occupations « non combattantes » pendant l'opération. Il tendit une carte identique à MacArthur, ainsi qu'un plan détaillé de leurs actions, puis ils réglèrent leurs montres et Bolan s'apprêta à repartir.

Perugia le suivit jusqu'à la Ford et lui dit :

— Je voudrais vous accompagner.

Bolan le fixa longuement et secoua la tête à regret.

— Désolé, Steve, mais il n'en est pas question.

— Pourquoi pas !

— Parce que vous n'y connaissez rien, lui dit brutalement l'Exécuteur. C'est trop risqué.

— Je tenterai ma chance, lui répondit le jeune homme. J'ai le droit de vous accompagner.

— Quel droit !

— Vous êtes italien, vous !

Bolan sourit avant de répondre :

— Non, mais j'ai de bons amis qui le sont.

— Ainsi que la plupart de vos ennemis, déclara Perugia. C'est ce que je voulais dire. Avez-vous seulement une idée du nombre d'Italo-

Américains ?

— Aucune, fit Bolan.

— Moi non plus, mais depuis le temps, il y a eu au moins six millions d'émigrants. Ça fait pas mal de monde.

Il esquissa un sourire.

— Si vous connaissez l'envergure de la famille italienne moyenne, ça devrait vous en dire davantage. Nous composons une grande partie de la population de ce pays.

— Et alors ? demanda Bolan qui se doutait déjà où le jeune homme voulait en venir.

— Combien d'entre nous sommes Mafiosi, à votre avis ?

Bolan sourit.

— Ne vous fatiguez pas. N'importe quel imbécile sait que la Mafia n'est faite que d'un minimum de la communauté italienne, alors…

— Il y a trop d'imbéciles, lui dit Perugia. J'en ai marre d'entendre des plaisanteries douteuses sur la Mafia chaque fois qu'on me présente à des gens.

— Je vous comprends, mais ce n'est pas une raison de se faire descendre par un Mafioso. Ils ne sont peut-être pas beaucoup, mais ils sont dangereux. Ils connaissent leur métier, Steve, et je n'y emmènerai pas un débutant. Vous ne m'accompagnerez pas. Il n'en est pas question, fit Bolan d'un ton définitif.

Il démarra, laissant derrière le jeune Italien.

Il y avait plus d'une raison pour ne pas vouloir s'encombrer d'assistants, il avait l'intention de repasser par Manhattan en chemin, en mission de diversion, et un collégien serait autant de poids mort. Il fut rapide comme l'éclair. Il pilla un billard à Harlem, et repartit avec la caisse, puis il démolit un club du West Side de Manhattan qui appartenait à Manny Terencia, un lieutenant de Gambella, et il exécuta deux des soldats de Manny. Puis il entra dans les bureaux d'un avocat de Park Avenue et força les secrétaires de lui fournir la liste des magistrats corrompus.

Pour le quatrième coup de la série, il se rendit sur un chantier, cherchant un certain Jake Carabonzo, un prêteur à gages connu sous le pseudonyme Jake la Paie. Il lui tendit une médaille de tireur

d'élite et lui tira une balle entre les yeux. Lorsqu'il repartit, se frayant un chemin à travers des ouvriers, il en entendit un qui remarquait :

— On s'est enfin payé la tête à Jake.

Quelques instants plus tard, Bolan parlait au téléphone avec le même journaliste qui l'avait interviewé quelques heures auparavant. Il lui donna les détails de ses dernières actions et ajouta :

— Je ne fais que commencer.

Ce qui était vrai, mais pas dans la ville de New York. Il tourna le nez de la Ford vers Long Island, et jeta un regard fatigué dans le rétroviseur.

— Il n'y a plus beaucoup de différence, dit-il.

*

* *

Il n'allait rester qu'une demi-heure de jour lorsque Bolan ·arriva près de la place forte. Il passa lentement devant et remarqua du monde près de la maison des gardiens. Deux gardes étaient accoudés à la grille du parc, bavardant pour passer le temps. Ils tournèrent la tête en voyant passer la camionnette, puis reprirent leur conversation. Bolan remarqua aussi une ombre dans la maison des gardiens, et se dit qu'ils étaient sûrement plusieurs.

Il dépassa la propriété, puis remonta sur une hauteur pour observer à travers ses jumelles cette portion du parc. Ensuite, empruntant une série de petits chemins, il rejoignit le poste d'observation dont il s'était servi lors de sa première visite.

Il observa longuement. Il n'y avait plus de chiens, mais beaucoup d'hommes. Bolan se dit qu'on ne se servait des chiens que lorsque la maison était vide. Ces chiens avaient été entraînés à attaquer tout le monde sauf leur maître. Donc, on ne les laissait pas en liberté, lorsque des visiteurs se promenaient dans les jardins. Bolan s'amusa de cette idée, et se demanda ce qu'avait pensé l'entraîneur en s'apercevant de l'absence des chiens qu'avait enterrés Bolan. La neige tombante avait eu vite fait d'effacer toutes les traces - alors que se serait-il dit ? Il sourit, et continua d'observer l'étendue du parc à travers ses jumelles. Le jour baissait.

Il y avait un grand nombre de véhicules dans le parking. Puis l'on se mit à allumer dans la grande maison. Des gardes, armés de Thompsons, patrouillaient le parc, marchant tristement dans la

neige. Bolan en compta six qui semblaient souffrir du froid. Depuis quand ne les avait-on pas relevés, se demanda-t-il. Une force défensive souffrait toujours de son inactivité, et lorsque les hommes commençaient à s'ennuyer, ils pensaient naturellement à leur inconfort personnel en se demandant si cela valait le coup.

Tous ces détails comptaient. Dans un cas pareil, les avantages appartenaient aux forces offensives, et Bolan comptait les mettre de son côté.

Alors, il observa minutieusement le mouvement des troupes, puis il examina les fenêtres de la grande maison, ainsi que celles des dépendances, puis, petit à petit, il se fit une idée de la situation dans le parc.

Il y avait une grande salle au rez-de-chaussée, en retrait de la véranda, et on y tenait une conférence. Une quinzaine de personnes s'y trouvaient. Il arriva à ce chiffre en comptant les plateaux sur lesquels des garçons apportaient des repas, ainsi que les verres vides qu'ils remportaient. En plus de cela, il remarqua plusieurs détails sans signification apparente, comme le nombre de gardes du corps qui traînaient dans une salle adjacente, et la quantité de « serviteurs » qui allaient et venaient, ainsi que l'activité intense de la cuisine où il vit une série impressionnante de seaux à glace pleins de bouteilles de champagne.

Donc, il y avait douze à quinze hommes, dont cinq Capos new-yorkais. Turrin ne lui avait pas dit que des membres de la *Commissione* seraient présents, alors qui étaient les autres ? Ce n'étaient certainement pas des subordonnés, Turrin avait été très précis sur ce point; il n'y avait que des personnages importants.

D'après le nombre de voitures garées dans le parking, Bolan estima qu'entre cinquante et soixante hommes se trouvaient dans l'enceinte. Donc trente-cinq à quarante-cinq hommes de main. Les autres constituaient le gratin new-yorkais.

On alluma dans les trois petites maisons indépendantes. Le parc et le mur étaient déjà illuminés, et perçaient de leur clarté la pénombre nocturne.

L'un de ces petits bâtiments était une armurerie. Bolan, regardant à travers la fenêtre, put y remarquer des carabines accrochées au mur, ainsi que des cibles et des munitions.

Un autre semblait servir de salon pour les gardes au repos. Il pouvait y distinguer une table de billard, un petit bar, quelques lits de camp, et il vit un petit groupe d'hommes assis dans de gros fauteuils en cuir, occupés à bavarder en buvant la bière au goulot. Une baraque de repos avec une dizaine d'occupants.

Il ne restait qu'une vague clarté, mais subitement une lumière se fit dans le troisième bâtiment, et Bolan put voir passer devant une fenêtre une silhouette féminine. Il se figea, puis régla ses jumelles, et attendit. Enfin il la vit de nouveau traverser la pièce en retrait, à peine plus qu'une ombre, mais une ombre de femme qui se déplaçait d'un pas familier - une espèce d'ondulation féline.

Bolan sourit et remercia l'ange gardien de Rachel Silver, puis il se mit à observer avec attention tous les détails concernant ce bâtiment.

C'était logique. Même Freddie Gambella n'aurait pas osé introduire des filles dans le saint des saints. Les faire garder dans le parc, oui, dans une des dépendances, peut-être; mais jamais, grand jamais, ne les ferait-il passer par les portes de *Notre Chose.*

Dès que la nuit eut complètement enveloppé la sinistre maison de son drap noir, Bolan regarda sa montre, puis retourna dans la camionnette se préparer pour l'offensive la plus pure que l'Exécuteur eût jamais entreprise.

Cette fois, il allait tout risquer. Le tout pour le tout.

CHAPITRE XVII

Bolan portait un costume de ville, similaire à ceux dont s'habillaient les types de la Mafia, un large manteau gris, dont il avait relevé le col, une chemise bleue et une cravate de mauvais goût, et un chapeau mou qui lui masquait le haut du visage. Sous le costume, il avait sanglé son harnais dans lequel il avait mis le Beretta muni d'un silencieux. Il disposait également d'un *stiletto* court, à la pointe acérée, et il avait coincé un revolver 38 dans sa ceinture. Un gros sac en toile sur l'épaule, chantonnant une rengaine de noce italienne, il traversa tranquillement le parc.

Un garde, qui se trouvait à une dizaine de pas de son chemin, leva la main en lançant :

— Salut !

— Salut ! répondit Bolan. On se les gèle, hein ?

— Y a de quoi ! gronda le garde.

— Détends-toi, lança par-dessus son épaule Bolan. Ça ne peut plus durer bien longtemps.

— Espérons-le.

Bolan entendit une seconde voix s'élever dans l'obscurité.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Que ça ne durerait plus très longtemps, répondit le premier garde.

— Si ces mecs devaient bavasser ici, dehors, se plaignit la voix invisible, ça ferait dix heures qu'ils auraient fini.

— T'as pas tort.

Bolan sourit dans l'obscurité, et se dirigea vers l'arrière de la grande maison. Un mafioso, enveloppé d'un lourd manteau, s'appuyait contre la porte en verre de la cuisine. Bolan poussa sur la porte et le type se dégagea.

De dehors, Bolan lança :

— Hé qu'est-ce que tu fous à l'intérieur ?

— Je me réchauffe, c'est tout, fit le soldat d'une voix craintive. J'croyais avoir perdu les orteils.

— Porte du café aux gars dehors. Ils n'en peuvent plus non plus.

— D'accord, dit le garde.

— Et mets du whisky dedans.

— Je croyais que le patron avait dit…

— J'en ai rien à foutre ! Ces mecs sont gelés.

— Bien, dit le type en passant d'une expression maussade au plus large sourire.

— Et donne-leur quelque chose à bouffer aussi.

— Mais ils ont dîné y a une heure.

— Je m'en tape s'ils ont bouffé y a dix minutes, cracha Bolan. Donne-leur à bouffer !

— Ben… quoi ?

Bolan renifla d'un air méprisant.

— N'importe quoi. Dis ? quand tu pisses, faut te la tenir ?

Le garde s'éloigna en bougonnant. Bolan referma la porte et fit le tour du bâtiment en riant de la petite farce qu'il venait de jouer. Du whisky dans le café et des douceurs italiennes divertiraient facilement les gardes extérieurs. Il disparut dans l'ombre derrière la maison et examina le disjoncteur principal qu'il avait remarqué la veille, lors de sa reconnaissance des lieux.

Il posa le sac en toile et en retira un morceau de plastique explosif qu'il moula autour du câble principal, puis il ajusta un détonateur et s'éloigna.

Faisant le tour de la maison, il vit une sentinelle sur la véranda.

— Salut, lança-t-il au garde. T'endors pas.

L'homme se dégagea d'une chaise longue et s'étira.

— Et si on partait passer l'hiver à Miami ? suggéra-t-il avec humour.

Caché dans l'ombre, Bolan répondit :

— Si Freddie te découvre sur le cul, il t'enverra à Miami en permanence.

— Toi, tu peux t'inquiéter de Freddie, dit l'autre. C'est ton problème. Augie est plus souple.

Il s'agissait d'Augie Marinello qui avait la réputation du Capo le plus puissant de New York. Bolan tenta sa chance.

— Méfie-toi plutôt de Freddie jusqu'à la fin de cette conférence. C'est lui qui donne les ordres.

La sentinelle se mit à tousser, puis marcha jusqu'au bord de la véranda pour cracher.

— Ouais, t'as raison, dit-il enfin à Bolan.

— Va dans la cuisine, suggéra l'Exécuteur. J'ai dit à… j' sais plus son nom… de préparer du café et des gâteaux pour les gars dans le parc. Vas-y, sinon il oubliera que t'es là.

Le type essayait de voir le visage de Bolan. Mais entre le col relevé et le chapeau tiré sur le front, il ne put voir qu'une paire d'yeux. Le code rigide de la Mafia l'empêchait de poser la plus simple des questions. Il agita la tête, puis demanda :

— Tu me remplaces,

— Évidemment. Mais dépêche-toi.

— OK.

Le garde descendit rapidement les marches et s'éloigna en direction de la cuisine.

Bolan monta sur la véranda et examina les portes massives de la grande salle. Elles s'enchevêtraient comme les battants d'un ancien coffre-fort, et la serrure en était énorme. Des gonds immenses qui auraient pu soutenir une Cadillac. Bolan se mit à l'œuvre, appliquant du plastic sur les gonds et tout autour de chaque porte. Il connaissait la puissance de son explosif et n'en mit qu'une petite quantité. Ayant achevé ce travail, il s'éloigna, laissant à découvert le poste de la sentinelle absente. Que l'autre se démerde, se dit-il.

Il s'approcha de l'armurerie, jeta un coup d'œil à travers la fenêtre, et, n'y voyant personne, il entra. Il y avait des caisses et des caisses de toutes sortes de munitions, et sur les murs se trouvaient accrochées toutes les armes concevables. De nouveau il fit ses moulages de plastic et repartit.

Il y avait trois gardes groupés derrière le bâtiment, ils parlaient à voix basse en buvant du café et en dégustant des pâtisseries. Bolan s'en approcha, prenant soin de tourner le dos à la source lumineuse la plus proche.

— Je vois qu'on vous a servis, dit-il.

— Ah ! c'est donc *toi,* dit quelqu'un. T'es un chic type, on doit le reconnaître. Je commençais à croire qu'on avait oublié que nous étions ici.

— T'inquiète pas. *On* le sait.

— Oui, fit un autre. Et ce café fait du bien au ventre, hein !

Bolan émit un petit rire.

— C'est toujours par le ventre qu'on tient un homme, n'est-ce pas ?

Les autres gloussèrent, puis un grand maigre lança :

— Y a pas que ça pour nous réchauffer. T'as vu les nanas que Freddie a amenées.

— Pas touche, les gars, fit Bolan en riant.

— Ouais, c'est la réserve personnelle de Freddie, ajouta un autre.

Il se mit à rire cruellement.

— Il se les garde pour faire une partie avec ce fumier de Bolan !

— Dis ! fit le grand maigre de sa voix pointue. T'as su ce qu'il vient de faire, ce con ? Tony l'a entendu sur son transistor. Ce pédé vient de faire des siennes à Manhattan. Il a buté Jake la Paie et des gars de chez Manny.

— Moi, j'ai entendu qu'il avait pillé la salle de billards de Paoli, fit un autre d'une voix impressionnée.

— Finalement, annonça un type, moi, je me trouve aussi bien ici à me geler le cul.

— Freddie devrait lui rendre les nanas, dit le maigre.

Il se mit à rire et cligna de l'œil.

— Usagées, bien entendu.

— Naturellement, fit Bolan en riant. C'est pour ça que j' suis venu.

Il se mit à rire.

— Pas pour m'en servir, quoique ça ne me déplairait pas, mais pour voir si elles sont bien au chaud.

— T'en fais pas. Dis à Freddie qu'on les a à l'œil.

Bolan rit encore, puis se dirigea vers le devant de la maison. Les rideaux étaient tirés, mais il put distinguer une grande pièce où il y avait un canapé, des fauteuils, et des tables de bridge. Au fond, il y avait une porte ouverte qui donnait dans une salle de bains.

Paula était allongée sur le canapé, un bras replié sur le visage, et sa belle poitrine se soulevait par petites saccades comme si elle pleurait doucement. Bolan réprima un mouvement de colère, puis il se plaça devant l'autre fenêtre pour voir Rachel. Elle portait des pantalons et un chemisier collant, et elle se trouvait dans un coin de la pièce, face au mur, assise en lotus. En apparence, on ne leur

avait rien fait. Il poussa un soupir, puis s'éloigna, repassant près du petit groupe, leur faisant un signe amical au passage.

Deux autres gardes se tenaient près de la façade arrière de la grande maison, occupés à boire leur café.

— Ne soyez pas trop longs, leur dit Bolan. Et ne restez pas à découvert comme ça. Allez plutôt de l'autre côté pour finir ça.

Après tout, si la Mafia n'avait pas pris la peine de désigner un sergent de la garde, Bolan n'était que trop content de jouer ce rôle.

Sans répondre, les deux sentinelles partirent de l'autre côté. L'Exécuteur monta immédiatement sur la véranda et se dirigea sans bruit vers les baies vitrées de la grande salle. Les doubles rideaux étaient tirés et l'on ne percevait qu'une faible luminosité. Il pouvait entendre des voix, et parfois un mot lui parvenait clairement, mais il ne s'intéressait plus aux phrases des Mafiosi. Travaillant rapidement, il appliqua assez de plastic aux parois pour faire désintégrer le mur entier.

Une voix claire, aux accents distingués, se faisait entendre de l'autre côté de la baie.

—… devons nous en occuper avec une grande discrétion. Vous me comprenez, messieurs.

Bolan agita la tête. La Mafia agissait toujours avec une infinie discrétion. Bolan aussi. Il régla les détonateurs, repartit silencieusement, puis il rejoignit le petit groupe des trois hommes derrière la maison des filles.

Deux minutes à attendre. Encore deux minutes. Il fit un effort sur lui-même pour ne pas consulter sa montre.

— Vous feriez bien de vous dépêcher, dit-il au groupe.

— Y'en a encore dans le Thermos, fit-le maigre en souriant.

— Je recommence tout juste à sentir mes doigts de pied, fit un autre. C'est drôlement gentil à toi… euh… euh…

Bolan réprima un juron.

— Frankie.

— Ah, oui ! Eh bien, Frankie, je t'avoue que si Freddie traite tous ses hommes aussi bien, un transfert ne me déplairait pas.

— C'est pas le cas, lança le grand maigre.

Il fixait Bolan, tentant de percer du regard l'obscurité de la nuit.

— Et je ne pense pas connaître Frankie.

Cela prenait trop longtemps, se disait Bolan. Il aurait dû régler différemment les détonateurs. Un type pouvait jouer la comédie un certain temps, mais après cela vous pétait à la figure.

Un autre garde disait :

— Moi, si j'étais toi, je deviendrais copains en vitesse. Ce Frankie est un gentleman, conclut-il en s'essuyant le nez du revers de la manche.

Bolan émit un petit rire.

— Tu ne dirais pas ça si tu étais dans mon équipe.

— Je crois que…

— C'est quelle équipe, ça ? interrompit le grand maigre. Quel territoire, Frankie ?

C'était une erreur d'étiquette impardonnable.

— Si tu dois poser ce genre de questions, rétorqua sèchement Bolan, tu ferais mieux de la fermer.

Le type haussa bêtement les épaules.

— Je croyais connaître tous les lieutenants, c'est tout.

— Qui t'a dit que j'étais un lieutenant ? gronda Bolan.

Le grand maigre sourit nerveusement.

— Eh bien, je voulais dire… euh …

Il y eut un silence tendu.

Bolan jeta un coup d'œil sur sa montre. Bon, ça irait. Il grogna :

— Terminez votre café et reprenez vos postes.

Le troisième garde, qui n'avait presque rien dit, respira à fond, et déclara :

— Eh bien, ça a fait du bien. Merci, Frankie. On a apprécié.

Cela se passa à ce moment-là… un rien, une petite explosion dans la nuit qui ne fit pas plus de bruit qu'un coup de fusil. Il y eut un éclair près de la grande maison, puis l'obscurité totale se fit, dehors comme dedans.

Les types autour de Bolan retinrent leur respiration. Une tasse tomba au sol.

— Qu'est-ce… ? gronda Bolan.

— Je me le demande, annonça le grand maigre de sa voix fluette.

— Le disjoncteur a dû sauter, fit calmement Bolan.

Il y eut alors alors une belle explosion sur la véranda de devant, qui illumina momentanément le parc d'un éclair aveuglant, et avant même que le tonnerre de cet éclat ne se soit dissipé, la façade entière de la grande maison se disloqua dans une gigantesque explosion qui fit trembler la terre sous les pieds de Bolan, et dont le remous lui fouetta le visage.

— C'est une attaque ! s'écria-t-il. Allez-y !

— Mais on doit garder les…

— Je m'en fous ! Allez-y et protégez les patrons ! Moi, je resterai ici. Allez ! Courez !

Ils se mirent tous trois à courir vers l'incendie, leur silhouettes découpées sur l'arrière-plan en flammes, leurs Thompson apprêtées. On pouvait en entendre d'autres qui couraient dans l'obscurité en criant. On criait beaucoup, et dans la grande maison, et dehors. Sur la gauche de Bolan des hommes jaillissaient de la maison de gardiens.

Il se mit à hurler :

— Tout le monde près de la grande maison ! Établissez un front ! Et faites sortir les patrons, nom de Dieu ! Vite ! Vite !

Les gardes couraient dans tous les sens, leurs formes se découpant dans les lueurs du feu. Ils criaient et juraient, et quelqu'un se mit à hurler :

— De l'eau ! Apportez de l'eau !

Quant à Bolan, il s'éclipsa et fit le tour de la maison des filles. Il défonça la porte à coup de pied, et distingua deux visages anxieux tournés vers lui. Tirant une fille de chaque main, il les fit sortir. Elles résistèrent, en le frappant au visage, jusqu'à ce qu'il dise :

— Arrêtez-donc, ce n'est pas le moment de faire de la chaleur corporelle !

Paula poussa un soupir déchirant en gémissant :

— Oh, mon Dieu, merci. Merci.

Rachel se mit à sangloter doucement.

— Je savais que vous viendriez, je le savais.

CHAPITRE XVIII

Bolan entraîna rapidement les filles vers le mur, puis il s'arrêta à une vingtaine de mètres avant d'y arriver, et les fit s'allonger sur le sol glacial. Derrière eux la terreur s'installait parmi les hommes paniqués qui ne savaient plus où donner de la tête dans la tempête de feu qui faisait rage. Bolan regarda sa montre et murmura :

— Encore quelques secondes.

Deux explosions supplémentaires ajoutèrent leurs voix à la confusion. Une portion du mur devant eux s'écroula, laissant à sa place un passage de plusieurs mètres. Ensuite ce fut l'arsenal de Stoney Lodge qui se désintégra en une immense tour de flammes, qui fit exploser toutes les munitions contenues dans la petite maison-forteresse. Bolan en profita pour pousser ses protégées à travers l'ouverture.

Il les accompagna jusqu'à la camionnette.

— Continuez sur la route, ne perdez pas de temps, et ne vous retournez pas. Deux de vos amis vous attendent plus loin.

— Vous ne venez pas ? s'écria Paula.

— Pas encore. Il me reste un petit travail. Allez, filez !

Elles partirent à toutes jambes. Rachel lui envoyant un regard humide, et Paula un sourire courageux. Bolan les vit disparaître, puis il se mit au volant de la Ford, et, tous feux éteints, dirigea la camionnette jusqu'à l'ouverture dans le mur. Ensuite, il s'installa.

Ouvrant les portières, se débarrassant de son épais manteau, il passa la bandoulière d'un gros PM autour du cou, puis se mit à traîner un certain équipement jusqu'aux débris de la faille.

Dans l'enceinte la terreur régnait, mais il distingua un groupe d'hommes courant vers lui. Puis il en vit deux autres qui apparurent dans l'obscurité à sa droite et qui longeaient le mur au pas de course. Il leur expédia une giclée meurtrière du PM, se tournant ensuite sur le groupe qui arrivait de la maison.

Ces hommes se trouvaient à mi-chemin entre la maison et le mur, et leurs formes se détachaient bien dans les lueurs incandescentes. Bolan choisit son arme, attendit, puis leva un lance-grenades, visa, et appuya sur la détente… , rectifia le tir, visa de

nouveau, et expédia grenade sur grenade, balayant les hommes qui arrivaient comme autant de poupées de son. Le groupe s'immobilisa, Bolan entendit un blessé gémir. Puis, en soutenant les blessés, les hommes battirent en retraite.

Bolan leur permit de s'éloigner. Il était bien assez occupé par les exigences d'un bazooka dont il fallait deux hommes pour le maniement. Dans la mêlée plus bas, il remarqua plusieurs hommes s'engouffrant dans la petite baraque d'où il avait tiré Paula et Rachel. Il visa lentement et fit feu. La fusée partit en une gerbe de feu, laissant une traînée jusqu'à la cible. Le bâtiment trembla et se gonfla de fumée. Bolan n'en vit personne ressortir, mais déjà il rechargeait et se tournait vers le chaos en flammes de la grande maison.

Il envoya fusée après fusée, aussi la vieille bâtisse croula plus vite qu'elle ne put se consumer. Les hommes qui se trouvaient dans cet enfer s'arrêtèrent de courir, et se mirent à penser à leur survie.

Bolan savait qu'ils reprenaient leur sens. On lui retournait son feu en masse, et il avait envie de quitter sa position.

Il jeta un coup d'œil sur sa montre, puis il délaissa le bazooka en faveur du lance-grenades. De nouveau des soldats montaient à l'attaque. Il leur envoya une pluie de grenades, observant constamment ses flancs, et jetant toutes les trois secondes un regard vers le ciel au-dessus du croisement où Perugia et MacArthur devaient récupérer les filles.

Enfin il vit leur signal et il put pousser un soupir de soulagement et commencer sa retraite.

Il rangea rapidement ses armes dans la camionnette, observa une dernière fois la traînée laissée par la fusée d'alarme, puis il lança la Ford vers un nouveau site.

*

* *

Freddie Gambella trébuchait dehors en chemise, sans chaussures, se demandant au nom de Dieu ce qui s'était passé. C'était ce fumier qui en était la cause ! Évidemment ! N'importe quel imbécile s'en rendrait compte ! D'abord la petite explosion et les lumières qui s'éteignent, puis, avant même que Freddie ne puisse s'accoutumer à l'obscurité, la maison entière s'écroule autour de lui, *ba-oume !* Il se retrouve presque sur la tête, la baraque est en

flammes, et il croit avoir le bras cassé. Oui, bien sûr, il a le bras cassé ! Comment avait-il fait cet enfant de putain ? Voilà ce que se demandait Freddie.

Quelqu'un, il ne savait pas qui, l'aidait à sortir, et il hurlait :

— Le sénateur ! le sénateur, sors-le, espèce de con !

Et le type lui répondait :

— Oublie le sénateur, cette pourriture se trouve déjà en enfer !

Et Freddie se rend compte que c'est Augie Marinello qui le soutient. Augie a du sang sur tout le visage, il doit avoir le crâne un peu fêlé, mais il est debout parmi ses hommes et il donne des ordres. Y avait un type qui demandait de l'eau, mais c'était stupide, personne ne lui en donnerait.

Freddie s'entendait crier :

— Oubliez l'eau, laissez tomber ceux qui sont dehors, faites sortir ces types importants, au nom de Dieu, il a fallu deux ans de travail pour en arriver là !

Et puis Freddie voit un type, un lieutenant d'Augie Marinello, qui lui dit qu'il n'y a plus personne à sortir de la fournaise, qu'il n'y a plus de patrons, plus de types importants et corrompus, plus personne, et que lui et Augie devaient avoir des anges gardiens pour s'en être tirés.

Et il y a Augie qui marche de travers, tout couvert de son sang, et qui hurle à ses hommes de se reprendre. C'est comme un cauchemar, un cauchemar à devenir fou. La baraque, cette superbe baraque, cette forteresse imprenable brûle comme l'enfer avec tous ceux qui étaient dedans.

Et ce n'était pas tout, Freddie allait bientôt le savoir. Il y eut d'autres explosions.

Nom de Dieu, le mur ! Nom de Dieu, l'arsenal ! Ça saute de partout !

Mais d'où faisait-il ça, ce fumier ? Avec quoi ?

Freddie Gambella se trouvait bel et bien dans le parc, pieds nus, en bras de chemise, et il voyait s'effondrer autour de lui tous ses espoirs.

— Ces putes ! s'écria-t-il d'une voix hystérique. Qu'on m'amène ces pouffiasses. J'vais me tenir ici, en pleine vue où il me verra, et je

leur mettrai la queue dans la gorge, je les étoufferai ! On verra ce qu'en pense ce connard !

— Asseyez-vous, Mr. Gambella, lui dit quelqu'un. Vous êtes blessé.

Et un autre lui dit :

— Il les a déjà libérées, Mr. Gambella. Je crois que c'est ce qu'il a fait en premier.

— Foutaises ! hurla Freddie. M'dites pas qu'il les a récupérées, ces boudins ! Allez me les chercher ! Tout de suite !

Les types autour se regardaient d'un air navré, puis l'un d'eux haussa les épaules et dit une stupidité :

— C'était ce Frankie. Je savais bien que c'était pas régulier.

Il partit en direction de la petite maison, et d'autres le suivirent.

Gambella entendit Marinello dire à des hommes :

— Envoyez des gars là-bas voir pourquoi on a fait ce trou dans le mur. Et que d'autres aillent regarder de l'autre côté. Allez, filez ! Je crois bien que ce mec s'est fait accompagner par deux équipes cette fois.

Mais Freddie s'en foutait. *Tous les hommes achetés étaient morts !* Deux ans de travail, deux années passées à suer sang et eau, volatilisées, parties en fumée. C'est ce que Freddie voulait expliquer à Augie, mais ce dernier ne faisait que lui demander si les morts de Rocco, Philip, et Johnny Satin ne l'affectaient pas ? Ne ressentait-il rien pour les autres Capos ?

Rien ne lui semblait normal. Un type s'était agenouillé près de lui et tentait de lui bander le bras avec un torchon. C'était drôle, un bras cassé ça aurait dû faire plus mal que ça. Puis il entendit des coups de feu. Curieux ? N'y avait-il pas eu de coups de feu avant ? Un PM, un gros PM. Freddie se rendit compte que quelqu'un venait d'être touché. Puis il y eut d'autres explosions et…

Nom de Dieu ! C'était quoi, ça ?

— *Dis-moi, espèce de crétin, c'était quoi, ça ?*

— Ce type nous canarde avec je-ne-sais-quoi, Mr. Gambella. On dirait des missiles téléguidés, je ne sais pas, moi. Restez là, n'essayez pas de bouger.

Puis il entendit la voix inquiète de Marinello :

— Rick, faut aller le déloger, ce type. Il continue.

— Mais c'est du suicide, Mr. Marinello. Je veux dire, c'est comme sur un champ de bataille, pas comme dans la rue. Ce type a une armée avec lui.

— Alors va buter son armée, Rick. On ne peut pas rester là comme ça à ne rien faire. Désigne des hommes et prends cette faille !

— *Je veux qu'on m'amène ces putes ! Tout de suite ! Vous m'entendez ?*

— Ferme-la, Freddie. Ne nous emmerde plus avec ces gonzesses, sinon c'est moi qui t'étouffe avec ma queue !

Comment Augie pouvait-il se permettre de s'adresser ainsi à Freddie le Premier ? De quel droit disait-il… ?

— T'as bien dit qu'elles étaient parties, Augie ? Elles sont libres ?

Marinello, dont le visage flou surplombait Freddie, lui dit patiemment :

— Écoute-moi, Freddie. Tu es gravement blessé. Tu vas perdre le bras; il ne pend que par un nerf. Alors maintenant tu fermes la gueule, ou tu perdras plus qu'un bras.

Perdre le bras ? Freddie Gambella perdre un bras ? Avait-on déjà vu une majesté royale sans un bras ? Il faut que je te le dise, Ta Majesté, il te manque un bras !

Freddie se mit à rire. Ah ! ces cauchemars ! Hé ! Sam, c'est moi, Fred, réveille-moi. Réveille-moi, je refais un cauchemar. Fais-le Sam, au nom de l'amitié.

Il crut entendre son vieil ami Sam lui répondre :

— Oui, Freddie, l'amitié passe avant tout.

Fais-le, Sammy. Doux Jésus, saint Père, sainte Marie, aidez Freddie, hein ? *Réveillez-moi, nom de Dieu ! Tirez-moi de ce bordel de cauchemar !*

CHAPITRE XIX

Ils avaient décidé que c'était terminé et qu'ils pouvaient abandonner en sécurité le navire qui coulait. On préparait les voitures, on les amenait devant les ruines de la grande maison, on formait un cortège. En arrière-plan, *Stoney Lodge* n'était plus qu'un amas de pierre sur lequel s'élevait un holocauste sinistre qui illuminait toute l'enceinte. Même les petits bâtiments avaient disparu, il n'en subsistait que des cendres.

Les grilles s'entrouvrirent à l'approche du cortège. Les deux gardes qui venaient de les ouvrir montèrent rapidement dans un véhicule, puis les voitures repartirent. Il y en avait dix, Bolan les compta lorsqu'elles sortirent sur la route, leurs phares tranchant l'obscurité d'une lueur coupante. Chaque voiture était une grosse limousine qui brillait même à travers la pénombre.

L'Exécuteur vérifia ses fusées, recalcula la distance, et, satisfait de ses préparatifs, attendit l'approche des véhicules.

Il se trouvait sur la crête d'une colline qui surplombait une petite vallée où serpentait la route, à quatre cents mètres des ruines de *Stoney Lodge.*

— Allez, murmura-t-il à voix basse. Serrez-vous !

Il espérait qu'ils se suivraient de près - pare-choc contre pare-choc serait l'idéal - mais il ne fallait pas être trop exigeant. Il se contenterait de les voir tous dans la vallée en même temps.

Lorsqu'ils arrivèrent dans le creux, alignés comme les wagons d'un train, roulant lentement et prudemment sur la route enneigée, Bolan visa le véhicule de tête.

Zzzzzz, première fusée. Le missile se dirigea comme un éclair sur la première voiture, et explosa contre la portière avant, réduisant en un immonde tas de ferraille brillant la splendide limousine étincelante. Elle s'arrêta net en travers de la route, coupant tout passage.

Zzzzzz, deuxième fusée, et la dernière voiture du cortège subit un sort similaire pendant que les autres véhicules freinaient hâtivement et dérapaient sur la chaussée glissante.

Troisième et quatrième fusées, et pourquoi ne rendait-on pas le feu de Bolan ? Il avait la gorge sèche et les tripes nouées. Il voyait fourmiller des hommes, les portières s'ouvrir, et des types affolés se jeter dans la neige de l'autre côté de la route pour essayer d'échapper à ses tirs diaboliques. Ils se lançaient vers le sommet de l'autre colline, glissaient, et retombaient.

Oui, Leo, regarde ce que je fais. Regarde le travail d'un mort !

Il tira les cinquième, sixième, et septième fusées. *Zzzzzz, zzzzz, zzzzz.* Dès qu'il les avait chargés, l'homme au visage sinistre envoyait ses terribles missiles meurtriers sur la file de voitures arrêtées. La scène en bas était atroce. Oui, c'était une scène de guerre à l'état pur. Des monceaux de ferraille tordue, des flammes infernales, une fumée étouffante, et les cris des mourants. Meurs, limousine ! Toi qui transportes des hommes cruels… Meurs, espèce de…

Oui, voilà, il tuait des *voitures,* pas des hommes. Des *voitures,* qui étaient le symbole d'une humanité odieuse.

Finalement le chien-loup était meilleur que moi, se dit Bolan. Il ne savait faire que cela, moi, je le fais parce que j'en ai *envie.*

Oh, non, mon Dieu ! Non, il n'en avait pas vraiment *envie,* mais cette attaque était si pure. *Zzzzzz, zzzzz, zzzzz.* Dix sur dix. Et la plupart des hommes avaient sûrement réussi à s'éloigner du carnage. Il n'y avait que les hommes dans les deux premières voitures visées qui n'avaient eu aucune chance de s'en sortir.

Cela suffisait.

Bolan se releva. Il sentit frémir ses muscles. Il abandonna sur le sol le bazooka.

— Voilà tout ce qu'il reste de ton Grand Projet, Freddie, marmonna-t-il.

Puis il remonta dans la Ford et s'éloigna.

Momentanément le cauchemar avait pris fin.